

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE

(Section d'Egypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY.

GASTON WIET	L'épopée iranienne	203
ARMAND HOOG	II. — Trois esquisses de l'amour insatisfait	222
KADRIA HUSSEIN	Aboulfida, le Prince historien	233
MOHAMMED ZULFICAR	La Harpe (poème)	254
MARIE CAVADIA	A mourir de rire (nouvelle)	258
TEWFIK EL HAKIM	V. — Journal d'un substitut de campagne	266

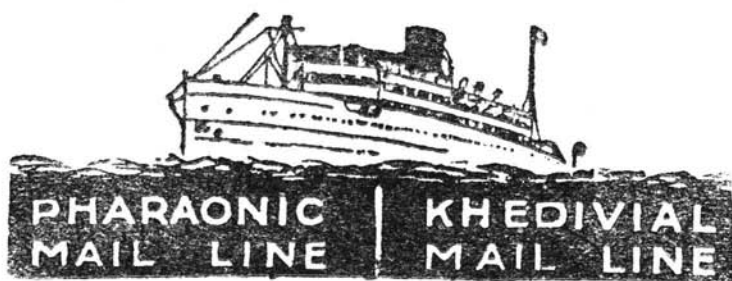
— L'AIR DU MOIS —

« Zamalek », par Andrée Laforge.

— NOTES ET CRITIQUES —

MOHAMMED ZULFICAR :	Rapport annuel.
DORRYA FAHMY-FIKRY :	Châteaubriand en Egypte.
ARMAND HOOG :	« Printemps ».
A. H. :	« Manon Lescaut ».
GASTON WIET :	« Promenades égyptiennes ».
HERM. ECUYER :	Exposition du livre suisse au Caire.
ROLANDE NAJAR :	Louis Riou.

EGYPTE : 5 PIASTRES.



SERVICES RAPIDES ET REGULIERS
ENTRE
ALEXANDRIE ET L'EUROPE

DEPARTS D'ALEXANDRIE
TOUS LES MERCREDIS A MIDI POUR
MALTE - GENES - MARSEILLE

Autres services réguliers pour
CHYPRE - LA PALESTINE - SYRIE - MER ROUGE

Pour tous renseignements, s'adresser à :

ALEXANDRIE : 2, Boulevard Zaghoul et 7 rue Adib, Téléphone 21423.

LE CAIRE : 61, rue Ibrahim Pacha, Téléphone 46322 (2 lignes).

SUEZ : rue El Bosta El Khedivieh, Téléphone 50.

PORT-SAÏD : The English Coaling Company Ltd., Téléphone 333.
ainsi qu'à tous les bureaux de **THOS. COOK & SON, AMERICAN**

EXPRESS Co. Inc., et aux principales Agences de Voyage.

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

AUTORISEE PAR DECRET ROYAL DU 30 JANVIER 1929

Capital souscrit . . . L.E. 1.000.000

Capital versé. . . . „ 500.000

Réserves au 30 Juin 1937 : L.E. 33578

*La Banque Belge et internationale en
Egypte délivre des livrets de Caisse
d'Épargne nominatifs ou au porteur*

S'adresser au CIARE

45, Rue Kasr-El-Nil

à ALEXANDRIE

10, Rue de Stamboul

Compagnie Centrale d'Éclairage

par le Gaz et par l'Électricité

LEBON & C^{ie}

Le Caire — Alexandrie

*Force Motrice Electrique Tarifs
Réduits pour Industries*

Vente à tempérament et location de
chauffe-bains à gaz et d'appareils

Appareillage en tous genres
GAZ et ELECTRICITE

Cokes - calibrés - Brai (Pitch)
Goudron brut et deshydraté
Huiles minérales dérivées du
goudron - Naphtaline

La Revue du Caire

L'EPOPEE IRANIENNE

Les fêtes, à la fois solennelles et populaires, d'un mariage qui va resserrer les liens d'amitié entre l'Iran et l'Egypte, se sont déroulées dans l'allégresse générale. De tels événements, comme les heureux anniversaires, nous invitent toujours à de profitables méditations.

En Egypte, on a voulu partout et de toutes les façons, rappeler les fastes de l'Iran, montrer la place éminente qu'il a tenu dans la civilisation artistique et littéraire du monde musulman. L'humanité doit notamment à l'Iran un des plus beaux poèmes épiques de l'univers et, il y a quelques années, toutes les nations s'associaient à la fierté de l'Iran, qui commémorait le millénaire de son poète national par excellence, le grand Firdoussi.

L'Egypte participa avec état à ce concert. En effet, il convenait de ne pas oublier deux choses : la première traduction du *Livre des Rois* fut une version arabe dédiée à un prince de Damas, qui appartenait à la famille ayyoubide de Saladin ; et, c'est à un sultan mamlouk de l'Egypte, Kansouh Ghawri, que fut présentée, au début du XVIème siècle, la première traduction turque.

Après l'apparition des trois premiers volumes de la

traduction française du poème de Firdoussi, Sainte-Beuve consacrait, en février 1850, un de ses feuilletons à celui qu'il appelait l'Homère de la Perse, en supposant que le nom du poète iranien devait être une révélation pour bien des lecteurs. Près d'un siècle a passé et nous croyons qu'aujourd'hui le nom de Firdoussi est plus évocateur. Peut-être l'œuvre est-elle plus familière que le nom de son auteur : le *Chah-Nameh*, en français, le *Livre des Rois*, est un titre dont on a entendu parler, et l'on sait généralement qu'il se compose d'environ soixante mille vers. Et parmi ceux qui déclarent avec une belle franchise que l'un et l'autre leur sont inconnus, combien se trompent sans le savoir. Car tout le monde admire les miniatures persanes, qui, dans une proportion considérable, servent à illustrer la grande épopée iranienne. En subissant le charme de ces exquis peintures, nous arrivons à connaître certaines légendes de ce *Livre des Rois*, qui ferait la gloire de n'importe quelle nation, nous nous intéressons à son auteur, qui, par son génie, assura l'éclosion, puis le succès d'une littérature en langue persane. D'excellentes traductions en allemand, en anglais, en français, et en italien, permettent actuellement une lecture facile de ce chef-d'œuvre. La traduction française de Mohl est, comme on l'a dit, « énergique et nette, dépourvue d'ornements, et reproduit la saveur archaïque de l'original. »

Ce poème représente non seulement une date capitale d'histoire littéraire, il marque aussi une réaction nationale contre l'arabisation de l'Iran.

A partir de la deuxième moitié du VIII^{ème} siècle environ, cent cinquante ans après la prédication de l'islam, l'Iran commençait à prendre la direction intellectuelle du monde musulman. A la cour de Bagdad, une puissante famille issue de la noblesse perse, celle des Barmékides, fournissait au califat des vizirs remarquables. Dès lors il fut de bon ton de suivre les usages iraniens, et l'on considéra que la sagesse politique était née en Perse. Les princes qui, aux siècles suivants, parviennent au pouvoir, se trouvent une généalogie qui les rattache à la grande famille sassanide, détrônée par les Arabes : ce fut, au X^{ème} siècle, le cas des Bouyides, ces maires du palais d'un califat fainéant.

De nobles familles de l'ancienne Perse avaient constitué et gardé jalousement des collections de récits des

temps passés, et il semble que le dernier effort en ce sens avait été accompli peu de temps avant l'islam. Ces groupes étaient restés attachés aux souvenirs nationaux ainsi qu'au culte traditionnel. Nous savons que ces relations furent traduites du pehlevi en arabe, dans la première moitié du VIIIème siècle, par Ibn el-Mokaffa, à qui nous devons également la version arabe des Fables de Bidpay.

L'élan était donné et l'effort ne devait plus être arrêté. Lorsque certaines régions de la Perse furent administrées par des princes se rattachant à une noble famille de l'ancien régime, les Samanides, ce fut pour ceux-ci l'occasion de donner, au moyen de la poésie, une célébrité plus universelle à ces traditions de l'antiquité. Avant eux, les Persans avaient, pour leur littérature, adopté la langue des Arabes, leurs vainqueurs, mais c'est sous les auspices des Samanides qu'apparaît le premier poète en langue persane moderne, Roudaki. Un autre poète, Dakiki, originaire de Tous, fut chargé par les seigneurs Samanides de donner une forme poétique à ces narrations mi-historiques, mi-légendaires. Dakiki se mit à l'œuvre, mais il n'avait pas achevé deux mille vers qu'il était assassiné par un de ses esclaves, en 952. Ces vers nous ont été conservés par Firdoussi, qui les a insérés dans son *Livre des Rois*.

Firdoussi est, lui aussi, originaire de Tous, aujourd'hui une localité en ruines à 25 kilomètres de Meshhed, à la pointe orientale du nord de l'Iran. On pourrait donc croire qu'il a voulu rendre un tribut de reconnaissance à son prédécesseur, peut-être à celui qui lui donna l'idée de rimer. Hélas, il n'en est rien. « J'ai examiné, dit-il, les vers de Dakiki, et ils me parurent faibles ; bien des distiques me semblèrent mal faits, mais je les ai copiés ici pour que l'on voie ce qu'est un récit dépourvu d'art. » Il est incontestable que Firdoussi possède un souffle plus poétique, une langue autrement riche que celle de son devancier : nous aimerions faire la remarque nous-mêmes et pouvoir attribuer les citations à un sentiment de piété plus qu'à une roserie de confrère.

Nous savons que Firdoussi, qui avait travaillé pendant trente-cinq ans au *Livre des Rois*, avait atteint près de quatre-vingts ans lorsqu'il acheva son poème. C'est en partant de ce renseignement qu'on est arrivé à fêter en

1934 le millième anniversaire de la naissance du poète. Nous connaissons mal les années de l'adolescence de Firdoussi, qui se nommait Aboul-Kassim Mansour : son père, important propriétaire foncier, lui fit donner une solide éducation. C'est vers la quarantaine que l'idée vint à Aboul-Kassim de chanter les exploits des souverains de l'antiquité. Il s'en confia ses amis intimes, et les lectures qu'il leur donna de ses vers lui valurent dans sa ville natale de notables succès.

C'est à ce moment que la dynastie Samanide s'effondrait au bénéfice des officiers turcs qui se trouvaient à son service. Un de ceux-ci, le célèbre Mahmoud, montait sur le trône à Ghazna, en l'année 999. Ce monarque ne s'est pas seulement rendu fameux par la conquête et l'islamisation de l'Inde, il fit aussi de sa cour un des plus brillants centres littéraires de l'époque. Il voulut notamment, comme les Samanides qu'il remplaçait, laisser son nom à un recueil poétique des traditions persanes, et il en mettait des épisodes au concours parmi ses poètes favoris. Il a orné sa capitale de beaux édifices et l'on peut encore admirer sa tour funéraire.

Sans que nous sachions d'une façon précise à qui en revient l'initiative, Firdoussi compta parmi les commentateurs de la cour de Ghazna. Il est vraisemblable de supposer que le poète fit le voyage d'Afghanistan de son propre mouvement, car les gens de lettres qui bénéficiaient alors des bonnes grâces du sultan retardèrent le plus qu'ils purent sa présentation au souverain.

Ce dernier fut enthousiasmé des vers du nouvel arrivant, et, assure-t-on, lui décerna le surnom de Firdoussi en disant qu'Aboul-Kassim avait converti l'assemblée en « paradis ». Dès cet instant, le poète vécut des jours magnifiques. Sans doute, les louanges hyperboliques répandues dans le *Livre des Rois* à l'adresse du sultan Mahmoud sont bien des appels à la générosité du monarque, mais cette espérance même était pour Firdoussi un baume délicieux, qui calmait les blessures dues à la jalousies de ses confrères. D'ailleurs, son patriotisme est sincère et vibrant, et c'est grâce à la munificence du souverain qu'il peut entonner un hymne splendide aux gloires passées de son pays. Suprême revanche, ce sultan, ainsi sensible aux charmes de la civilisation iranienne,

appartient à la race ennemie des Touraniens. « Je crus, s'écrie le poète, que les vieux temps allaient revenir. Depuis que le Créateur a créé le monde, jamais ne parut un roi comme lui. Son règne a converti la terre en jardin printanier, l'air est rempli de pluie, la terre est pleine de beauté, tout ce qui est beau dans l'Iran est dû à sa justice. Dans les fêtes, c'est un ciel de bonté : dans la guerre, c'est un dragon avide de combat ; son cœur est comme les eaux du Nil. Mahmoud, le roi des rois, le distributeur de l'or, le prince le plus digne du trône que le ciel y ait jamais placé, fait résonner la voûte céleste quand il combat et répand les perles quand il est à la fête ; dans sa colère, il fend les rochers et fait trembler le ciel qui recouvre la terre. J'ai commencé ce livre par des hommages rendus à sa grandeur, à sa majesté et à sa sagesse, car c'est grâce à lui que j'ai acquis sur la terre un nom illustre. »

Nous verrons dans un instant la dramatique déception du poète, mais il n'en reste pas moins vrai qu'il fut logé au palais royal et que, par ordre de Mahmoud, tous ses desirs durent être satisfaits. Le souverain décida de donner au poète une pièce d'or par distique achevé, mais Firdoussi eut la malencontreuse idée d'exprimer le vœu de recevoir toute la somme en une seule fois. Il voulait disposer d'un capital important pour faire construire une digue en pierre dans sa ville natale.

Hélas, avec la réputation grandissante du poète, dont la virtuosité émerveillait les gens de goût, grondait l'envie de ses concurrents. Tous les arguments furent bons à la clique de ces envieux : Firdoussi fut accusé d'athéisme et de matérialisme, et, ce qui dut lui être particulièrement sensible, on affirma que l'intérêt de son œuvre était dû bien plus à ses sources qu'à la forme. Firdoussi connaissait toutes ces intrigues et il y fait allusion avec des accents de mélancolie d'où toute espérance n'est pas bannie : « Un si grand et si généreux roi ne fait pas attention à mes récits ; c'est la faute de la calomnie et de ma mauvaise fortune. Des calomniateurs ont porté envie à mon œuvre et m'ont enlevé la faveur du roi ; mais quand le roi lira mes suaves narrations, quand il réfléchira avec son intelligence lucide, je recevrai de son trésor ma récompense. J'espère donc que la semence de mes peines portera fruit ». Le poète n'est pas peu fier de sa gloire,

définitivement consacrée, mais il déplore son dénuement : « De grands personnages distingués par le savoir et la naissance, plusieurs hommes renommés, copiaient ce livre gratuitement, et moi, assis à l'écart, je les regardais faire, et l'on m'aurait pris pour un mercenaire à leurs gages. Les caisses vénérables demeuraient fermées et mon cœur s'affligeait de les trouver toujours closes ». Lors donc que le poème fut achevé, il fut facile à des courtisans haineux de persuader le sultan Mahmoud qu'il était bien suffisant de compter le vers à une pièce d'argent au lieu d'un dinar.

La déconvenue de Firdoussi fut telle qu'il ne réfléchit pas à l'insolence de son geste. Les éléphants porteurs des sacs le trouvèrent sortant d'un établissement de bains. Dès qu'il aperçut les pièces d'argent, sa fureur ne put être apaisée : il donna vingt mille pièces à l'officier qui avait accompagné le convoi, vingt mille autres au garçon de bain qui l'avait servi et, pour calmer sa colère, but un grand verre de bière, qu'il paya ostensiblement avec les vingt mille derniers dirhems. Le sultan fut, au plus vite, mis au courant de cette scandaleuse impertinence et donna l'ordre de faire broyer Firdoussi sous les pieds des éléphants de guerre.

Le poète obtint pourtant sa grâce, mais, pauvre, abandonné de tous, dut s'enfuir. Il avait laissé à un officier de la cour un papier scellé, en lui recommandant de ne le remettre à Mahmoud que vingt jours après son départ. C'était une violente satire : « O roi, je t'ai adressé un hommage qui sera le souvenir que tu laisseras dans le monde. J'ai vécu trente-cinq années dans la pauvreté, dans la misère et les fatigues, et pourtant tu m'avais fait espérer une autre récompense, et je m'attendais à autre chose du maître du monde. Mais un ennemi m'a calomnié devant le roi. Si tu avais été un juge équitable, tu aurais réfléchi, lorsqu'on te parlait ainsi, que j'ai payé, selon mon talent, la dette que je devais au monde. J'ai rendu par mes vers le monde beau comme un paradis. Pendant trente ans je me suis donné une peine extrême et si le roi n'était un avare, j'aurais une place sur le trône. Mais comme il n'était pas né pour porter le diadème, il ne pouvait pas se rappeler les manières de ceux qui sont faits pour le porter. Lorsque j'eus passé trente ans à travailler au *Livre des Rois* pour que le roi me donnât en

retour des richesses, il ouvrit son trésor pour me payer et me donna la valeur d'un verre de bière. Ne mettez pas votre espoir en des hommes de naissance impure.»

L'irritation du monarque ne connut plus de bornes et la tête de Firdoussi fut mise à prix, mais Mahmoud était vaincu d'avance, car si sa puissance empêcha que Firdoussi fût officiellement protégé, le renom du poète était tel que personne ne le livra à la vindicte royale. L'illustre écrivain, parvenu à une extrême vieillesse, dut mener une vie errante. On le trouve au sud de la Caspienne, à la cour d'un prince du Mazendéran, Kabous, dont la renommée s'étendra jusqu'à la fin des temps, car ce n'est pas banal d'avoir été le protecteur du plus grand poète épique de l'Orient et des deux plus grands savants du moyen âge, Birouni et Avicenne. Firdoussi se réfugia ensuite à Bagdad, où il compose, en neuf mille vers, un poème sur l'histoire de Joseph et de Zouleikha, l'épouse de Putiphar. Enfin, le fugitif, après une randonnée en Perse méridionale, revint dans sa ville natale, où il mourut subitement en l'année 1020, âgé de plus de quatre-vingts ans.

Cette fin et les événements qui la suivent sont entourés de merveilleux. Le poète meurt de saisissement en entendant un enfant réciter le vers le plus mordant de sa satire. Le chef religieux de Tous refuse de lire les prières sur sa dépouille, mais la nuit suivante il eut un rêve dans lequel il vit Firdoussi au Paradis. Enfin, Mahmoud avait pardonné et envoyait à son ancien ami le tribut de son admiration et les honoraires prévus. Mais, « au moment où les chameaux chargés d'or arrivaient à l'une des portes de Tous, le convoi funèbre de Firdoussi sortait par une autre. » Une sœur du poète recueillit les fonds, fit construire la digue que Firdoussi avait résolu d'établir, et avec le surplus, on fit édifier un immense caravansérail. D'ailleurs, dans ce récit, comme dans le *Livre des Rois*, tout n'est pas légendaire. En l'année 1046, donc quelque vingt-cinq ans après la mort du poète, un voyageur vit ce caravansérail récemment achevé et apprit que les fonds provenaient d'un don du sultan Mahmoud à Firdoussi. On a perdu toute trace du tombeau du poète, mais son souvenir est resté attaché à un pont construit, dit-on, avec les subsides tardifs du sultan ghaznévide.

Les renseignements biographiques sont donc peu

abondants, mais l'œuvre de Firdoussi est parvenue intacte et nous permet ainsi de mesurer son génie.

Firdoussi a utilisé, nous dit-il lui-même, des fragments laissés par Dakiki, puis les sources que celui-ci avait consultées : nous savons, en effet, qu'il lisait le pehlevi. Il n'a donc rien inventé, mettant tout son talent à enjoliver les récits nationaux. « J'ai mis en vers ce livre de traditions véridiques, empruntées à un vieux recueil. Tout ce que je dis, tous l'ont déjà conté, et rien de ce qui est digne d'être transmis n'a été oublié ». Il fit également au témoignage oral : « J'ai raconté en entier cette aventure, dit-il, telle que je l'ai entendu raconter selon la tradition antique. » Aucune anecdote n'est donc le produit de l'imagination du poète ; les incidents les plus romanesques étaient déjà connus des historiens antérieurs à Firdoussi, et nous nommerons les plus importants, Tabari et Massoudi.

En tout cas, le poète est formel : « Le livre ancien qui raconte les paroles et les actions des hommes de bien a vieilli et j'en fais un livre nouveau, de manière à rappeler la mémoire de ces hommes qui portaient haut la tête ; il sera composé de six fois dix mille distiques, en belles paroles propres à consoler dans les chagrins. »

Le poète déclare avoir, pour certains chants, recueilli des traditions auprès d'un vieillard persan, qui possédait un livre des rois dans lequel se trouvaient les représentations des héros de l'antiquité. Le fait paraît d'autant plus assuré que l'historien Massoudi avait pu, quelque cinquante ans auparavant, feuilleter, à Persépolis, chez le descendant d'une très noble famille de l'ancien régime, un ouvrage historique abondamment illustré. Les miniatures représentaient chaque souverain tel qu'il était au moment de sa mort, avec ses ornements royaux ; c'étaient des portraits offrant les éléments individuels de chaque physionomie.

Firdoussi parle ailleurs d'un exploit fantastique de Behram-Gour, le chasseur par excellence, qui, d'un coup de flèche, traversa le groupe d'un lion terrassant un onagre. Puis il signale une peinture sur soie, sur laquelle on voyait, « dessiné comme en vie, à l'encre noire, Behram monté sur un puissant dromadaire, faisant ce coup étonnant, tirant de l'arc avec adresse et force, et tuant des gazelles, des lions, des onagres, des autruches ».

Le poème montre bien que l'auteur avait observé de près les antiques bas-reliefs. Considérons la description du combat d'un roi contre un lion. Le souverain revêtit une tunique de laine qu'on avait mouillée et monta sur un cheval de bataille. Lorsque le lion vit l'homme s'avancer, il se dressa sur ses pieds de derrière, afin de frapper le cheval à la tête, mais le chasseur asséna au lion sur la tête un coup de son épée tranchante, qui traversa le lion de la tête jusqu'aux reins.

Voyons enfin un exemple plus caractéristique. On connaît par les miniatures ce curieux épisode qui fait honneur à l'adresse singulière de ce même Behram-Gour. Il était parti, chevauchant un dromadaire, ayant en croupe la joueuse de luth Azadeh. C'est pour satisfaire le désir de cette jeune femme que le monarque fit montre de son habileté : il réussit à fixer d'un coup de flèche le pied d'une gazelle à son oreille. La promenade de Behram et d'Azadeh était illustrée par les artistes dès l'époque sassanide, et cette représentation stéréotypée sera reproduite ultérieurement, avec des détails plus ou moins heureux suivant le génie de l'artiste, sur des miniatures ou sur des faïences.

L'épopée de Firdoussi prétend passer en revue toute l'histoire de la Perse antique depuis la création du monde jusqu'à l'effondrement de la dynastie sassanide sous la ruée arabe.

Dieu a créé le monde de rien, pour que sa puissance apparût. Il créa d'abord la matière des quatre éléments, et, en tout premier lieu, le feu. La voûte céleste se forma, les cieux commencèrent leur mouvement lorsque tout fut en harmonie. La terre n'eut pas en partage une position élevée, elle formait un point central obscur et noir. Les herbes y parurent, ainsi que les arbres de toute espèce, qui dressèrent gaiement leurs couronnes. Alors apparurent les animaux, qui purent se nourrir ainsi de broussailles et de feuillages.

Puis vint l'homme : sa tête s'élançait droite comme un haut cyprès ; il possède la parole qui est excellente et la raison qui produit les actions. Il est doué de prudence, de raison ; les animaux sauvages lui obéissent.

Nous assistons ensuite à l'éclosion de la civilisation. Le premier roi établit sa demeure dans les montagnes ; et il se vêtit, lui et son peuple, avec des peaux de tigre.

Puis ont tondit la laine sur le dos des brebis et des moutons, on se mit à la filer et on parvint à en faire des habits : c'est au même moment qu'on apprit l'art de tisser les tapis. Des combats terribles sont engagés par les premiers souverains contre les troupes turbulentes de l'esprit du mal. Un de ces monarques laissa la vie sauve à quelques démons qu'il avait capturés et, en signe de reconnaissance, ceux-ci lui enseignèrent l'écriture. Dans la suite, on amollit le fer et on lui donna la forme de casques, de lances, de cuirasses, de cottes de mailles et d'armures pour couvrir les chevaux. Le tissage fut enfin perfectionné et l'on fabriqua des étoffes de lin, de soie, de laine, de poil de castor et de riche brocart.

C'est alors que le souverain partage son peuple en castes et voici, par ordre de préséance, la classification opérée : ceux qui sont voués aux cérémonies du culte, ceux qui combattent avec courage et sont destinés à la protection du roi et de l'empire ; les cultivateurs avaient la troisième place, suivis des négociants.

La découverte de la fabrication des briques permet la fondation des monuments ; le luxe apparaît avec la recherche des pierres précieuses et l'invention des parfums ; enfin des remèdes sont trouvés pour soulager les misères physiques.

Nous n'assistons pas ensuite à une histoire continue de la Perse, appuyée sur une chronologie : c'est une succession d'épisodes, traités avec plus ou moins de développements, suivant la valeur et l'importance des sources utilisées par le poète. Tous ces chants divers s'accumulent donc sans aucun souci prémédité de composition, si bien que certains règnes sont presque vides et d'autres monstrueusement bourrés d'anecdotes. Toute cette geste épique n'a qu'un but, la glorification de l'idée nationale, illustrée par de multiples combats ou par d'interminables discours, dignes d'être gravés en lettres d'or. Les douleurs nationales sont exprimées avec une telle acuité que les bêtes en deviennent folles de chagrin et que les images des palais versent d'abondantes et amères larmes. Il est vraisemblable que le poète a dû négliger les traditions qui mettaient sa patrie en mauvaise posture : c'était son droit absolu de composer avec certains épisodes glorieux une sorte de *Légende des Siècles*.

Ce long poème représente en somme un document

psychologique d'une valeur inestimable, en ce sens qu'il offre une indication sur les tendances les plus caractéristiques du sentiment national dans l'Iran, au moyen âge. Nous apprenons par tous les épisodes qu'on aimait l'héroïsme par dessus tout et qu'on préférerait aux gens habiles les preux chevaliers.

Le héros de l'ancienne Perse est donc un valeureux combattant, mais ce n'est pas un soudard. Il est symbolisé par Roustem, ainsi défini par Firdoussi : il est le modèle de la bravoure dans les batailles, de la prudence, de la sagesse et de la dignité. C'est « un éléphant sur la terre et un crocodile dans l'eau ; mais c'est aussi un sage à l'esprit vigilant et un vaillant guerrier ». Et le poète va nous dire ce qu'il entend par un homme sage : c'est celui qui agit en toutes choses sans précipitation et ne se jette pas dans le combat par colère. Un sot se laisse aller à son emportement, oubliant « qu'il vaut mieux passer l'eau sur une barque avariée que d'agir avec précipitation ».

Le guerrier idéal est sans doute un homme d'une vigueur colossale : son corps a la force de cent lions, il peut fouler aux pieds la tête d'un éléphant furieux, et s'il le voulait, il obstruerait le cours du Nil. Il entretient son corps par une série d'exercices physiques, la lutte, le tir à l'arc, le jeu de polo et la chasse sous toutes ses formes : chasse au lasso, avec chiens, faucons et guépards, contre toutes les bêtes féroces, lions, léopards, ou sangliers, ou bien massacre d'inoffensives gazelles. « Nous jetterons le lacet sur l'onagre rapide, combattons le lion avec nos épées, poursuivrons pendant de longues journées le sanglier avec des javelots et chasserons le faisan avec des faucons ».

Mais l'énergie farouche et la force infatigable, que le chevalier persan met constamment au service du droit, n'excluent pas la grâce : sa taille ressemble au cyprès et il est beau comme la lune.

De même, dans la description d'une armée, le poète n'oublie pas le sens de l'esthétique. Les tentes sont multicolores, parées comme un jardin printannier, munies d'étendards en brocart de Chine, et en voyant cet ensemble harmonieux, le spectateur pouvait s'écrier : « Est-ce un paradis ou un camp ? »

On voit à l'œuvre les hommes vaillants, le conflit des

chevaux, les épées et la poussière des combats, le choc des massues et des masses d'armes, la pluie des flèches, les cris des troupes, semblables à des loups qui hurlent.

Chaque guerrier persan faisait pleuvoir une grêle de flèches et, à chaque coup, clouait le casque à la tête d'un ennemi. Ainsi, la terre était convertie en fer et les nuages en poussière.

Pourtant le poète, qui ne se lasse pas de conter avec exubérance toutes les phases des luttes, monotones à la longue, ne peut s'empêcher de déplorer l'effusion du sang. Le lecteur est ému de ces combats si meurtriers que les plaines sont mises au niveau des montagnes par l'amoncellement des cadavres, et que les pierres et l'herbe disparaissent sous des torrents de sang. Le champ de bataille est si encombré qu'une fourmi ne saurait trouver de chemin pour y passer. Le soleil lui-même est las de ces conflits interminables et « ses yeux s'abandonnent au sommeil au milieu de l'obscurité ». L'aurore hésite à se montrer, effrayée par les coups d'épée des armées.

Des combats singuliers viennent donc terminer des luttes trop sanglantes, car, le léopard même comprend que la guerre et le combat ne sont pas bons. De temps à autre, le poète met dans la bouche de ses héros un appel aux sentiments d'humanité et de raison, et il déclare sans ambages : « Quiconque laisse après lui une réputation de cruauté sera maudit après sa mort ». Il se dégage donc du *Livre des Rois* une morale politique sur laquelle nous pouvons méditer au XXe siècle, et que Saadi résumera admirablement : « Crois-moi, la paix vaut mieux que la guerre. Epuise d'abord tous les moyens et il te sera permis ensuite de tirer le glaive ».

De ces copieuses descriptions de combats féroces, au cours desquels la terre est ensanglantée, car de toutes les blessures s'écoule un Nil de sang, le poète est envahi par la hantise de la mort. C'est le but inexorable de toute vie humaine, celui qu'il convient de rappeler sans cesse afin d'essayer d'en oublier l'effroi. C'est un des thèmes le plus fréquemment abordé par Firdoussi, dès qu'il abandonne le mode héroïque. L'écrivain va se plaindre des amertumes de la vie et, avec une âpre et émouvante éloquence, sans nous cacher toutefois sa pensée intime : « Ne tourmente pas la fourmi qui charrie son grain de blé, car elle vit et la vie est chose douce ».

Que dire de cette voûte à la rotation rapide, qui ne se repose jamais de son labeur ? Elle donne à l'un la couronne de la royauté, et jette l'autre aux poissons de la mer. L'un est nu de la tête, des pieds et des épaules, et n'a ni repos pour dormir ni lieu pour se coucher ; le ciel nourrit l'autre avec du miel et du lait, et l'habillement de brocart, de fourrures et de soie.

Ce drame attristé Firdoussi, qui met dans la bouche des déshérités du sort cette plainte naïve : « Les riches boivent du vin, la tête couronnée de fleurs et au son de la musique, et ne comptent pour rien des hommes comme nous, les pauvres, qui buvons sans musique et sans fleurs, pendant que les riches font jouir leurs cœurs et leurs âmes ».

Mais le poète ne saurait prendre cette faiblesse à son compte. « Il te faut trois choses, dit-il, elles sont indispensables, et ton esprit ne peut avoir de doute là-dessus : il faut de la nourriture, un vêtement et une couche, quelque insouciant que l'on soit pour tout le reste. Tout ce qui excède ces trois choses n'est que peine et convoitise ; et si tu es un homme de sens, tu te contenteras de peu ».

Il est donc préférable d'avoir constamment présente à l'esprit la notion de l'égalité devant la mort. A la fin, la tête de l'homme de valeur et celle du vaurien sont également recouvertes par la poussière. Pourquoi tant de chagrins au sujet de cette vie, puisqu'il faut marcher vers le tombeau ? Quand bat le tambour du départ, la tête de la fourmi et celle de l'éléphant se couchent également dans la poussière. Que le ciel sache ce qu'il fait, ou qu'il agisse sans le savoir, on peut être sûr que personne ne pénètre le secret de ses mouvements. Voici donc une première hypothèse sur l'attitude de la divinité. Le poète ne s'y tient pas : renouvelant sans cesse cette idée que nous ne devons pas déplorer la nécessité de mourir, il n'hésite pas à lancer une accusation impie et proclame que « la voûte du ciel n'est l'amie de personne ».

Si l'homme de sens n'était pas né, s'il n'avait jamais vu des jours de combats et de luttes, s'il n'avait jamais connu ce monde, cela aurait mieux valu pour lui, fût-il un homme humble ou un homme puissant. Car le destin précipite l'un dans un fossé sans qu'il ait commis

de crime, il fait monter sur le trône un autre chargé de méfaits. On ne peut donc considérer le monde que comme un crocodile cruel qui broie dans ses dents la proie que ses griffes ont saisie. Et c'est au moment où le dernier roi sassanide Yezdéguerd, poursuivi par l'armée arabe, périt sous le poignard d'un assassin, que le poète exhale sa rancœur. Le ciel qui tourne, nous dit-il, est dépourvu d'intelligence, on ne s'explique ni sa haine ni ses faveurs ; le plus sage parti est de ne pas y faire attention et de contempler ses évolutions sans colère et sans amour. Le destin ne rougit pas de mal faire, car il n'a de tendresse pour personne ; il est éternellement le maître du bonheur et du malheur, mais il ne saurait demander à personne de l'amitié. On dirait, s'écrie-t-il, que le destin n'a pas de pitié : il élève un homme tendrement, il lui fait parcourir une longue vie ; ensuite il l'attaque dans la nuit, prépare sa perte, et l'accable de toutes sortes de malheurs et d'infortunes.

On sent gronder la colère : « Ne te fie pas à l'amour que te porte le sort, le propre d'un arc n'est pas d'être droit. Le ciel tourne au-dessus de nous de manière à nous ravir bientôt la face qu'il nous a présentée. Lorsque tu le traites en ennemi, il te témoigne de l'amour ; quand tu l'appelles ton ami, il ne te montre pas son visage. Je te donnerai un bon conseil : lave ton âme de l'amour de ce monde. » En somme, l'on n'y voit pas de la justice, mais l'on ne doit pas croire à de l'oppression. Firdoussi préfère donc nous conseiller le calme. La principale chose pour l'homme sage et sensé est de jouir de ce monde tranquillement. Passons nos jours en tenant en main la coupe qui illumine le monde. Petits et grands, nous sommes nés pour la poussière, nous livrons nécessairement notre corps à la mort. Ne nous abandonnons pas aux soucis, buvons du vin jour et nuit, le cœur plein de joie, les lèvres pleines de sourire. Echanson, apporte du vin ! nous n'avons pas longtemps à vivre ; telle est la loi constante de ce monde où personne ne demeure. Puisque l'injustice des hommes nous accable, la sagesse est de boire sans proférer une plainte. Puisque la mort a cette nature de loup, je demande, clame le poète, une grande coupe de vin, et une femme à la taille de cyprès, au corps d'argent, réjouissant le cœur, d'un caractère aimable, douce de parole, répandant une odeur de jasmin, aux

belles joues, au visage de lune, belle comme le soleil, parfumée comme le musc.»

Le poète est ainsi amené à écrire un hymne au vin, rejoignant les poètes bachiques de l'Orient arabe, Akhtal et Abou Nouwas, et montrant la route à ses célèbres compatriotes, le rêveur Omar Khayyam et le doux Hafiz : « Quand une âme est rouillée par le malheur, le vieux vin enlève cette rouille ; quand la vieillesse surprend un homme, le vieux vin le rajeunit. Par le vin apparaissent les qualités de l'homme, c'est lui qui est la clef d'un cœur fermé. Quand un poltron le boit, il devient un héros ; il devient joyeux et ses joues brillent comme la fleur du grenadier ; quiconque prend en main une coupe ne veut plus que des fêtes, des flûtes et des rebecs. » On pense malgré soi, à l'*Ame du Vin* de Baudelaire :

*Car j'éprouve une joie immense quand je tombe
Dans le gosier d'un homme usé par ses travaux.*

Ce stoïsme aimable, bien coloré d'épicurisme, apparente Firdoussi à Horace et à Montaigne, et en Perse même, laisse prévoir Saadi. Bien entendu, cette doctrine est toute de commande et n'empêche pas le poète d'exhaler douloureusement un chagrin poignant lorsque la mort lui ravit un fils. Le poète ne craint pas d'interrompre le fil de son récit pour associer le lecteur à sa détresse : « J'ai dépassé la soixante-cinquième année : c'était mon tour de partir et c'est ce jeune homme qui est parti, et la peine que j'en éprouve fait de moi un corps sans âme. Il est parti à trente-sept ans, me laissant ses chagrins et ses peines et il a noyé mes yeux dans le sang. » La même catastrophe inspirera au poète Saadi des accents de douloureuse résignation : « Le cyprès ne dresse sa taille svelte dans les jardins du monde que pour être déraciné par le vent de la mort. »

La position personnelle du poète vis-à-vis de la malignité du sort, d'une part, et de l'autre, le souci de ne pas s'écarter trop brutalement des sources de l'histoire nationale, ont fait exclure de l'épopée iranienne le merveilleux, cet élément essentiel des épopées antiques. Quelques songes viennent mystérieusement troubler les humains et servent à mettre en valeur la sagacité des interprètes. Tout au plus, voyons-nous intervenir quelques phénomènes-

nes d'incantations magiques, causés par des gens experts dans l'art des enchantements. Ces incidents sont rares, le poète ne croit guère à l'efficacité de ces sortilèges et conclut qu'il faut plaindre ceux qui emploient de pareils moyens. Dans les contes arabes, la magie n'a aucune action dès que le nom d'Allah est invoqué.

On pourrait alors croire que les convictions du poète l'ont empêché d'utiliser trop fréquemment ce ressort, habituel partout ailleurs. Pourtant, de son vivant même, Firdoussi donna l'impression d'un musulman assez tiède. Nous n'avons pas à retenir l'éloge du vin, car il n'est pas le seul poète islamique dans ce cas. Mais nous sommes parfois moins à l'aise.

Le Livre des Rois a conservé des façons de s'exprimer qui rappellent la religion officielle des Sassanides. On sait que le mazdéisme suppose la lutte continuelle des principes du bien et du mal, le combat perpétuel entre Ormuzd, le créateur du soleil, de la lune et des étoiles, de la lumière en un mot, et Ahriman, le mauvais génie des ténèbres. Ce dualisme apparaît nettement dans presque tous les passages où l'écrivain parle de la succession du jour et de la nuit. Voici quelques expressions caractéristiques. Le soleil tire son épée du fourreau, déchire le voile noir de la nuit et montre sa belle robe jaune ; il entoure la voûte d'azur d'une enceinte de brocart jaune. Il s'agit bien d'un combat, car le poète précise que la sombre nuit s'enfuit effarouchée, tremblante et les lèvres desséchées, dès que le soleil tire son épée brillante. L'astre du jour, devenu le maître, peut alors se livrer à sa guise à toutes les fantaisies possibles pour embellir avec amour la terre : il la revêt d'une robe de soie, il apporte une étoffe jaune qu'il étend sur la voûte du ciel, il fait briller les montagnes comme le dos d'un éléphant blanc, ou les mouchette comme une peau de léopard.

Par contre, Firdoussi n'a pas de termes assez durs pour dépeindre la nuit, cet être aux yeux lugubres, vêtu d'une robe de satin sombre, dont les soucis sont tellement pesants qu'ils arrivent à courber le dos de la lune, et le monde devient aussi noir que le musc. Mais, elle aussi n'a pas trop de toute son armée pour combattre la lumière du jour. Les vers suivants sont particulièrement saisissants : « La lune était montée sur son trône, toute

préparée pour son voyage, mais les deux tiers de sa couronne étaient obscurcis ; elle marchait dans un air qui semblait de rouille et de poussière ; elle devenait sombre au milieu de ce triste monde ; son corps s'amincissait, son cœur se resserrait. Le cortège de la nuit noire avait jeté sur les plaines et les vallées une robe faite de plumes de corbeau ; le ciel ressemblait à de l'acier rongé par la rouille, tu aurais dit qu'il avait couvert sa face de poix. »

D'autres tendances mazdéennes sont éparses dans son poème, et j'en citerai encore un exemple éloquent. Nous avons vu que le poète s'en prenait à la méchanceté du ciel, qui n'a ni foi ni sens et dont les voies ténébreuses remplissent de terreur l'humanité. Mais voici un accès de révolte : « Aussitôt que je serai sorti de ces ténèbres, je contera au juge suprême tes injustices ; je me plaindrai de toi devant Dieu le saint, en jetant des cris et en couvrant ma tête de poussière. » Et le ciel de répondre : « Je suis un esclave du Créateur, je ne fais rien que par son ordre. Tourne-toi vers Dieu, c'est en Lui qu'est l'asile ; demande-lui avec modération tout ce que tu désires. Puisse-t-il accorder Ses grâces à l'âme du Prophète et en combler chacun de ses compagnons. » Cette conclusion, ce rappel de Mahomet, part évidemment d'un sentiment incontestable de piété musulmane. Mais nous ne nous saurions oublier que dans l'antique religion des Perses il y avait un dieu de la voûte du ciel, au-dessus duquel trônait la divinité suprême.

L'écrivain a bel et bien composé un poème à la louange des adorateurs du feu et, par ailleurs, nous admettons volontiers qu'il ait été la victime inconsciente de ses sources. Enregistrons ses déclarations solennelles : « Je serai l'esclave de Mahomet et d'Ali jusqu'au jour de la Résurrection. Je ne renoncerai jamais à l'amour de ces deux maîtres. » C'est dans sa satire contre Mahmoud qu'il s'exprime ainsi, et il poursuit : « Sache que je suis la poussière des pieds d'Ali. Et puisque Dieu doit placer dans l'autre monde le Prophète et Ali sur le trône de la royauté, je pourrai y protéger cent hommes comme Mahmoud. » Enfin, dans son préambule du poème de Joseph et Zoulaikha, il prétend montrer combien il avait calqué d'une façon étroite les livres anciens ; « Je ne contera plus les histoires des rois, car mon cœur est las des cours

royales et ces histoires ne sont que des mensonges. Je veux maintenant donner un récit d'après les paroles de Dieu, Maître de la justice. »

J'ai voulu me cantonner à dessein dans de larges considérations sur les idées générales du poète : j'aurais pu, et c'eût été un autre sujet, m'étendre sur les procédés de composition et sur la forme. Nous avons, au passage, rencontré bien des comparaisons, suffisantes pour nous procurer un aperçu du goût littéraire, mais je voudrais citer quelques exemples particulièrement charmants.

Le soleil est une fois comparé à une belle femme dont le cœur est rempli d'amour, et cette pensée délicate nous prépare à connaître quel était alors le canon de la beauté féminine. Considérons d'abord, pour n'y plus revenir, car le poète n'y fait qu'une allusion, un grave défaut moral dont Firdoussi déplore la fatalité inéluctable : « On aurait beau coudre les lèvres d'une femme pour échapper à un malheur, sa langue ne se laisserait pas lier. » Ailleurs, nous sommes prévenus que la meilleure des femmes est celle qui rend son mari toujours souriant. Mais sur ces questions de caractère, le poète n'appuie pas, préférant, avec son génie pictural, décrire la grâce du corps féminin. Les jeunes filles sont belles comme des peintures ou comme des idoles. Elles sont comparées à des cierges sans fumée, ou plutôt elles ont la stature d'un cyprès élancé ou d'un platane, et leur corps est de la tête aux pieds comme de l'ivoire. La taille est flexible comme le roseau et leur allure évoque la marche du faisan. Elles portent sur la tête un diadème de musc noir, et sur le cou d'argent retombent des boucles dont les extrémités sont courbées comme des anneaux de pied. Les joues sont pareilles à deux feuilles de lis qui seraient ainsi encadrées de noir. La bouche est petite comme le cœur serré d'un amoureux, et les lèvres sont semblables à des coupes pleines de vin parfumé d'eau de rose. La bouche est encore comparée à des cerises, les deux yeux sont comme deux narcisses dans un jardin. Les cils ont emprunté leur couleur à l'aile du corbeau. Telle princesse de Chine aurait ressemblé à la lune, si la lune avait deux boucles noires, deux lèvres rouges, un nez comme une tige d'argent, deux lèvres de corail souriantes, deux yeux de narcisses noirs.

La femme joue dans le *Livre des Rois*, et c'est naturel, un rôle assez secondaire, et ces descriptions prouvent qu'avec son génie, Firdoussi aurait pu chanter autre chose que des combats. Il a préféré conserver une attitude moins familière, plus glorieuse.

En exposant la philosophie du poète persan, je viens d'évoquer Horace, et l'on peut faire un autre rapprochement. Comme son prédécesseur latin, mille ans plus tard, Firdoussi devait, lui aussi, s'écrier : *Exegi monumentum*, j'ai achevé un monument plus durable que l'airain. Ce qu'il y a de mieux, nous dit-il, avec plus de grandiloquence, sans doute, c'est de laisser un grand nom, car la mort nous enlace tous également. Quand ce poème sera terminé, tout le pays sera plein de mon nom; alors je ne mourrai plus, je vivrai toujours, car j'aurai répandu la semence de la parole, et quiconque a du sens, de l'âme et de la foi, me célèbrera après ma mort.

Pour notre poète, la parole est donc ce qu'il y a de mieux, et elle n'est pas comme un vieux palais que ruinent la neige et la pluie. Et je ne saurai mieux terminer qu'en citant cette orgueilleuse apostrophe au sultan de Ghazna : « J'ai fait une œuvre, ô roi, qui restera comme un souvenir de moi dans le monde. Les palais que l'on élève tombent en ruines sous la pluie et l'ardeur du soleil. J'ai construit avec mes vers un palais magnifique, auquel la tempête et la pluie ne nuiront pas. Les années passeront sur ce livre et tous les hommes de sens le réciteront. »

TROIS ESQUISSES DE L'AMOUR INSATISFAIT

IV

La douloureuse passion insatisfaite de Benjamin Constant pour Madame Récamier a duré une année, de 1814 à 1815. Mérimée, aura le double pour souffrir, de 1842 à 1844. Vingt six année, ensuite, pour renoncer.

Souffrir? Voilà un grand mot. Mais justement, on est heureux de pouvoir l'appliquer à un Mérimée. Il y a là une dizaine de lettre qui lui donnent le *dignes intrare* dans la poésie des émotions. Ce n'est pas si mal pour un cynique.

Au début de 1842, ils sont encore tous deux un devant l'autre, elle avec un amour ou une affection de tête, lui avec une cordialité prudente et lucide, et le désir de concilier son absolue indépendance avec tous les profits qu'il pourra tirer de la situation. Deux attitudes qu'on a peine à décrire comme cyniques, parce qu'elles ont trop de franchise pour qu'aucun se trompe sur l'autre.

Un peu pédante, terriblement coquette, obscurément ambitieuse (et si jeune!), voilà comment Mlle Dacquín nous apparaît. Physiquement, nous lui savons de beaux yeux noirs. Élégante. En décembre 1840, quant ils se virent pour la première fois, elle portait des bas de soie rayés. Comme il s'en souvient, de cette première rencontre! Il évoque « ces fines attaches et cette radieuse physionomie

que j'admirais » (1) De magnifiques cheveux. Il le lui dit en grec, de manière un peu cuistre, à propos de la nymphe Calypso : « Nymphé bien frissante Calypso. N'est-ce pas fort joli? Ah! pour l'amour du grec, etc ». (2) Et voilà un bien joli *et cetera*, qui dit tout ce que Mérimée n'ose pas écrire.

Elle trop jeune et lui trop vieux... L'âge enseigne aux hommes, à mesure qu'ils vieillissent, que l'intelligence, cette déesse des jeunes esprits, ne saurait rendre raison de tout. Et volontiers le Mérimée de quarante ans disait, avant Barrès : « L'intelligence, cette petite chose à la surface de nous-mêmes ». Jenny n'est, au contraire, qu'une petite intellectuelle pour grands hommes. Avec sa lucidité sans illusions, Mérimée le devine, et ne le lui envoie pas dire. « Je ne crois pas que vous ayez encore la jouissance de ce viscère nommé cœur. Vous avez des peines de tête, des plaisirs de tête; mais le viscère nommé cœur ne se développe que vers vingt-cinq ans, au 46 degré de latitude (3). Vous allez poncer vos beaux et noirs sourcils et vous direz : « L'insolent doute que j'ai un cœur! », car c'est la grande prétention maintenant... toutes les femmes prétendent avoir un cœur ».

Soyons aussi pédant que Mérimée qui cite du grec dans une lettre sentimentale, et notons qu'en transcrivant trois mots d'Homère, le futur académicien y fait accorder à un substantif féminin un adjectif masculin. Il ne s'agit là, évidemment, que d'une étourderie. Le pédantisme puni...

« Attendez encore un peu. Quand vous aurez un cœur pour tout de bon, vous m'en direz des nouvelles. Vous regretterez ce bon temps où vous ne viviez que par la tête, et vous verrez que les maux que vous souffrez maintenant ne sont que des piqûres d'épingle en comparaison des coups de poignard qui fondront sur vous, quand le temps des passions sera venu ».

Or c'est le moment que Jenny Dacquain choisit pour commencer à aimer. On ne peut s'y tromper. Et lui, de son côté, répond tout de suite. De 1842 à 1844, ils vont se

(1) « Lettres », I, XIII, Février 1842.

(2) « Lettres », I, XX, 27 Août.

(3) « Lettres », I, IX, sans date. Voilà une réflexion qui est du Stendhal tout pur.

voir très souvent. Mérimée semble bien avoir un plan de séduction derrière la tête. Les rencontres auront successivement pour cadre le Musée des Antiques, le Jardin des Plantes, les bois de Meudon. Commencées devant les marbres romains et grecs du Louvre, les tendres conversations de ces deux années se tiendront pour finir dans les solitaires allées de la campagne parisienne. Que se dirent-ils ? on l'entrevoit à travers la correspondance. Ils parlèrent d'archéologie. Certes Mérimée sut jouer avec un charme infini son rôle de grand homme pour petite fille. « Vous voilà, lui dit-il, déjà passée maîtresse en matière de vases et de statues » (1) Ils parlèrent de littérature anglaise, du *Yellowplush* de Mackeray, que Mérimée était fait pour admirer. Mais il ne lui parlait pas que de tableaux, d'archéologie, de romans londoniens. Il fut tendre, empressé. Il obtint quelques faveurs. Une de ces après-midi d'automne où Meudon et Versailles sont plus émouvants, Jenny Dacquin se laissa aller dans le bras de son grand homme, qui lui parlait si bien de sculpture grecque. Elle s'est laissée prendre, quelquefois, un baiser. Oserait-on l'en blâmer trop rudement ? Elle crut sans aucun doute, au moins un certain temps, qu'elle épouserait son romancier. Alors elle est aimable, elle fait quelques avances, elle accepte une promenade. Lui s'enflamme. Lors qu'il l'a tenue une seconde dans ses bras, à la faveur d'une allée couverte de Versailles, il revient chez lui profondément amoureux. Mais, lorsque arrive la promenade suivante, elle a réfléchi sur cette aventure sans issue comme sans garantie. Elle se montre d'autant plus froide et plus réservée qu'il est plus aimable. Et lui de souffrir et de s'indigner d'un changement d'attitude pourtant bien explicable. Toute leur histoire pendant deux ans tient dans ce double mouvement. L'égoïsme de Mérimée, son manque de générosité, son cynisme auront été payés cher par tous les deux.

S'il l'accuse de coquetterie, elle l'accuse (nous le devinons) d'hypocrisie. Pourtant se trompèrent-ils jamais l'un sur l'autre, ces deux êtres qui s'aimaient, tout en refusant de s'aimer de la même manière ? On a beau être lucide, chacun espère jusqu'au jour où il faudra renoncer

(1) « Lettres », I, XLVIII, 11 Février 1843.

et, ce qui est plus dur encore, consentir au renoncement. En attendant, Mérimée souffre d'une coquetterie qui, chez Mlle Daquin, ne fait que traduire l'incertitude où elle se trouve quant aux intentions de Mérimée. Elle voulait devenir femme d'académicien, la pauvre Jenny, ou peut être simplement femme de Prosper Mérimée. Elle a mal choisi. Elle ne pouvait savoir que d'autres, avant elles, avaient caressé le même espoir. Elle ignorait Mme Delessert, George Sand, et cette Fanny Lagden sur laquelle nous avons appris récemment tant de choses (1). Ses avances, puis ses réculs timorés s'expliquent si bien, par l'amour, et par la prudence. Elle fut une petite bourgeoise qui n'avait rien d'espagnol, qui ne pouvait apporter à Mérimée le charme sauvage des femmes des *sierras*. Oui, mais est-ce que Mérimée lui-même a toujours appliqué, dans sa conduite avec les femmes, le code d'honneur des *gitanos* d'Andalousie ?

Ce n'est pas parmi les *gitanos* de la campagne, mais dans un salon ou à la bibliothèque de Madrid que Mérimée a entendu raconter l'histoire du barbier assassin. Ce barbier avait sa boutique à l'angle de deux rues, et deux sorties donnant chacune sur une rue. Il s'embusquait à l'une des portes, donnait un coup de poignard au passant, rentrait chez lui, ressortait par l'autre porte et prodiguait ses soins à la victime. Belle histoire madrilène dont Mérimée fait hommage à Jenny Dacquin et à sa coquetterie. *Gelehrten ist gut prodigen*. (2) Il souffre, car il ajoute, dans la même lettre : « Je suis aussi devenu plus humain, et, lorsque j'ai revu des courses de taureaux, à Madrid, je n'ai pas retrouvé mes émotions de plaisirs de dix ans plus tôt; et puis j'ai horreur de toutes les souffrances, et je crois aux souffrances morales depuis quelque temps ». Barrésien (d'avant Barrès) touché par l'amour...

Jenny Dacquin aussi est touchée par l'amour. Elle accorde des privautés. Malgré les coupures et les lacunes de la correspondance, c'est là une chose indéniable. Décline-t-elle une promenade : « Malgré tout ce que vous

(1) Mérimée. « Lettres à Fanny Lagden ». Introduction de Georges Conner », Boivin. (Etudes de littérature étrangère et comparée) V, pp. XVIII à XXI.

(2) « Lettres », I, XXIX, 2 Décembre 1842.

me dites avec votre diabolique coquetterie, je ne crois pas que vous ayez peur de retrouver au Musée *nos folies d'autrefois...* » (1) Elle se laisse emmener à Meudon, « Je ne me suis endormi que très tard, pensant à notre promenade... Vous avez raison de dire que c'était un rêve... Moi, je suis très content de vos procédés, et je les louerais davantage si je n'avais peur que les éloges ne vous rendissent moins aimable à l'avenir... Quant aux *folies*, n'y songez plus, *c'est devenu une charte...* » (2)

Les folies ne pouvaient devenir une charte que dans l'esprit de Mérimée. Les promenades de fin 1842 et de 1843 n'étaient, aux yeux de Mlle Dacquín, que des témoignages de sa faiblesse, de l'amour qui s'était emparé d'elle. Un soir de décembre 1842, après une longue randonnée qui les a conduits sous les arbres dépouillés de Versailles, parmi les bassins endormis et les feuilles mortes, elle se laisse aller à lui écrire: « Je crois que je ne vous ai jamais tant aimé qu'hier ». Mais ces folies et ces baisers n'ont pas de sens si elles ne doivent pas recevoir leur conclusion légitime. Les marques d'affection les plus tendres ont été échangées au cours de cet automne et de cet hiver 1843. En mars, après avoir fait « quatre ou cinq lieues à pied » avec elle, il lui écrit : « Lorsque deux gens qui s'aiment s'embrassent, ils sentent autre chose que lorsqu'on baise le satin le plus doux ». Deux gens qui *s'aiment*, le mot y est, cette fois, en toutes lettres. Soyons sûrs qu'il le prononce déjà depuis plusieurs mois.

C'est le moment que choisit Mlle Dacquín pour lui mettre le marché en main. Veut-il l'épouser ? Bien que nous n'ayons pas la lettre de Jenny, la réponse de Mérimée est assez claire pour nous édifier à fond. « Je dois vous remercier de votre franchise, et j'y répondrai par une franchise égale... Rien ne me serait plus facile que de vous faire des promesses, mais je sens qu'il me serait impossible de les tenir. Contentez-vous donc de notre manière d'être passée, ou bien ne nous voyons plus. Je dois même vous dire que l'insistance et l'espèce d'acharnement que vous mettez à me contrarier pour ces

(1) « Lettres », I, XXXII, sans date, probablement Décembre 1842.

(2) « Lettres », I, XV, Janvier 1843.

frivolités me les rendent plus chères et m'y font attacher une importance nouvelle. C'est la seule preuve que vous puissiez me donner des sentiments que vous pouvez avoir pour moi... Nous venons de nous expliquer très clairement l'un et l'autre. Vous déciderez suivant votre sagesse si nous devons ajourner notre première promenade à quelques années ou au premier soleil... » (1)

C'est au premier soleil que les bois de Bellevue les renvoient, en ce début de 1843. Mais de telles lettres, de telles explications marquent le commencement de la fin. En 1843, c'est le tournant de leur liaison. « A samedi donc. Il y a bien longtemps que nous n'avons eu de querelle... Je vous trouve toujours cependant un défaut : c'est de vous rendre si rare... Chaque fois il semble qu'il y ait une glace nouvelle à rompre... Je suis pour vous comme un vieil opéra que vous avez besoin d'oublier pour le revoir avec quelque plaisir... » (2) Elle est fidèle encore, cependant, à leurs promenades. Il lui arrive, un soir de mai, de porter dans ses cheveux du lierre que Mérimée a cueilli avec elle dans les bois. Pourtant l'espérance est morte. L'amour déçu va bientôt, chez l'un comme chez l'autre, glisser au renoncement.

Entre le 15 avril et le 4 mai, toute une partie de la correspondance manque. Nous savons pourtant qu'ils se virent et s'écrivirent pendant ces trois semaines de crise. « Je suis tellement mécontent de vous... », lui dit-il. Jenny Dacquin recopie-t-elle pour son ami l'une des premières lettres qu'il lui avait envoyées et dans laquelle il s'était montré un peu trop franc en lui décrivant son propre caractère ? Elle invente une charmante théorie, selon laquelle il y a deux *moi* en Mérimée. On devine bien que si elle eût accepté d'épouser l'un, elle refuse de devenir la maîtresse de l'autre. Mais il est dur de renoncer. Le 13 juin 1843, Jenny Dacquin a pleuré sur leur amour insatisfait. Larmes qui troublent Mérimée. Ce cœur cynique a quarante ans ; va-t-il se laisser entraîner jusqu'à ce bonheur courageux qui naît parfois de la souffrance ? Non, il se contente de retours attendris sur le passé. « Vous souvenez-vous que j'ai senti cette odeur indienne

(1) « Lettres », I, XLI, Janvier 1843.

(2) « Lettres », I, LVI, 1er Mars 1843.

un jour que nous nous sommes faits beaucoup de peine et aussi, je crois, beaucoup de plaisir? » (1) Prosper Mérimée n'a point voulu dépasser la souffrance.

Leur histoire, à partir de l'été 1843, n'est plus que l'histoire d'un renoncement. Lent et difficile renoncement, avec des reprises, de nouvelles déceptions. En novembre et décembre, Mérimée peut croire à un retour d'affection sans exigences (2). Ce n'est qu'un moment. Lorsqu'il se rend à l'Académie française, en mars 1844, elle est là, à demi cachée sous le chapeau de sa voisine, et il lui envoie, du bout des doigts, un discret baiser. Ce ne sont plus que des baisers d'académie.

V

Désormais l'analyste qu'il y a en lui va parler de leur amour comme de quelque chose qui fut, qui est passé. « Je commence, je crois, à comprendre votre énigme ». C'est, dit-il, qu'elle a trop d'orgueil. « Il est évident que nous ne pouvons plus maintenant nous trouver ensemble sans nous quereller horriblement. Tous les deux, nous voulons l'impossible « vous, que je sois une statue; moi, que vous n'en soyez pas une » Et il ajoute: « Chaque nouvelle preuve de cette impossibilité, *dont au fond nous n'avons jamais douté*, est cruelle pour l'un et pour l'autre... »

Tout est bien fini. Mais lorsque l'amour se renonce, et se transforme en amitié, il ne perd pas toute poésie. Vers la fin de cette année 1844 qui a consommé la rupture, l'inspecteur des monuments historiques qu'est Mérimée (il se met à cumuler les honneurs) se trouve aux arènes de Nîmes. Et voici qu'un oiseau étrange, gris clair avec les ailes rouges et blanches, se pose près de lui, ne le quitte plus, sautillant à ses côtés silencieusement. Le lendemain l'oiseau est encore là, volant sans bruit auprès de Mérimée, entrant avec lui dans un sombre corridor. Il se souvient alors que le duc de Buckingham le jour de sa mort, était apparu à sa femme sous la forme d'un

(1) « Lettres », I, LXVII, 14 Juin 1843.

(2) « Lettres », II, LXXXIII, 22 Novembre 1843; et LXXXIV, 13 Décembre 1843.

oiseau. « Et l'idée me vint, écrit-il à Jenny Dacquin, que vous étiez peut-être morte et que vous aviez pris cette forme pour me voir » (1) Qui aurait jamais cru que le sec auteur d'*Arsène Guillot* se fût laissé aller, sous l'influence d'un amour déçu, à une si tendre sentimentalité?

Les lettres se font rares. Une seule en 1847. Quelques-unes en 1848, riches surtout de commentaires politiques. Rien en 1849. (2) L'amour insatisfait a pris définitivement la forme du renoncement sentimental. Mérimée voyage. Jusqu'en 1870, il écrira encore une certaine de fois à Jenny Dacquin, comme il écrit à Fanny Lagden, comme il écrit à « l'autre inconnue », la Présidente, Mme Przedziecka, comme il écrit à la comtesse de Beaulaincourt et à Mrs Senior. Ce sont maintenant de gentilles épigrammes. « Je m'ennuie de vous, comme vous le disiez si élégamment autrefois », lui écrit-il en août 1856, d'une maison de campagne près de Glasgow. Autrefois, il y a seize ans. Et en novembre 1860: « Il n'y a rien que vous ne puissiez me dire, et, d'ailleurs, vous êtes justement renommée pour l'euphémisme... » Avec la même légèreté ironique, Benjamin Constant guéri écrivait à Mme Récamier: « Où en êtes-vous avec ce ciel qui vous a faite, mais pas pour notre salut? »

Ainsi commence une longue amitié. Son dernier billet, péniblement tracé deux heures avant sa mort, sera pour Jenny Dacquin. C'est sur son lit de mort qu'il faudrait, justement, saisir encore une fois Mérimée. En ce 23 septembre 1870 où il sent la fin approcher, peut-être que Mérimée n'a pas regretté ce long amour insatisfait. Peut-être le renoncement eut-il, pour ce mourant plus de prestige, plus de douceur humaine que le souvenir de ses conquêtes. A côté du « Mérimée à gifles », viveur et blasé, il y eut donc un Mérimée plus tendre, plus accessible.

Nous connaissons le hussard à la Stendhal, les outre-cuidances d'*H. B. par l'un des quarante*. Il y eut aussi un homme qui trouva quelque douceur cruelle dans un *flirt* sans espoir avec une petite fille un peu précieuse.

(1) « Lettres », II, CI, 14 Novembre 1844.

(2) Peut-être quelques lettres des années 1847 et 1849 ont-elles été classées ailleurs, encore que l'on n'en voit pas la raison.

Qu'est-ce que l'amour satisfait et ses triomphes auprès de la poésie amère de l'insatisfaction? Une branche de lierre cueillie aux chênes de Versailles, une voilette oubliée chez le duc de Nemours, un cisau rouge et blanc dans les arènes de Nîmes, le souvenir de quelques promenades d'automne, les tendres voluptés du renoncement, cela ne vaut-il pas, parfois, toutes les victoires? Comme le cœur d'un cynique qui renonce devient riche de poésie insoupçonnée! « A combien de choses, demande Filon qui connut Mérimée vieillissant, croit un homme qui ne croit à rien? » De quels sentiments est capable un homme qui ne croit pas au sentiment!

CHAPITRE DEUXIEME

EUGENE FROMENTIN OU

LE RENONCEMENT D'UNE GENERATION

Fromentin, au renoncement subtil, *Dominique* est le roman de l'amour insatisfait, à la suite duquel le héros renonce, demissionne. « Ce degré de démission de lui-même... », lit-on dès le premier chapitre du livre. Mais *Dominique* est en même temps l'histoire, à peine déguisée d'Eugene Fromentin lui-même. De 1842 à 1848, l'auteur a traversé la même crise et connu les mêmes angoisses que son héros. La *Correspondance* est là pour en témoigner. Seulement, par un détour singulier, Fromentin a confié à *Dominique* le soin de le purifier. Toutes les velléités d'abandon et de désespoir qu'il a trouvées en lui au cours des terribles automnes de 1843 à 1847, toutes ses ébauches de catastrophe, il s'en est pour ainsi dire déchargé sur sa création. Tandis que le pitoyable Dominique s'enlise dans les marais de l'Aune, tandis qu'il tire de sa résignation et de son amoindrissement de douloureuses musiques, Fromentin de son côté saisit une planche de salut. Il se sauve du naufrage sentimental et littéraire par la peinture. Le côté triomphant de ses toiles, ses chevaux arabes, ses lionnes, ses sables ensoleillés, répondent précisément aux ombres grises, aux demi-teintes de *Dominique*. Renoncement à deux degrés. Comme si

l'auteur, après avoir échappé à grand'peine à la crise de 1845, n'avait pas voulu perdre la richesse même de son désespoir, et avait pris dans *Dominique* la revanche de son salut.

I

Fromentin appartient à cette génération toujours sacrifiée qu'est une génération intermédiaire. Né en octobre 1820, il est exactement placé entre les grands poètes romantiques et le positivisme critique de 1860, entre Musset qu'il commence par imiter, et Taine qu'il finit par approuver. Olivier d'Orsel, le dandy du roman, est tout imprégné de *mussetisme* (George Sand ne s'y est pas trompée), et Augustin le précepteur s'exprime comme Taine. Nous reviendrons sur ces vocabulaires.

Adolescence romantique en province. Eugène Fromentin, sous les arbres sombres de la Rochelle, le long du Cours Richard, se nourrit de poésie contemporaine. Il a seize ans quand paraît la *Confession d'un enfant du siècle*, dix sept ans lors de la *Nuit de mai*. Ses amis, Emile Beltrémieux et Léon Mouliade, sont, comme lui-même, de ces fils tardifs du romantisme, qui ne peuvent plus créer, à qui ne reste que l'imitation. Beltrémieux se voit

*Comme l'aiglon blessé qui se débat en vain
Sans pouvoir m'élever j'aspire au ciel divin.*

Obermann, Antony, Amaury, Manfred, Olympio, grandes ombres ! En 1835, la province est byronienne, (...cette posture à l'aise, ces airs byroniens de la vignette anglaise, font l'admiration de Fromentin à dix sept ans), comme elle sera en 1845 républicaine et progressiste. Eugène Fromentin est, lui aussi, un Manfred en puissance au moment où il rencontre Madeleine. Et Dominique sera simplement, après l'épreuve de l'insatisfaction, un *Manfred qui a renoncé*.

A deux kilomètres de la Rochelle, un village blanc. « Et les villages blancs vous rient dans le lointain », dit un sonnet de jeunesse de Fromentin. Ce village blanc, entrevu du plus loin comme un hâvre, lieu privilégié des évasions poétiques, joue dans l'adolescence d'Eugène le

même rôle que le *domaine* de Sologne dans l'adolescence d'Alain-Fournier. Au sortir des brumes rochelaises, des pavés moussus, des rues cléricales et sinueuses, des places désertes et verdies, de l'odeur de goudron qui vient du port entre les tours, s'évader vers Saint-Maurice, vers la lumière, vers la vie! S'évader, aussi, vers l'amour!

Le grand-père Fromentin a acheté autrefois à Saint-Maurice, une *borderie*, comme on dit dans les Charentes. Cette *borderie* a survécu, avec son jardin à l'ancienne mode, ses allées marécageuses. Les soirs d'automne, un brouillard bleu traîne dans les fonds. Ce brouillard qui est passé dans *Dominique*, plus épais encore et plus humide, mais que le soleil algérien a chassé de la peinture de Fromentin.

Face à la *borderie* des Fromentin, entre 1830 et 1840, une villa *Ourida* était habitée par la veuve d'un capitaine au long cours. Sa fille, née « aux îles » en 1817, a quatre ans de plus qu'Eugène Fromentin. Au temps où la Rochelle, avant de devenir une *petite grande ville* qui se souvient de son orgueilleux passé, était vraiment une des capitales économiques de la France, le commerce avec les Antilles avait amené sur les quais de l'ouest une certaine atmosphère créole. Bien plus, le type de certaines filles se ressent d'ascendances mélangées. « Madeleine » était une petite créole, un oiseau des îles dans une cage française. Elle évolue dans les allées de Saint-Maurice, sous les arbres mouillés, qui secouent leur dernière pluie, elle sautille, légère, par dessus les buis vieillots d'un jardin de bonnes sœurs, comme une tendre linotte derrière ses barreaux.

(A suivre)

ARMAND HOOG.

ABOULFIDA, LE PRINCE HISTORIEN

C'est un prince vers la demeure duquel la gloire accourt, comme les pèlerins se précipitent vers les abords de la Kaaba.

Ibn Nubata.

J'ai fait cet été un voyage inoubliable en visitant tout près d'ici deux pays fabuleux. Terres d'épopée et de légende, la Syrie et le Liban ont été pour moi une révélation ; j'en suis revenue émerveillée.

Au cours de mes longues randonnées à travers ces contrées mystérieuses, des personnages fantastiques ont surgi, qui ont ressuscité devant mes regards éblouis des mondes qui m'étaient inconnus. J'en ai rapporté quelques souvenirs, des mirages et des rêves.

Voici la vie d'un Chevalier Errant du Moyen-âge.

I

Hama sommeille !... Il fait lourd, une pesanteur humide et chaude plane sur la ville. Les maisons sont closes, les jardins fermés, les rues désertes, les bazars vides. Un soleil de plomb brûle la cour des mosquées,

Il est deux heures de l'après-midi. La cité repose dans une atmosphère calme si loin du bruit et du fracas du monde.

C'est Hama la mélodieuse, la douce, la parfumée... Elle n'est pas plus une ville qu'un verger, on peut y entendre une mélodie étrange, cette chanson de l'eau si persistante, qui vient de partout, continuellement, inlassablement.

Ce n'est pas le murmure des vasques exquises, situées au cœur des toutes premières mosquées de l'Islam, aux minarets noirs et blancs : ce murmure-là est doux, frais et caressant, c'est la plainte, de l'eau qui monte, qui tourne et qui s'infiltré, celle des norias prestigieuses, immenses, formidables, celle qui obsède qui engourdit le cœur. Elle passe telle une nostalgie à travers les quartiers endormis, les jardins embaumés et s'étend dans l'azur. Toujours, toujours on l'entend. Que dit-elle ? Que raconte-elle ? Et tel le destin, la roue tourne, l'eau coule et la chanson monte...

Voici l'Oronte, le fleuve légendaire avec ses berges poétiques, ses glorieuses coupoles, son pont antique que traverse tout comme autrefois, une caravane de chameaux clochettes au cou. Au pas lent et cadencé ils passent, avec leur harnachement étrange et coloré, leur bâts exotiques, si fiers d'allure, les regards chargés d'horizons lointains. D'où viennent-ils, ces intrépides voyageurs qui disparaissent un à un sous le passage voûté ? Quelles montagnes ont-ils escaladé, quels déserts ont-ils foulé, quelles plaines ont-ils traversé ? De quelles routes viennent-ils, de celle de la Soie ou bien de celle du Thé ?

Sur ce pont médiéval, transportée en plein moyen-âge, j'écoute la voix du passé qui s'égrenne au loin avec le tintement de la clochette évocatrice.

Tout près d'ici, au bord de l'Oronte, un peu en hauteur, s'élève la mosquée Hayat. Me voici dans la petite cour solitaire que garde un vieux poivrier échevelé. C'est là, à droite en face du sanctuaire aux colonnettes entrelacées de cordons que le grand historien, le célèbre géographe, Aboulfida, El Malik El Muayyed, Prince héréditaire de Hama et descendant de la noble lignée des Ayoubites, repose dans le mausolée qu'il s'est fait construire sur le bord du fleuve. L'Oronte coule doucement, le temps passe, la noria voisine tourne et chante...

L'histoire d'Aboulfida (1) ce chevalier de l'Islam, grand seigneur féodal fut des plus mouvementées. Toujours en selle, écrivant ses *Annales* entre deux combats, composant ses *Traités* on ne sait comment, travaillant à son *Astronomie* peut-être sous la tente, tandis qu'il rêve aux étoiles.

Né en pleine tourmente Mongole, grand chasseur, fin tireur, cavalier émérite, politique habile, historien fameux, qui sut manier le calame et l'épée avec la même facilité, le Prince de Hama « n'avait d'autre défaut, dit-on, qu'un amour excessif de gloire ».

A Hama il vécut, aima, travailla et mourut, à Hama la parfumée, au cœur de cette « Vallée la plus belle des Vallées ». C'est pourquoi je suis venue, dans la « chère ville », centre de sa principauté, au milieu de cette cour paisible et tranquille, au bord du fleuve merveilleux. Là j'ai pu méditer, assise sur l'escalier solitaire, dans l'attente du gardien, tandis que du fond de l'éternité « dans le fracas des lances et au bruit des tambours » le Prince de Hama, tel une fulguration m'apparut un instant sur le fond des collines ceinturées de jardins. Hallucination ? Mirage ?

II

On se souvient, peut-être, qu'Aboulfida était d'origine Kurde et issu du sang d'Ayoub le fondateur de la dynastie. Celui-ci fut le père de « Saladin » le noble adver-

(1) « La Syrie à l'époque de Mamelouks »: d'après les auteurs Arabes par Gaudefroy-Demombynes. — « Sultans Mamelouks »: Makrizi. — « Géographie d'Aboulfida »: Reinaud. — « Les Penseurs de l'Islam »: C. de Vaux. — « The Mameluke Dynasty of Egypt »: Sir W. Muir. — « Histoire de la Nation Egyptienne »: Vol. IV. G. Wiet. — « Histoire des Arabes »: Huart. — « Littérature Arabe »: Huart. — « Encyclopédie Arabe ». — « Kamous El Aalam ». — « La Tradition Chevaleresque des Arabes »: W. Bcutros Ghali. — « Histoire des Croisades »: René Grousset. — « The Crusades »: Harold Lamb. — « Mohammedan Dynasties »: S. Lane-Poole. — « Syrie et Palestine »: Guide Bleue Hachette. — « Dictionnaire Universel »: Larousse. — « Encyclopaedia Britannica ».

saire des Croisés. Ayoub se trouva être à un moment donné gouverneur de Damas. Homme subtil et profond il fut le principal conseiller de Salaheddin ; son fils était alors au début de sa carrière. Notre héros descendait en ligne directe de Schahanschah le frère de Saladdin. Devenu Sultan, et tout puissant, il donna en fief à son neveu Takyiddin Omar, branche à laquelle appartenait Aboulfida, la ville de Hama sur l'Oronte et quelques localités voisines. Lors d'une irruption des Mongols, ses parents s'enfuirent à Damas où ils cherchèrent refuge et s'installèrent dans la maison d'Ibn-ez-Zandjabili. Là en 672-1273 A. C. naquit Ismail ibn Ali, ibn Malek el Afdal, connu sous son nom d'historien et de géographe, Aboulfida. Il reçut une éducation de guerrier et de lettré. A peine sorti de l'enfance on le vit en selle chevauchant à côté de son père, et fidèle aux exemples de ses ancêtres il ne tarda pas à se distinguer dans les guerres des Croisades et à prendre part aux luttes qui agitèrent continuellement la Syrie pendant les invasions Mongoles et Tartares.

Il commença son apprentissage de guerrier à Markab où il assista à la prise du fameux Château qu'on avait longtemps considéré comme imprenable.

Kalawoun voulait se venger des Hospitaliers qui avaient conclu une alliance avec les Mongols dont les incursions avaient ravagé la Syrie. Le Sultan s'était juré de prendre coûte que coûte leur formidable forteresse, située au nord du Comté de Tripoli et bâtie à pic sur une montagne dominant la mer. Après avoir repoussé les Mongols, Kalawoun vint donc au printemps de l'année 1285 mettre le siège devant la Citadelle des Chevaliers de l'Hôpital.

La lutte fut acharnée de part et d'autre. Le Sultan « disposait d'une puissante artillerie de machines de siège, notamment d'un nombre inaccoutumé de mangonneaux dont il stimulait les servants par sa présence constante. » Le jeune Aboulfida servait dans les rangs du contingent de Hama, laquelle était considérée alors possession Egyptienne. On avait réussi à hisser tout en haut de la colline les lourdes pièces de guerre qui ne cessèrent de bombarder les murs de basalte et les tours massives. Le château pris comme dans un étau entre la redoutable armée Mamelouke et les voiles triangulaires de la flotte islamique qui mouillait non loin de la côte, demanda à capituler :

« Le Sultan Kalawoun désirant sauver la forteresse leur accorda l'amân. »

Son étendard y fut hissé et le même jour il entra en personne dans la place. « Vingt-cinq dignitaires de l'ordre furent autorisés à sortir de Markab à cheval et en armes. Le reste dut évacuer la forteresse sans rien emporter. » Le siège avait duré trente-huit jours.

Il est intéressant de se rappeler que l'ordre des Chevaliers de l'Hôpital, était composé de nobles Français, Anglais, Allemands, Italiens, Provençaux, Catalans et Espagnols. Ceux-ci tenaient en grande estime les Chevaliers Musulmans, Emirs de Syrie, d'Arabie, de Mesopotamie, gentilhommes racés et cultivés qui aimaient en temps de paix, s'entretenir avec eux de politique, de sciences, de médecine et de poésie.

Les Chevaliers de l'Hôpital connaissaient quelques livres arabes, notamment les ouvrages du géographe Idrissi, du philosophe Averrhoès et plusieurs recueils de poètes renommés. Ils pouvaient donc juger de la culture de leurs ennemis et s'étonnaient, non sans raison, de la conversation si variée des princes Orientaux qui semblaient instruits en toutes choses et versés profondément en médecine.

Notre héros élevé à cette école si typique de l'Orient médiéval devint vite un brillant chevalier. Son âme aguerrie et trempée par des campagnes successives, s'éleva au contact de savants qu'il rencontrait partout où se livrait une bataille importante. Toujours en selle, il volait au combat sans arrêt. On disait de lui qu'il « était dispos à la guerre, généraux, libéral et brave. Loué de tous et digne de l'être, accessible et recherché des poètes ; il cultivait un grand nombre de sciences. Par son génie il aurait pu presser de son front les étoiles. »

Excellent cavalier comme tout Emir Musulman, il adorait les chevaux. Il s'enthousiasma un jour, en poète qu'il était, devant un magnifique spécimen de cette race que Dieu créa d'une poignée de vent du sud. Et il le chanta dans un vers resté célèbre :

« O le beau coursier ! Avec lui je pourrais me dérober à l'influence du Destin, soit pour atteindre un bien, soit pour éviter un mal. Il est comme le soleil ; il ne s'est pas plutôt montré à l'Orient que l'éclat qui rejaillit de son corps éclaire l'Occident. »

Il écrivait à mesure qu'il se déplaçait. Lui fallait-il l'enchantement des étendues indéfinies, des horizons éternellement changeants pour arriver à mettre au point ces ouvrages multiples qui donnèrent tant d'éclat à son nom ?

« Il eut l'intelligence vaste et prompte, la science sous ses divers aspects, le don de la poésie, la vaillance dans la guerre, le charme dans les relations, avec assez d'esprit d'intrigue pour s'attirer et se garder la faveur des souverains : étant prince lui-même et fort riche. » Jamais il ne se lassa de s'instruire, c'est pourquoi malgré son extrême jeunesse et ses déplacements continuels il étonnait le monde par l'étendue de sa culture. « Il apprit le Coran par cœur et d'autres livres encore, il se livra à une étude approfondie de la jurisprudence, des principes de la religion, de la langue arabe, de l'histoire et des belles lettres. »

Aboulfida était « grand et sec, bien fait de sa personne et il avait des manières engageantes. » Entouré d'Emirs impatients, comme lui, de montrer leur bravoure sur les champs de bataille, on se les représente traversant la magnifique plaine de la Bekaa, « abaya » au vent, fiers et audacieux, sûrs d'eux-mêmes, si jeunes, pleins d'espoir, souriant à l'avenir. La vie pour eux n'est qu'une aventure. Celle d'Aboulfida en fut une assurément ! Une épopée serait plutôt le terme exact.

III

Le jeune chevalier a seize ans maintenant. Accompagné de son père et de son cousin le Prince de Hama, ils vont à Tripoli où les troupes égyptiennes ont mis le siège devant l'opulente cité maritime.

Tripoli et St. Jean d'Acre, villes fortifiées et puissantes, étaient les deux derniers refuges des Croisés qui s'y étant fortement retranchés avaient demandé en toute hâte à l'Occident subsides et renforts. Après la capitulation de Markab, les Chevaliers avaient sollicité du Sultan une trêve que le vainqueur des Mongols leur accorda. Sur quoi ils jurèrent « d'être fidèles à observer cette trêve bénie. » Mais ils ne tinrent pas leur serment. En effet les Chevaliers ne surent pas défendre les marchands

musulmans qui traversant leurs terres furent malmenés. D'ailleurs le feu qui couvait sous les cendres s'alluma à nouveau et Kalawoun d'un bond se porta avec ses troupes devant Tripoli. De tous côtés affluèrent des contingents qui grossirent le nombre des armées égyptiennes ; elles se montaient à la veille du combat à 40.000 cavaliers et 100.000 fantassins, chiffre énorme pour l'époque et qui paraît exagéré surtout en ce qui concerne la cavalerie. Quoiqu'il en soit « le Sultan mit en batterie dix-neuf catapultes qui bombardèrent la place sans arrêt. Quinze cents spécialistes tailleurs de pierres et artificiers furent constamment à l'ouvrage. Cette puissante artillerie n'était pas inutile puisque la muraille était si large que trois cavaliers pouvaient y passer de front avec leur chevaux. » Les Croisés étaient préparés à bien se défendre, seulement « l'esprit de Croisade n'existait plus ». Les Hospitaliers et les Templiers en désaccord continu se réconcilièrent néanmoins devant le danger. Des renforts arrivèrent aussitôt d'Acre et de Chypre et la défense maritime fut organisée par les Génois et les Vénitiens.

Malgré toutes les mesures prises pour assurer la sauvegarde de la grande ville fortifiée, les Chevaliers ne pouvaient s'empêcher d'admirer l'impétuosité des troupes Mameloukes, aguerries et habituées à la victoire. Ils se rendaient compte que la lutte serait inexorable, la marée humaine difficile à endiguer, surtout que la défection des Vénitiens et des Génois venait aggraver leur situation déjà fort critique. Ceux-ci commencèrent à se retirer, chargeant tous leurs biens sur les vaisseaux. Dès qu'il l'apprit Kalawoun ordonna enfin l'assaut général. La ville tomba le 20 Avril 1289. Le siège avait duré trente-trois jours. Il semble que le massacre qui suivit fut terrible.

D'ailleurs Aboulfida raconte que vingt ans après la chute de Tripoli il était encore obsédé par le « souvenir des choses qu'il avait vues, surtout dans la petite île au fond de la baie. Les habitants s'enfuirent dans cette direction et seulement un petit nombre d'entre eux put s'embarquer sur les navires qui quittaient la rade. La plupart des hommes avaient été tués, les enfants emmenés en captivité. Le butin fut immense. Le Sultan fit raser la cité. »

Kalawoun distribua ensuite des concessions territoriales aux musulmans qui édifièrent une nouvelle ville.

L'activité commerciale reprit et Tripoli fut de nouveau prospère. Entre temps le roi Henri II qui s'était rendu à Chypre après la défaite des Croisés vint à Acre pour engager en hâte les négociations de paix, car dans l'état de faiblesse où se trouvait l'Orient Latin, et surtout devant « l'indifférence de l'Occident, les Chevaliers pensaient qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de maintenir soigneusement la paix. » C'est ainsi qu'ils songèrent à une nouvelle trêve.

L'ambassade qu'Henri II envoya à Damas chez Kalawoun, finit par obtenir le renouvellement de la fameuse trêve de dix ans. Les Croisés crurent réellement que c'était le salut, mais la lutte recommença encore une fois opiniâtre, ou plutôt continua acharnée jusqu'à la fin. En effet un an après cette trêve si heureusement conclue et pendant que les relations commerciales avaient repris entre les Francs d'Acre, de Beyrouth, de Tyr, les marchands musulmans et les caravanes de l'intérieur, « des pèlerins italiens, populace fanatique qui se plaignait à la fois d'être mal payée et de ne pas faire la guerre aux infidèles » se répandirent dans la campagne et organisèrent une vraie chasse, massacrant tous les musulmans qu'il rencontraient. « Le Templier de Tyr écrit avec amertume que dans leur aveuglement ils tuèrent même des syriens chrétiens croyant que s'étaient des mahométans. » Les Chevaliers d'Acre « accourus au bruit ne purent soustraire à l'émeute une partie des marchands qu'en les conduisant sous leur protection au château Royal. »

La folie des hommes n'a pas de limites. Les pèlerins « parcouraient les bazars et les rues, mettant à mort tous les musulmans en les poursuivant avec leurs épées. » Là-dessus le Sultan, justement indigné de cet outrage, exigea des réparations et somma la cour d'Acre de lui livrer les meurtriers, mais les Grands Maîtres de l'Hôpital et des Teutoniques n'ayant pas pu se mettre d'accord sur le châtement à leur infliger et devant l'opposition hostile de la foule se contentèrent de présenter des excuses en ajoutant que les « Croisés Etrangers échappaient à la juridiction du royaume et que le gouvernement d'Acre déclinait toute responsabilité ». Furieux, le Sultan déclara la guerre.

Kalawoun savait que la campagne serait terriblement difficile et les Emirs se rendaient compte eux aussi des

efforts considérables qu'ils auraient à déployer ; la tentative paraissait en effet fort périlleuse. Mais devant une violation si flagrante de la trêve il fallait agir sans retard. L'ordre fut donné à toutes les provinces de « fabriquer des machines de guerre, construire des dépôts d'armes et lever des taxes exceptionnelles » pour subvenir aux frais de l'expédition. Les préparatifs terminés, Kalawoun « sortit hors du Caire se disposant à entreprendre la conquête de la ville d'Akka. Mais au commencement de la nuit il éprouva un accès de fièvre et resta deux jours sans pouvoir monter à cheval. Bientôt la maladie prit un caractère grave. Malik-Aschraf descendait chaque jour de la Citadelle, demeurait auprès de son père jusqu'à l'après-midi, retournant alors à son poste. La maladie du Sultan allait toujours en croissant. Ce Prince expira dans sa tente qui, était dressée vis à vis de la mosquée Tibr en dehors du Caire, dans la nuit du Samedi 2 Décembre 1290. Son corps fut porté la nuit même à la Citadelle. »

Le souverain qui venait de mourir à l'âge de soixante-dix ans, au moment où il s'apprêtait encore à repartir en guerre était d'une trempe exceptionnelle. Etranger d'origine mais égyptien de cœur, d'esprit, d'idéal et de croyance, Kalawoun est une des figures les plus grandes parmi la lignée des Sultans Mamelouks. Son règne bien-faisant ne dura que onze ans, mais pendant cette courte période l'Egypte devint une formidable puissance. Sa prospérité fascinait le monde et sa situation prépondérante forçait le respect. A sa mort le Sultan laissait l'Empire florissant. En ces temps lointains le cœur de tout l'Orient battait certainement au Caire.

IV

Trois mois après l'avènement de Malik Aschraf Khalil Ibn Kalawoun, le contingent de Hama reçut l'ordre d'aller réjoindre le gros de l'armée égyptienne à Acre ; Aboulfida se mit donc en marche avec son cousin Malik el Mouzaffar Prince de Hama et son père. Il raconte dans ses *Annales* les détails de cette expédition entreprise en pleine saison des pluies et par un froid rigoureux. « Nous nous mimes en route, dit-il, avec toutes les troupes de la Principauté de Hama, et, en passant

par Hosn el Akrad (Kraak des Chevaliers) nous nous fimes remettre une grande catapulte appelée la « Mansourienne » qui formait la charge de cent chariots. On en distribuait les pièces aux troupes de Hama. Je reçus pour ma part la charge d'un chariot, car j'étais alors Emir de dix hommes. Notre marche avec les chariots eut lieu vers la fin de l'hiver. Depuis Hosn el Akrad jusqu'à Damas nous eumes de la pluie et de la neige de sorte que nous éprouvâmes beaucoup de difficulté à faire avancer les chariots, les bœufs n'ayant pas assez de force pour les trainer et une partie de ces animaux étant morts de froid. Nous fimes, à cause des chariots, un mois à faire la route de Hosn el Akrad à Acre, alors qu'à cheval on met d'ordinaire huit jours. Le Sultan avait également ordonné qu'on amenât de toutes les places fortes les catapultes et autres machines de siège, de manière qu'on vit arriver devant Acre, un plus grand nombre de catapultes, grandes ou petites, qu'il ne s'en était jamais vu ». L'armée musulmane s'élevait d'après les estimations les plus plausibles à soixante mille cavaliers et cent soixante mille fantassins environ. « Le jeudi 5 avril 1291 le Sultan Al Aschraf-Khalil Ibn Kalawoun vint s'établir devant Acre et investit complètement la place. Six jours après, ses machines rapidement remontées, commençaient à battre la muraille. Chaque grande catapulte avait comme objectif une des principales tours du mur d'enceinte ».

Il y avait en tout quatre-vingt douze catapultes. « Les Croisés étaient très solidement retranchés et la garnison déjà nombreuse venait de recevoir des renforts considérables. Pendant une nuit de clair de lune, le grand Maître du Temple Guillaume de Beaujeu aidé par d'autres Templiers tenta une sortie par la porte St. Lazare, dans le secteur des Templiers au bord de la mer. Avec 300 chevaliers il surprit le contingent de Hama qui campait en face. Les Templiers massacrèrent les veilleurs, enlevèrent les avant-postes, et parvinrent jusqu'aux tentes ennemies, mais leurs chevaux s'embarrassèrent dans les cordages des tentes, l'éveil fut donné et Guillaume de Beaujeu accablé sous le nombre des cavaliers de Hama, — il y en avait 2.000. — dut rentrer dans Acre sans avoir pu incendier les machines adverses ». Enfin après quarante-quatre jours de siège, le 28 Mai 1291, « tous les tambours

battirent la charge avec un fracas épouvantable » et en quelques heures la ville fut enlevée. La prise d'Acre fut un tournant épique de l'histoire des Croisades. Des hommes de toutes nationalités s'entreuèrent aveuglément, et un rêve séculaire s'écroula dans le tumulte des armes.

V

En 1292, Aboulfida a dix-huit ans. Il est d'une excessive maigreur, ses amis s'inquiètent et le lui font connaître par ces vers :

« O toi qui est la perle des perles du mérite, que Dieu fasse que ton corps n'ait pas à se plaindre des accidents de ce monde ! Tes flèches arrivent sûrement à l'ennemi ; et cependant l'ennemi a eu à souffrir de tes flèches et des suites des mauvaises intentions qu'il avait manifestées contre toi ».

Mais que lui importaient les pieuses inquiétudes de son entourage ? Il est jeune, il est poète, épris d'air pur et d'espace libre. Son cousin le Prince de Hama l'appelle. Il remonte donc en selle et part avec ses hommes rejoindre le contingent de Malik Mouzaffar pour retrouver à Damas l'armée de Syrie. Peu après les régiments réunis se mettent en marche afin d'atteindre Alep où le Sultan doit arriver avant de poursuivre sa route vers l'Euphrate. « En effet il s'agit d'augmenter la force de résistance du royaume en cas d'invasion Mongole mais aussi de donner une leçon au souverain Chrétien de la Petite Arménie, Lifon fils de Haithom, l'allié des Mongols à qui le Sultan d'Egypte avait annoncé, l'année précédente la chute de St. Jean d'Acre par une lettre insolente qui laissait présager ses intentions ». Aboulfida assista à la prise de Kalat el Roum sur l'Euphrate. On dressa « vingt machines de guerre devant la Citadelle avec lesquelles on battit les remparts et l'on ouvrit des mines. L'Emir Sandjar Schoudjai, Naib de Damas, fit fabriquer une chaîne, que l'on attacha aux créneaux de la forteresse tandis que l'autre extrémité était fichée fortement en terre. Les soldats s'en servirent pour monter à l'assaut ; ils combattirent avec le plus grand courage. Enfin grâce à Dieu, la place fut enlevée de vive force, la garnison égorgée, les femmes et les enfants emmenés en captivité. Le Pa-

triarche des Arméniens qui se trouvait dans la place demeura prisonnier. Le siège avait duré trente-trois jours. Le Sultan donna à cette ville le nom de *Kaiat et mouslimin* sous lequel elle fut désormais connue. On y fit construire un arsenal important, elle fut mise en état de défense et on y organisa un service d'espionnage ».

Les archives nous affirment que « ce succès militaire eut des conséquences pratiques, car au cours du mois de Mars 1293, au moment où, de Damas Malik Asehrif Khalil se préparait à attaquer de nouveau la petite Arménie, il reçut la visite d'ambassadeurs venus pour implorer sa pitié. Il renonça à sa campagne en obtenant une rectification de frontières qui donnait à l'Egypte, notamment Behesna et Marâch. La première de ces deux villes était une place fortifiée très puissante ; elle avait fait partie naguère de la principauté Ayoubite d'Alep. Les deux cités commandaient chacune un important défilé où aboutissaient les routes de Kharpout, Ezindjan et Siwas d'une part et de l'autre celle de Sis. Evidemment ce succès n'était que le couronnement des victoires de Baibars et de Kalawoun. Mais le Sultan Khalil avait mis toute son énergie et toute son intelligence à parfaire l'œuvre de ses prédécesseurs ». Toutes les clefs de la Syrie étaient désormais dans la main de fer de l'Egypte. Les villes mentionnées plus haut constituent un vaste territoire. En étudiant leur emplacement sur une carte d'Asie Mineure, on reste stupéfait de l'étendue des conquêtes égyptiennes !

Un an plus tard Aboulfida assista au dur siège de la forteresse de Hamous dans la petite Arménie. Là il conquit en plus de la gloire, deux femmes chrétiennes et un enfant comme butin de guerre. Il raconte dans ses *Annales* que son cousin le Prince de Hama tomba malade sur ces entrefaites et qu'il le soigna et réussit à le guérir.

Chevauchant sans répit, parcourant les provinces en toutes saisons, il est déjà guerrier, poète et médecin, en attendant de devenir historien, géographe et astronome. Plus tard on dira de lui « qu'il était un Prince rempli de belles qualités et d'un mérite parfait ; de plus il était instruit en jurisprudence, en médecine, en philosophie. La science qu'il connaissait le mieux était l'Astronomie ; il en avait fait une étude raisonnée sans préjudice de

l'étude qu'il avait faite de plusieurs autres sciences ».

On raconte aussi que « lors d'une réunion de savants au Caire, et dans laquelle se trouvait un médecin célèbre, la conversation roula sur une multitude de sujets et le Prince s'exprima sur chacun d'une manière exacte, toutes les personnes présentes prenant part à la discussion. A la fin, l'entretien se porta sur la science des plantes et des herbes. A chaque plante qui était citée, le prince exposait les caractères qui peuvent la faire connaître, ainsi que le sol qui la produit et l'usage qu'on en peut faire ; et tout cela était dit d'une manière naturelle et avec une facilité admirable. Remarquez que ce genre de connaissances était précisément celui qui avait été l'objet spécial des études de deux médecins présents, à savoir le fils d'Alcouba et les fils de Borhaniddin ; en effet la plupart des médecins négligent cette branche de la science médicale. Or lorsque les deux médecins furent sortis il ne purent contenir leur étonnement. Le Cheikh Rokniddin qui raconte ce fait affirme n'avoir pas connaissance que jamais Prince Musulman fût arrivé à un si haut degré de savoir ».

En 1298 « dix mille cavaliers partirent du Caire au mois de Février et les gouverneurs des provinces syriennes reçurent l'ordre de fournir des contingents à cette expédition ».

Nous retrouvons Aboulfida sous les murs de Sis, la capitale de la Petite Arménie — la province actuelle d'Adana — avec les troupes de son cousin. C'est la dernière campagne à laquelle prend part le Prince de Hama car cet homme si actif meurt peu après et sa perte sera pour Aboulfida un grand malheur. Il connaîtra pour quelque temps l'amertume de l'isolement et la méchanceté des hommes. Ils s'attaqueront à lui avec d'autant plus de violence, qu'il avait perdu son protecteur. Il sera désormais sans défense, en lutte aux tracasseries de ses adversaires.

C'est au retour de cette entreprise que Malik Mouzaffar fut victime de sa passion de la chasse. « Mon cousin, dit-il, aimait passionnément la chasse à l'arbalète. Un jour il voulut tirer l'aigle, oiseau de l'espèce de ceux qui se nourrissent de charognes ; en conséquent il se rendit par un temps entièrement chaud, sur une montagne à quelque distance de Hama, et ayant tué un âne, il laissa le cadavre par terre, afin d'attirer l'oiseau carnassier

Pour lui il s'était fait construire une cabane de branches d'arbres qui pouvait nous contenir, lui, moi, un Mamelouk et quelques personnes qui désiraient être témoins de la chasse. Le Prince entra dans la cabane au point du jour et y resta jusqu'à midi ; il n'ouvrait pas la bouche afin de laisser l'aigle s'abattre sur le cadavre. Pendant ce temps nous respirions une odeur infecte. A notre retour à Hama je tombai dangereusement malade. Le Prince aussi tomba malade et mourut au bout de quelques jours. »

A la mort de Malik Mouzaffar survenue en 1299 la souveraineté de Hama cessa durant plusieurs années d'appartenir à la famille des Ayoubites, le Prince étant décédé sans laisser d'enfants. « Les fonctions de Naib Assaltanah furent conférées à plusieurs Emirs qui occupèrent successivement le poste, jusqu'au moment où Malik el Nasir ibn Kalawoun, après être monté pour la troisième fois sur le trône, rendit à la famille de Salaheddin, la principauté de Hama ».

VI

Une ère de vicissitudes commençait pour Aboulfida. Lui qui ne s'était soucié jusque là que de sa plume et de son épée, fut complètement désemparé devant l'injustice dont il était l'objet et la perfidie de ceux qui s'étaient déclarés ses ennemis. Nous n'entrerons pas dans tous les détails de sa grande désillusion. La liste de ses souffrances est longue. Il suffit de savoir qu'il sortit de l'épreuve fortifié, rehaussé moralement et ayant acquis plus d'expérience et de sagesse.

Nous le retrouvons donc à Damas où il s'est installé près de Malik Nasir ibn Kalawoun qui venait d'y arriver. Entre les deux hommes s'établit une amitié profonde, qui jamais ne se démentit. Aboulfida fut sympathique au jeune Sultan si éprouvé par la vie lui aussi. Par son vaste savoir et ses multiples talents il gagna sa cause et obtint du Sultan exilé, la promesse de la principauté de Hama.

Cette promesse fut tenue lorsque le Naib Assaltanah, l'Emir Assendemor eut été transféré à Alep en remplacement de l'Emir Kipchak décédé. A ce moment le Sultan nomma Aboulfida Prince et Sultan de Hama lui

« permettant de faire tout ce qu'il voudrait sans que personne eût le droit de lui adresser les remontrances et sans qu'il eût à attendre du Caire ni ordre ni défense ». Avec l'arrivée au pouvoir, pour la troisième fois, de Malik Nasir ibn Kalawoun, Aboulfida gagna la bataille sur ses ennemis. Aboulfida avait mérité ce juste retour des choses lui qui n'était que « mansuétude » et « générosité ». Le poète a trouvé dans l'atmosphère de Damas son bonheur longtemps perdu. La vie lui sourit de nouveau puisqu'il peut rejoindre l'espace, l'aventure, le rêve.

« O Censeur, dit-il, ne poursuis pas davantage tes reproches. Mes oreilles ne sont pas disposées à écouter tes avis. A quoi servent les reproches et les censures auprès d'un homme dont le cœur est entraîné par mille désirs ? »

Une campagne se prépare. On mobilise, et Aboulfida, riche de la promesse de Malik el Nasir part rejoindre les armées sultaniennes qui ont reçu l'ordre de marcher contre les Mongols qui savent maintenant que l'Égypte de Kalaoun n'est plus. Aboulfida combat avec ardeur, les troupes de Hama déploient des prodiges de valeur et enfin il a la gloire de repousser un corps de Mongols dans le voisinage de Palmyre. Et ses partisans écriront : « O Prince puisses-tu voir tes drapeaux victorieux et triomphants aussi longtemps que la douce colombe fera plier les tendres rameaux ! »

VII

Après cette campagne, Aboulfida fait le pèlerinage de la Mecque, visite Jérusalem et le tombeau d'Abraham à Hébron. Enfin en 1310, année mémorable entre toutes puisqu'elle marque dans sa vie le commencement d'une ère de plénitude, il va au Caire où il est nommé en grande pompe Lieutenant du Sultan. Il revint à Hama la même année avec un nombreux cortège et y fait une entrée solennelle : « Toutes les troupes qui s'y trouvaient, dit-il, vinrent à ma rencontre. Mon entrée eut lieu le 23 de Djoumada Second dans l'après-midi. Avant mon entrée, l'Emir porteur de l'acte d'investiture m'avait revêtu du costume sultanien. Il consistait dans une robe de dessus de satin jaune, en une calotte brochée d'or, accompagnée de son voile ; dans une ceinture d'or égyptien,

et une épée garnie aussi d'or d'Egypte. En même temps, l'Emir me remit un cheval de Barca muni de sa selle et de sa bride. Ce fut avec cette pompe que j'entrai dans Hama. Lecture fut donnée au peuple du noble diplôme. » Aboulfida présenta à l'Emir, porteur du diplôme, quarante mille pièces d'argent et plusieurs chevaux. Deux ans après il refit une seconde visite au Sultan. Et nous lisons, dans une chronique de l'époque cette description pittoresque: « Aboulfida à l'occasion de son élévation au Sultanat de Hama se rendit de Damas au Caire ; et Malik el Nassir lui fait un très bel accueil. Le Prince monta à cheval avec les insignes du Sultanat ; et les Emirs et les Grands de l'Empire, sans en excepter l'Emir Argoun, Vice-roi d'Egypte ; ils marchèrent devant lui pour lui faire honneur. Le Sultan pourvut le Prince de tout ce dont il avait besoin en fait de robes d'honneur, de présents pour les officiers de sa principauté, de chevaux couverts d'étoffes d'or, etc. Enfin il le revêtit du titre de Malik Saleh et lui permit de retourner au siège de son Sultanat la ville de Hama. Aboulfida partit d'Egypte chargé de riches présents avec toute la pompe de la souveraineté. »

Mais malgré les fastes et les honneurs il ne peut résister à l'appel du désert, les succès ne suffisent pas à ce Chevalier Errant, et il quitte de nouveau Hama. Il a besoin du large ; Il va à la Mecque et refait encore une fois le pèlerinage. En cours de route il rejoint une expédition commandée pour le compte du Sultan ; il traverse le Nahr Azrak, affluent de l'Euphrate sur un vieux pont romain et « s'engage dans un des défilés du Taurus si étroit que l'armée met deux jours et deux nuits à le franchir ». C'est au milieu de ces campagnes et de ces voyages qu'Aboulfida écrivait et travaillait. Selon toute vraisemblance toute la partie ancienne de son histoire date de cette époque ». Il y ajouta ensuite année par année les événements contemporains.

En 1317 il se trouvait à Hama où il travaillait à la rédaction de sa « Géographie ». Et en 1319 Malik el Nasir changea son nom de Malik el Saleh en Malik el Muayyad et il fit avec le Sultan le pèlerinage de la Mecque pour la troisième fois. « Et tout le long de la route ils chassaient le faucon et prenaient des gazelles. »

Au retour du pèlerinage il fut l'objet d'une faveur ex-

traordinaire que rendait possible sa qualité de petit neveu de Salaheddin. Pour célébrer cet événement il y eut des fêtes plus éclatantes que celles auxquelles avaient donné lieu la restauration de la principauté de Hama. Il assista à plusieurs cérémonies, à de nombreuses réceptions d'Abassadeurs Etrangers et à l'arrivée d'un Khan des Tartares. « Ensuite le Sultan ordonna aux gouverneurs de ses provinces de Syrie de se servir, dans les lettres qu'ils avaient l'occasion d'écrire à Aboulfida des expressions, les plus respectueuses. Le Sultan lui-même, commençait ainsi ses lettres : « de la part de son frère Mohamed, fils de Kalawoun ; que Dieu exalte les victoires de son excellence, noble, sublime, Sultanienne, Malik Muayyad. »

Aboulfida se rendait de temps en temps de Hama au Caire ; il emportait toutes sortes de cadeaux et le Sultan lui donnait aussi des présents rares. « Il lui envoyait également des friandises, et une fois même il lui fit parvenir un gerfaut, oiseau spécialement dressé pour la chasse. »

« Dans un de ses voyages il désira visiter Alexandrie. Le Sultan fit mettre à sa disposition deux bateaux avec lesquels il descendit le Nil et le canal Nâsiry. Arrivé à Alexandrie il reçut en présent cent pièces d'étoffes des fabrique de la ville. » Une autre fois il accompagna le Souverain jusqu'à Denderah.

Ses *Annales* abondent en détails pittoresques. Observateur perspicace, rien ne lui échappe. Il s'intéresse à tout, note ses impressions dans les plus petits détails. Il continuera à voyager jusqu'à la fin de ses jours. Il ira voir le Sultan au Caire où il logera au Palais de Kabch. Les liens qui l'attachent à l'Egypte et l'amitié qui le lie à Malik el Nassir ne se dénoueront qu'avec la mort.

Malik el Muayyad n'était pas seulement un écrivain de valeur, un savant distingué ; c'était aussi un homme qui avait joué un rôle politique important. L'histoire nous apprend que « des talents vulgaires ne lui auraient pas suffi pour s'être fait accorder et pour avoir conservé jusqu'à sa mort la Principauté de ses ancêtres à une époque où la politique ambitieuse et jalouse des Sultans d'Egypte avait successivement abattu les divers princes feudataires et où il ne restait debout que la Principauté de Hama ».

« Pendant ses séjours dans sa capitale, Aboulfida s'occupait sérieusement de sa principauté et de la composition de ses ouvrages ; son palais était le rendez-vous des savants de tout genre, le séjour des poètes et de gens de mérite. En ce qui le concerne personnellement, il excellait dans toute espèce de connaissances. »

Ce qui nous remplit d'admiration et d'étonnement, c'est la diversité des rôles qu'il a pu jouer dans sa vie. Comment a-t-il eu le temps de faire tant de choses à la fois, de se battre, de voyager, d'écrire, d'étudier et de gouverner, « paraissant ainsi aux yeux de la postérité avec la double couronne de l'historien et du géographe ? » Peu d'hommes ont été aussi favorisés de la fortune qu'Aboulfida. Sa renommée s'était répandue partout, ses bienfaits avaient gagné les cœurs les plus fermés. La gloire lui avait ouvert ses bras et l'on eut la satisfaction de dire « qu'il était issu d'une race qui a allumé le fanal de la direction et qui a soumis au joug le cou des rebelles. »

Ses sujets l'adoraient. « O Dieu, écrivaient-ils, quel agréable parfum s'échappe de la vallée de Hama, de cette vallée tant recherchée, de la plus belle des vallées ! C'est comme le sanctuaire dont la bravoure et la libéralité du Prince font la défense, et où les habitants se reposent à l'abri de la justice de son gouvernement. »

Un poète l'a chanté en ces termes :

« Dieu a versé sur nos champs des torrents de pluie, qui ont donné aux fleurs une face riante. Ces pluies sont comme l'ouvrage de la libéralité du Prince ; grâce à ces pluies, les fleurs de la colline ont déployé des dessins argentés. »

Et encore : « O Dieu que de merveilles enfantées par Sa main, quand elle tient les calames, instruments des sciences ! A mesure que les calames se déchargent d'encre sur le papier, il subjugué les cœurs des hommes.

« C'est un Prince qui, lorsque l'œil de l'espérance se tourne vers lui, ne la remet pas au lendemain. Par sa beauté il illumine, et par la libéralité de sa main il répand la générosité ; tu n'as pas plus tôt vu sa face que tu vois son argent. »

A part un recueil de poèmes, Aboulfida écrivit un abrégé de l'histoire universelle, un traité de jurisprudence, un traité de médecine en plusieurs volumes, le livre

des Balances ou *Ketab el Mawazyn*, un Traité de Géographie. Il faut y ajouter ses fameuses *Annales*.

Mais tout a une fin et bientôt ce sera la phase la plus pathétique de sa vie aventureuse. Il sait qu'aucun des siens n'a dépassé la soixantaine, et Aboulfida aime la vie et ses enchantements, et il l'aime de plus en plus en homme d'action et en poète. Les souffrances et les tourments passés ne semblent pas avoir amoindri la vitalité de son âme impulsive. Et qu'il est touchant de l'entendre s'écrier : « L'âge m'a fait tomber dans les *peut-être* et les *est-ce que* ! O la triste ressource pour celui qui ne peut acquitter ses dettes, que les *est-ce que* et les *peut-être*, lorsque surtout sa chevelure a blanchi, lorsque, la jeunesse s'est éloignée et l'a quitté pour toujours. Comme cette blancheur m'a été désagréable étant venue sans avoir été appelée ! »

Et il continue avec mélancolie :

« Ma faiblesse me vient du nombre fatal de soixante et non des épreuves de ma vie. Mon âge me trahit et semble refuser à prolonger mon être. »

Malik el Muayyad ne cessait de répéter :

« Je ne crois pas arriver à soixante ans révolus ; ce qui me le fait penser c'est qu'aucun Prince de ma famille n'a dépassé cet âge. »

Puis avec amertume, avec insistance, avec ardeur :

« Laisse-moi me livrer à mes goûts de jeune homme, tu n'auras nullement à répondre de mes folies. Combien de fois la fortune a acquiescé à mes vœux me laissant le choix de la coupe, du chant et du luth. Mes yeux, mon âme, mon corps s'enivraient de plaisir !

« Combien de fois j'ai joui des délices d'une société agréable, combien de fois mes moments étaient tels que je les désirais ! »

Et tandis que Malik el Muayyad se livrait à la joie de vivre et d'aimer, louant en un dernier vers l'idole de son cœur : « Si le soleil, la voyant, pouvait baiser les traces de ses pieds, il n'hésiterait pas à se précipiter sur la terre », le Destin implacable suivait inexorablement son cours.

Et c'est la fin de cette existence si belle, si chevaleresque et si magnifique d'un chevalier musulman du Moyen-âge. La Chronique du temps rapporte que : « le 3 Moharrem de l'année 732 A.H. correspondant au 26 Octo-

bre 1331 A.C. mourut à Hama au commencement de la soixantième année de son âge, Malik el Muayyad Ismail fils de Malik Afdal Ali fils de Malik Mouzaffar Mahmoud fils de Malik Mansour Mohammed fils de Malik Mouzaffar Omar fils de Schahanschah fils d'Ayoub, fils de Schadi fils de Merouan, Aboulfida Prince de Hama ».

Et le peuple pleura et les poètes gémirent :

« Hélas le héraut de la mort est venu réclamer le descendant de Schadi.

« Qu'est devenue l'espérance ? Ses voies ont été fermées.

« Qu'est devenue la fortune ? Son horizon a pris un aspect sombre.

« Que vois-je ? Le trône qui nous servait d'asile est tombé en éclats.

« Que vois-je ? Le peuple s'agite les yeux mouillés de larmes.

« La mort a appelé Malik Muayyad. O douleur ! Nous voilà à jamais

« privés des pluies bienfaisantes et de la rosée du matin. »

Et encore :

« Hélas ! le glaive du courage et du savoir, qui s'était voué à la cause de Dieu a été enseveli au sein de la terre.

« Quel regret pour nous d'avoir vu son éclat se ternir, et d'entendre son écho nous répondre du fond de la tombe. »

Puis cette élégie finale.

« La mort de Malik Muayyad prouve qu'il n'y a pas de joie durable sur la terre.

« La famille d'Aycub à laquelle appartenait le Prince, est par sa générosité comme une mer soulevée. Ses dons offrent l'image des flots débordés. Mais lorsque je reproche à la fortune son inconstance, elle me dit : Il est imprudent de s'attaquer au destin. Et si je me plains à la fortune du sort éprouvé par le Prince, elle me répond : Qu'étaient devenus Mouzaffar et Mansour, ses aïeux ? Puisse Dieu consoler la poésie de sa perte ! »



Dans la cour où l'ombre s'étend maintenant, je regarde cette coupole blanche tellement patinée par les

siècles qu'elle a pris la teinte de l'éternité. Celui qui a chevauché le monde sur son coursier indompté, bataillant, voyageant au gré de son caprice, chantant ses rêves à la brise du matin, brave, généreux, savant, Aboulfida le penseur, le poète épris de l'espace illimité, repose ici, dans cette toute petite pièce sous une simple dalle de marbre enguirlandée seulement de l'Ayat el Koursi. Après le grand tumulte de la vie il ne reste plus que le silence impressionnant de la mort et je comprends mieux les vers qu'Ibn Nobata, le poète favori, a composée à la mémoire de son Prince bien-aimé :

« Les larmes qui coulent de mes paupières et les paroles que je prononce sont comme des perles, seules les perles étant dignes de cet Océan de beauté. J'arrose de mes larmes le tombeau d'un prince dont les qualités étaient si éclatantes que l'homme altéré qui les célèbre est par là même rassasié. Je verse de douleur l'eau de mes paupières, pour un prince qui avait ménagé l'eau de ma figure. Non, le torrent de mes larmes ne cessera point de couler pour celui dont les bienfaits coulaient par torrents. »

Et c'est pourquoi à Hama, tant que les immenses norias tourneront, on continuera d'entendre la chanson mélancolique de l'eau versant indéfiniment sa tristesse harmonieuse dans les jardins de la ville.

KADRIA HUSSEIN.

LA HARPE

*Connaissez-vous l'origine
de cet instrument de musique
cambré, docile, magnifique
que l'on nomme harpe ?*

*Lorsque le guerrier antique
avait assouvi ses instincts de fauve
sur ses semblables
et revenait à sa femme inquiète et soumise,
il déposait son arc de mort près de sa belle
et se donnait aux plaisirs de la race.*

*La femme heureuse
frisonnait comme une feuille.*

*Puis triste, soucieuse,
elle pensait à la nouvelle absence.
Ce mâle féroce
qui avait réveillé ses sens
portait déjà les yeux vers l'inconnu et l'espace.*

Comment le retenir ?

*Lasse, très lasse
de chercher,
ses yeux tombèrent
sur cet arc de malheur
gisant par terre.*

*C'était sa maigre planche de salut.
Ingénieuse,
nerveuse,
elle y ajouta
quelques cordes encore
et, les dents serrées,
les tendit,
comme ses propres nerfs
crispés et malades.*

*Puis la grande amante
caressa ces cordes vibrantes
et chanta à l'homme fauve,
qui réveilla, la veille, ses sens
un chant d'amour barbare.*

*L'homme,
qui n'aimait que la terre et le vin,
la forêt et la montagne,
sur le coup
fut dompté
et s'attacha à sa compagne,
qui lui versa dans le cœur
un peu de ciel et de divin.*

*Telle est l'origine de la harpe,
telle est l'origine de la musique,
telle est l'origine de la puissance de la femme,
telle est l'origine de la faiblesse de l'homme.*

*La femme coquette,
fière de sa conquête
et de l'homme qui l'adora,
prit la harpe,*

*la perfectionna et la dora.
Elle lui mit des pédales
pour mieux encore.
entrer dans le dédale
du cœur.*

*La harpe, trophée de la grande lutte
resta — sans loi,
le propre de la femme.
Seules, sous sa main nerveuse et bonne
ces cordes humaines frissonnent.*

*J'aime cet instrument immense,
cambé et docile.
arc de triomphe splendide
qu'une toute petite femme
aux bras frêles et fermes
fait palpiter
comme un cœur d'homme.*

*Que sommes-nous
entre vos mains,
femmes,
symboles
de l'intuition, de la bonté, de l'amour ?*

*Voyez-vous ce buffle noir
immense, monstrueux et difforme
qu'un enfant
de trois ans
traîne
sur la plaine
et lui montre
l'eau fraîche à boire ?*

*C'est l'image de l'homme fauve
domestiqué, asservi,
qu'une petite main
domine et guide
dans la vie
de labeur intense.*

*L'homme dompté
par la femme et la harpe,
le cœur plein de ciel et d'ivresse
oublie et la terre, et la forêt et la montagne,
et se prosterne devant l'arc de triomphe,
qui marque sa défaite.*

*Depuis que la femme
l'initia
à la poésie, au chant, à la danse,
l'homme ne sait plus rougir de sa décadence.*

MØHAMED ZULFICAR

A MOURIR DE RIRE

(NOUVELLE)

« Quelques ombres veillaient
la Paix assassinée »

M. P.

— Venez, nous sommes sans façon. Espérons toutefois que vous tomberez sur des journées pleines d'entrain...

De sa petite voix flûtée, tante Alice me transmettait l'invitation de la *famille*. Septembre touchait à sa fin et les arbres revêtaient leurs vêtements sacerdotaux d'or et de pourpre.

La *famille* habitait au milieu du pays un domaine ancien dont l'achat réalisé par cotisations entre ses membres les avait laissé ruinés. De ceux-ci je ne connaissais que tante Alice, couverte de taches de rousseur et tante Théodora, sa cousine, couverte de grains de beauté. Le domaine d'une centaine d'hectares se perdait au nord dans une immense forêt aux feuillages si épais que son sol ne recevait jamais le moindre rayon de soleil. Au sud s'étalait un lac aux berges mal définies, car une série de marécages disséminés dans la campagne en effaçaient le contour initial. A l'est et à l'ouest s'étendaient à perte de vue des champs de labour qui, selon les saisons, prenaient une teinte verte, jaune ou brune. La bâtisse était une énorme construction de style moyenâgeux entourée d'un parc qu'assombrissaient des chênes centenaires.

Je débarquai chez eux un vendredi. Il pleuvait à verse. Je m'aperçus avant d'entrer que les volets du château étaient peints en rose, un rose vif qui riait sous la pluie

et ceci me parut charmant. C'est tante Alice elle-même qui vint ouvrir. Elle portait un bandeau noir sur les yeux.

— Qu'as-tu ma pauvre amie ? fis-je surprise.

— Ah ! Ah ! Ah ! petite crétine, me répondit-elle en riant, ce n'est rien, c'est un des jeux de la maison. Comme il pleut, ils sont tous réunis dans le studio du haut, mais je te conduirai d'abord à ta chambre.

La salle que nous traversions ressemblait à un hall de gare, les murs blancs étaient recouverts de grandes affiches multicolores. Nous passâmes devant un bar-buffet automatique de composition bizarre. De petites pancartes émaillées sur lesquelles on pouvait lire : chocolat, orangeade, biscuit, champagne, aspirine, etc., reposaient sur une tuyauterie compliquée de métal argenté. Tante Alice qui devina mon étonnement m'expliqua : « Je sens que tu regardes le bar, il est très commode, l'idée est d'Apollon ».

— Tiens, ton frère cadet est ici ?

— Oui, il est amoureux fou de la femme du Boucher.

— Comment, de sa belle-sœur ?

— Mais oui, de Belle. Son deuxième nom est Pacifica. Tu ne la connais pas. C'est une merveille, nous sommes tous amoureux d'elle, ici.

Un large tapis roulant remplaçait les escaliers. Et tante Alice, malgré son bandeau, m'y précéda résolument.

— Vous êtes des milliardaires...

— Non, me répondit-elle avec fierté, nous sommes des paresseux.

Nous étions arrivées à la chambre qui m'était destinée ; elle donnait sur la partie méridionale des jardins qui de gradins en gradins descendaient jusqu'à un bassin rectangulaire rempli d'eau teintée en rouge. Le mobilier était sommaire : un sommier carré, deux fauteuils à bascule et une longue table posée contre le mur face au lit. Ce mur était un miroir immense doublant le volume de la chambre.

— Je vais faire monter tes valises et passerai te chercher dans un quart d'heure...

— Alice, enleve ce bandeau ridicule !

— Ah ! Ah ! Ah ! comme on voit que tu es nouvelle ici ! Tu ne sais jouer à rien.

— Bien, mais au moins explique-moi.

— Tu verras mon ange intelligent, tu verras.

Et Alice s'esquiva happée par un fou rire.

Je demeurai perplexe. Ces deux cousines, Alice et Théodora, qui entre elles s'appelaient « tante », m'avaient de tout temps paru étranges, un peu loufoques, mais un tel degré d'excentricité m'effrayait. J'allais m'installer dans un des fauteuils lorsque la porte s'ouvrit mystérieusement et une main gantée de noir déposa une à une mes valises sur le tapis.

— Entrez ! criai-je exaspérée.

Mais la porte se referma sans bruit. Je pris une cigarette, n'essayant plus désormais de comprendre.

Dans le miroir le feu d'une allumette scintilla. Assis en face de moi mon double se mit à fumer d'une main fébrile. Des volutes de fumée et l'approche de la nuit ternirent bientôt l'image et je demeurai seule dans la pénombre.



La famille se trouvait réunie au grand complet dans le studio. Alice en cours de route — le château était immense — eut le temps de m'apprendre les noms des différents membres ainsi que leurs liens de parenté. Lorsque la porte s'ouvrit, ils étaient en train de jouer à colin-maillard. A notre entrée un vieillard à longue barbe blanche arrêta le jeu d'un geste théâtral. S'adressant à lui, tante Alice me présenta :

— Bébé, voici Riki, une copine de la villa. Hélas ! tu ne pourras la contempler que demain.

Et ils éclatèrent de rire ensemble.

— Chère Mademoiselle ou Madame, vous êtes la bienvenue quand même. Et le veillard tendit sa main à un mètre à côté de la mienne. Une cravate de crêpe de chine rose lui couvrait les paupières. Je remarquai alors que chacun s'était ingénié à se bander les yeux de façons différentes. L'oncle « Z », père de Théodora, était emmitouflé de crêpe velpeau, et Théodora, qui à mon approche s'était jetée dans mes bras, portait un bas beige autour de la tête.

— N'est-ce pas que c'est drôle ? me chuchota-t-elle à l'oreille, puis elle pouffa de rire. Elle passait sa vie à avoir des fous rires insolites.

— Vous êtes tombée sur le jour où nous sommes tous

aveugles, me murmura un beau jeune homme, la tête enfoncée jusqu'au cou dans une casquette de sport. Ma sœur a omis de me présenter : je suis Apollon, fils de Bébé, frère de tante Alice et du Boucher, cousin de la sémillante Théodora votre amie, oncle de ces garçons insupportables Pif et Paf et de cette fillette adorable Claire-Trois. Ajouterai-je que je suis amoureux fou de leur mère, la belle Belle ?

— Apollon, tais-toi, tu ne fais que te répéter, siffla le Mort entre ses dents.

Le Mort avec son teint blafard et ses lunettes de carton noir me faisait peur. Comment ce jeune homme aux épaules voûtées, à la voix malade, pouvait-il être le frère de cette créature splendide, rayonnante de santé qu'ils appelaient Belle !

Le mari de Belle, accoudé contre un appareil de gymnastique, de véritables œillères de cheval rabattues sur les yeux, demeurait silencieux. Tante Alice m'avait expliqué que ce nom de « Boucher » était dû à sa corpulence de taureau et à son teint de viande crue.

Au moment de m'asseoir sur un des nombreux cousins en caoutchouc, hauts et bien gonflés, seuls sièges du studio, je fus interpellée par la voix chantante de Belle :

— Mademoiselle où êtes-vous ?

Je m'approchai d'elle. Ses paupières baissées, collées à ses joues par deux timbres roses, presque invisibles, elle paraissait dormir. C'était la seule qui ne trichait pas, elle ne voyait rien.

— Je suis près de vous, Madame.

— Appelez-moi Belle, voulez-vous ? Et voici ma fille, Claire-Trois, dis bonjour à Riki.

Une petite fille blonde comme une poupée, aux yeux également scellés par deux timbres roses fit, en me tournant le dos, une révérence.

Ces gens étaient-ils fous ? J'avais pourtant pris la résolution de ne m'étonner de rien. Bébé, le vieillard, paraissant répondre à ma pensée, me dit :

— Ne croyez pas que nous sommes fous. Nous voulons tout simplement ne pas prendre la vie au sérieux. Ainsi avons-nous décidé d'avoir comme unique souci celui de nous distraire et de rigoler à qui mieux mieux ! Ici personne n'embête personne. Il n'est permis que de jouer et

de rire. Aujourd'hui nous jouons à être aveugles, demain nous jouerons à être sourds, vous verrez comme c'est drôle. Allez mes enfants, Riki maintenant est des notes, reprenons nos jeux.

Ils se mirent à courir dans tous les sens, évitant sans efforts les obstacles représentés par les poufs de caoutchouc, une table de ping-pong, un billard Nicolas et différents agrès de gymnastique : barres parallèles, cheval de bois, trapèze. Meubles et accessoires se perdaient dans l'immensité de la pièce.

Bébé de ses bras maigres de vieillard se mit à battre la mesure d'une mélodie imaginaire, tandis que Pif et Paf, à quatre pattes, faisaient les chiens, aboyant et pinçant les mollets qui passaient à leur portée. Ils n'étaient que onze mais le vacarme qu'ils faisaient équivalait à celui d'une révolution.

Assise tranquillement à l'écart, je les observais à mon aise. Apollon depuis quelques instants semblait inquiet, il triturait la visière de sa casquette d'une main nerveuse. Brusquement il s'approcha de Belle et la prit dans ses bras. Elle eut un léger mouvement de recul, puis, ayant sans doute deviné l'identité de son séducteur, leurs bouches s'unirent en un long baiser qui avait quelque chose de poignant, comme ces baisers qu'échangent les couples sur les quais des gares au moment du départ pour la guerre.

— Belle ! hurla le Boucher, je t'entends rire aux éclats...

— Laisse ta femme tranquille, trancha le vieillard, elle est jeune. Si tu n'étais pas mon fils je te priverais ce soir de dessert.

Là-dessus ils éclatèrent tous de rire et la bousculade reprit de plus belle.



Le lendemain un soleil radieux inondait le parc et la *famille* se trouvait réunie sur la terrasse. Assis ou couchés sur de confortables matelas recouverts de toile orange, ils parlaient tous en même temps, sans que cela sembla les gêner le moins du monde.

Le veston noir de l'oncle « Z » sous la lumière crue de midi avait des reflets verdâtres. Le même ton se re-

trouvait dans les creux de son visage osseux et mal rasé. Il sifflait sans discontinuer le refrain de la Pampolaise. Nullement incommodé, le Boucher aussi cramoisi que sa cravate chantait de son timbre gras les couplets d'une chanson à faire rougir des pompiers. ce qui n'empêchait pas Bébé de raconter, en clignant des yeux, à Pif et Paf, qui bâillaient d'ennui, les histoires scabreuses de sa jeunette. Couchée sur le dos, les genoux repliés, les pupilles brillantes, Théodora expliquait à la brise un programme amoureux inspiré des coutumes chinoises. Au milieu du vacarme, assise auprès de moi, tante Alice récapitulait à haute voix les comptes de la maison. Un peu plus loin, le Mort faisait craquer ses doigts en répétant à tue-tête : « J'aime ma sœur, j'aime ma sœur... » Personne ne paraissait entendre les autres : ils avaient tous mis des boules de cire dans les oreilles pour jouer à être sourds.

Apollon, lui, étendu sur le ventre, murmurait en mâchant des tiges de fleurs : « Belle, ma bien-aimée, viens avec moi, je te conduirai dans un pays où l'on pleure, un pays où tout est grave comme notre amour, le pays des visages mélancoliques et du silence ».

Mais Belle n'était pas là. Partie tôt le matin en compagnie de Claire-Trois, elle se promenait du côté des marécages, laissant par insouciance sa longue robe blanche trainer dans la boue. A ses côtés trottaient Claire-Trois avec l'air sérieux de quelqu'un sur lequel pèse de lourdes responsabilités. Et lorsque Bébé étonné de ne pas les voir parmi eux se mit à crier du haut de la terrasse : « Belle ! Belle ! » son appel demeura sans écho. Belle n'apparut pas de toute la journée

Bébé, le Boucher, le Mort et Apollon partis à sa recherche, chacun dans une direction opposée, revinrent à la tombée de la nuit, brisés de fatigue.

Bébé affolé dans un fauteuil s'exclamait :

— J'ai toujours pensé que Belle était une révolutionnaire. A-t-on idée de nous quitter ainsi en plein jour, de s'enfuir le diable sait où, avec la pauvre petite Claire-Trois ? Mais nous continuerons à jouer sans toi, fille dénaturée. La cire restera dans nos oreilles jusqu'à minuit, foi de Bébé !

Le Mort poussait des gémissements rauques entrecoupés de phrases comme celle-ci : « Pourquoi m'avoir abandonné, je serais parti avec toi Belle chérie, Belle chérie »,

tandis qu'Apollon fumait rageusement en vociférant :
 « Tu as raison, ils sont tous des fous, mais je te sauverai, aie confiance en moi, je t'aime Belle, je t'aime ». En face de lui, le Boucher après avoir proféré de sa voix lourde : « Epouse volage, ta fugue sera punie », s'endormit sur le canapé et ses ronflements sonores couvrirent les différents monologues qui s'élevaient dans la pénombre du salon.

A neuf heures du soir, Belle apparut. Splendide, décoiffée, sa robe blanche en lambeaux, elle poussait une brouette dans laquelle Claire-Trois dormait. Un silence glacial l'accueillit. Seule Théodora étouffa un petit rire. Et Belle sans proférer un mot, le regard neutre, monta s'enfermer dans sa chambre.



Après une nuit agitée, je fus réveillée par un violent bruit de voix. Ma fenêtre donnait sur cette partie de la terrasse où la *famille* aimait à se réunir. J'entrouvris les persiennes. Ils étaient tous debout et entouraient Belle.

— J'en ai assez, j'en ai assez, leur criait-elle, vous êtes des lâches, des salauds. Vous avez peur de regarder la réalité en face, mais la réalité vous tordra le cou. J'étais hier dans les villages. Aujourd'hui sur la terre c'est la guerre et demain ce sera la révolution. Vous aurez beau vous bander les yeux et mettre de la cire dans les oreilles, vous verrez la mort et vous entendrez le canon. Vous teniez à vivre en milliardaires insouciantes, mais apprenez, imbéciles, que vous êtes ruinés et que plus rien de tout ceci ne vous appartient ! Vous étiez partis du principe qu'il ne fallait jamais s'en faire, mais nos voisins là-bas, de l'autre côté de la forêt, eux s'en faisaient ! Vous serez massacrés comme des insectes malfaisants !

Puis s'adressant au Boucher :

— Toi mon mari, tu es celui que je méprise le plus, tu savais que je n'ai jamais aimé qu'un seul homme dans ma vie, ton frère, et sous prétexte de jeu, tu faisais semblant d'ignorer cet amour, tu ne voulais pas te compliquer l'existence. Claire-Trois est la fille d'Apollon.

— Faites-la taire, faites-la taire, hurlait Bébé, elle est folle, folle à lier.

Il s'ensuivit un brouhaha indescriptible

Je m'habillai à la hâte et descendis jusqu'au garage où se trouvait ma voiture. Il fallait à tout prix que j'aille jusqu'aux villages voir si ce que Belle avait dit était vrai.

L'air du matin embaumait, sur la route je ne remarquai rien d'insolite, sinon que les champs étaient deserts. Pas un paysan à l'horizon. Pourtant les bêtes se trouvaient à leur poste. Les oiseaux chantaient dans les arbres, un chien roux suivit ma voiture en aboyant furieusement, tandis qu'un lièvre pressé traversa comme une flèche la chaussée.

Arrivée devant les premières maisons des villages, je vis au seuil de chaque porte un petit groupe d'hommes et de femmes. Sur la place principale, devant la mairie, il y avait attroupement. Contre le mur était affiché l'ordre de mobilisation. Belle avait dit la vérité.

Avant de rentrer au château prendre congé de la *famille*, je fis un détour de plusieurs kilomètres afin d'aller à la ville la plus proche, m'enquérir des dernières nouvelles. Je ne fus de retour qu'au crépuscule. Un grand calme planait autour du château. Mes yeux et mon cœur pesaient en moi, lourds comme des pierres. La guerre !... C'était la guerre, et la mort maintenant devenait active en chaque chose. Tout désormais s'appellerait la mort : ce ciel, ce sol, ces murs.

Je gravis lentement les marches du perron. Sur la terrasse j'aperçus Belle étendue sur un des divans. Assise à ses pieds Claire-Trois sanglotait. Je m'approchai d'elle.

— Claire-Trois, pourquoi pleures-tu ?

— Maman dort et ne veut pas se réveiller.

— Belle Pacifica, murmurais-je, tu dors ?

Mais Belle, ne répondit pas. Son bras que je touchai était froid et raide.

— Où sont les autres ? fis-je atterrée.

- - Ils sont tous partis je ne sais où.

Et Claire-Trois se remit à sangloter.

— Claire-Trois, ne pleure pas. Nous laisserons ta mère dormir ici en paix, et nous irons dans une voiture faire une promenade qui durera le temps de son sommeil...

Et prenant la petite fille par la main, je l'emmenai vers un destin inconnu.

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE

v

19 octobre...

La voie à suivre, je le voyais bien maintenant, c'était de rechercher celui qui avait demandé la jeune Rim en mariage. Mais comment le trouver, puisque nous ne savions même pas son nom ? Prions donc le merkez de faire comparaître devant nous un des voisins qui connaîtrait peut-être ce prétendant. Et demandons que ce voisin soit une femme, car les femmes sont par nature expansives et bavardes. Quelle est la femme qui ignore le nom des jeunes gens et des jeunes filles à marier dans son quartier ? Mais est-il possible, en ce moment, de charger le merkez de convoquer un témoin ou d'enquêter sur un criminel. La politique est, à cette heure, l'unique préoccupation du merkez, et aucun ghafir ne s'intéressera à mes ordres pour l'instant. Mieux vaut nous adresser directement au village et ordonner au poste de police de nous envoyer la femme que nous voulons.

Je donnai des instructions en ce sens au garçon de bureau. Il alla au téléphone, prit le récepteur et cria pendant plus d'un quart d'heure :

— Le poste de police ! Poste de police ! Réponds-moi, poste de police ! Son Excellence le substitut est à côté de moi. Poste de police !

Mais le poste de police faisait des manières et ne se donnait pas la peine de nous répondre. Mon garçon de bureau se mit en colère et sa main actionna avec force la sonnerie du téléphone au risque de la briser.

C'était un de ces appareils dont les merkez sont pourvus. Les entretiens n'y sont possibles qu'après des hurlements réitérés, qui vous font perdre la respiration. La communication est interrompue des centaines de fois, et il s'y mêle parfois des conversations venant d'autres localités ou de différents services. Pendant qu'il est question de faire amener un criminel, une voix vous répond par des détails concernant l'inspection des irrigations, l'ouverture des ponts, le tour d'arrivée d'eau dans les petits canaux, ou finalement, on vous parle de recrutement en formulant des exigences sur un ton de commandement.

Mais aujourd'hui nous ne recevions absolument aucune réponse. La poignée de la sonnerie était actionnée par le garçon, comme s'il tournait un moulin à café, et il ne cessait de vociférer, tantôt sur un ton menaçant, tantôt d'une voix désespérée :

— Je t'en supplie, poste de police ! Poste de police, un seul mot ! Oh, que tu es méchant, poste de police ! Réponds-moi, ho !...

Je ne pus me retenir de lui dire :

— C'est du propre ! Je t'ai dit d'appeler le poste de police, mais non de lui faire la cour.

— Je crois qu'il n'y a personne au poste, ni le lieutenant, ni le sergent-major, absolument personne...

— Le poste serait vide ?...

— Les jours d'élection, mon Bey...

— Que faire alors ?

— Nous mettre en rapport avec la maison de l'om-deh et convoquer l'homme et la femme dont nous avons besoin.

— Eh ! bien, fais-le.

En fin de compte, nous pûmes faire prévenir la voisine par exprès.

C'était l'heure de mon déjeuner et j'étais exténué par le travail habituel du bureau : enquêtes sur des faux affaires de louche usure, flagrants délits qui m'étaient arrivés du merkez par le courrier du jour. La plupart des pièces étaient des procès-verbaux de vagabondage contre

les habitants qui ne montraient pas de sympathie au gouvernement nouveau. Comme cette arme était commode ! Quelle force elle donnait à l'administration, puisque toute personne honorable, appartenant à une famille notable, pouvait être accusée de ne pas avoir de profession ! On pouvait l'arrêter, l'incarcérer pendant quatre jours, au moment voulu, avec la permission du parquet, en attendant l'arrivée de son casier judiciaire, demandé au Caire. Et quel substitut oserait aujourd'hui s'opposer à un mandat d'arrêt requis par le merkez ? Je me mis à table, après avoir accordé toutes les propositions d'incarcération voulues par le merkez.

J'interrogeai la femme dans l'après-midi. Elle parla beaucoup, mais je ne pus tirer d'elle que le prénom du jeune homme qui avait fait la demande en mariage, Hossein. Il n'était pas du village, mais d'une localité voisine.

— Son nom est Hossein... Hossein qui ? ma pauvre vieille ? Il y a mille Hossein dans le pays. Quel est son nom de famille ?

— Je ne lui connais pas de nom de famille, monsieur. La fille m'a dit que son nom était Hossein, et cela ne me regardait pas de demander son nom de famille. Je ne suis qu'une pauvre femme. Rien ne m'est plus odieux que les bavardages. Dieu t'en préserve ! Dans le quartier, monsieur, je ne me suis jamais mêlé de parler ni de questionner. Cela ne m'intéresse pas. On a bien raison de dire : Qui pénètre entre l'oignon et la pelure... (1).

— Tais-toi, tu me fais tourner la cervelle avec ton caquet. Qu'un malheur bouleverse l'esprit de celui qui t'a amenée ! En somme si nous te montrions le jeune homme, le reconnaîtrais-tu ?

— Je le connais bien, monsieur. Ce serait vraiment malheureux de ne pas le reconnaître ! Il faudrait que je sois devenue aveugle... Est-ce que je suis, sauf votre respect... ?

— Ça suffit... Tu es, grâce à Dieu, une femme qui n'aime pas trop parler ni...

— Trop parler... Jamais, sur ton honneur... moi ? Que Dieu te préserve ! Depuis le jour où...

(1) Voici le proverbe au complet : « Qui pénètre entre l'oignon et la pelure, n'y gagne que mauvaise odeur. »

— Assez !

J'appelai le garçon de bureau et lui ordonnai de faire sortir la femme : elle devait s'asseoir dans le vestibule à côté et attendre que je l'appelle. Je le chargeai de prévenir dans le village où habitait le jeune homme, que je désirais voir tous les jeunes gens nommés Hossein, dont le signalement correspondait aux renseignements que nous possédions.

Je réfléchissais quelque temps à la valeur de cette confrontation. Je ne crois guère à la sagacité de ces femmes en matière de physionomies. Je me rappelais une affaire de meurtre pour laquelle nous avions convoqué la femme de la victime, et nous lui avions présenté l'inculpé au milieu d'autres personnes que nous avions amenées, au hasard, de la salle d'audience du tribunal civil, lors de la séance du même jour. Parmi elles se trouvait un individu qui, par malchance, était venu apporter des pièces établissant sa co-proprieté sur une gamousse, aux fins d'obtenir un jugement constatant le bien-fondé de ses demandes. Il avait été coïncé parmi les gens qu'on avait ramassés à la salle d'audience. Tous se tenaient debout sur une longue file dans la salle du parquet. Le substitut fit venir devant eux une femme laide et grisonnante, et lui demanda de désigner parmi eux l'assassin. La femme scruta les visages, se frappant la poitrine et formulant mille malédictions contre le meurtrier de son mari. Elle s'approcha du véritable assassin et passa tranquillement devant lui. Elle arriva en face de ce malheureux, l'homme aux documents, qui n'était dans cette affaire « ni le taureau ni le moulin » : elle lui asséna en pleine poitrine un coup de poing qui faillit le renverser et poussa un grand cri :

— Le voilà, l'homme à qui j'en ai !

Pris au dépourvu, l'individu en resta abasourdi, puis il se ressaisit et dit :

— Mais madame, est-ce que je te connais seulement ? Celle-ci n'écoutait pas et continuait à hurler :

— C'est l'assassin ! C'est lui le meurtrier de mon mari, oui, mon sang ! C'est l'assassin...

L'homme se tourna vers moi, implorant mon secours :

— Aide-moi, mon Bey. De ma vie, je ne l'ai vue ni rencontrée...

Le substitut, — c'était moi et je n'en suis pas autre-

ment fier, — posa des questions « commerciales », que l'on sait par cœur, et qui font partie de la routine (2) de la profession. Si on ne les pose pas, nos chefs considèrent que nous avons commis une faute, même s'il n'y avait pas lieu de les poser. Questions stupides, qui n'ont aucune importance par elles-mêmes, mais la magistrature estime qu'elles sont susceptibles d'embarrasser le coupable et de ne lui laisser aucune échappatoire.

— Y a-t-il inimitié entre elle et toi ?

— Mais non, monsieur, puisque je ne la connais pas.

Je m'arrêtai un instant avant de lancer cette autre question que tout substitut, que tout magistrat pose avec confiance et sang-froid, comme s'il mettait la main sur un argument péremptoire :

— Quelle est alors la raison de l'accusation qu'elle porte contre toi ?

— Est-ce que je sais ? C'est une catastrophe qui me tombe aujourd'hui sur la tête.

— Garde, emmène-le en prison.

— En prison ? Moi, mon Bey, qui ai une affaire en instance. Je t'en prie, laisse-moi aller à mon travail.

L'individu fut incarcéré préventivement. Son affaire civile fut appelée et, par la force des choses, il ne se présenta pas et son procès fut rayé. L'homme s'était assis à croquetons sur l'asphalte, ses documents à la main, réfléchissant au malheureux sort qui le frappait sans motif véritable.

En me rappelant cela, je me disais : « Non, nous ne pouvons accorder aucune valeur à ces confrontations. Ces pauvres fellahs ont les yeux obscurcis par l'ophtalmie depuis l'enfance, et leurs facultés intellectuelles ont été négligées depuis le temps où ils ont été soumis à des maîtres de toutes les races. En vérité, on ne peut pas plus compter sur leur jugement que sur leur discernement. »

Quoi de plus étonnant qu'une autre confrontation que j'avais ordonnée pour une affaire de faux. L'inculpé était un efendi, que j'avais placé au milieu d'autres efendis. J'avais introduit la victime, un fellah, et lui avais demandé de désigner parmi tous ceux-ci celui qu'il soupçonnait. Il examina les visages un instant, parcourant toute la ran-

(2) Transcrit du français.

gée, puis il s'était planté devant moi, l'incontestable substitut, me regardant longuement. Ses yeux manifestaient des signes de doute, d'un doute qui confinait à la certitude qu'il était enfin tombé sur le vrai coupable. Il y avait auprès de moi, en inspection, un inspecteur général des parquets, qui voulait se rendre compte de la marche des confrontations. Je craignais que cet inspecteur ait une opinion défavorable si l'homme persistait plus longtemps à m'examiner avec arrière-pensée. J'éloignai ce fellah et lui ordonnai de regarder la file qui était devant lui et d'en faire sortir le coupable. Ce maudit individu passait vite devant la rangée et revenait me lorgner de la tête au bas des talons, d'un air méfiant. Je n'oublierai jamais le trouble que j'ai ressenti ce jour-là. Je me disais : « C'est une épreuve vraiment sinistre que d'être soumis à une confrontation ». Je me vis obligé d'arrêter l'opération sur-le-champ en disant brutalement : « Le plaignant ne reconnaît personne » ; et je fis sortir tout le monde. L'homme partit sans cesser de me lancer des regards inquiets.

De deux choses l'une : ou ces procédures, qui sont en usage dans nos fonctions judiciaires, conformément aux lois modernes, doivent être suivies sans perdre de vue le degré d'instruction de ces individus, leur capacité de compréhension et leurs facultés intellectuelles, ou bien qu'on élève leur discernement à la hauteur de ces lois.

Les individus convoqués se présentèrent, furent alignés sur une longue file et j'introduisis la femme. Elle s'avança en disant :

— Au nom de Dieu Clément, Miséricordieux !

Ne voulant pas lui laisser le temps de bavarder, je lui dis sur un ton sévère :

— Un mot et ferme ta boîte, vieille bête ! Quel est, parmi tous ceux-ci, celui qui a fait une demande en mariage ?

Elle marcha vers le jeune homme qui était le plus près d'elle, l'examina de ses yeux chassieux, comme le fait un écrivain public un peu myope avec une pétition qu'il approche de son visage, jusqu'à toucher son nez, et elle lui dit d'une voix qu'elle croyait assez basse pour que je n'entende pas :

— Toi, mon gars, est-ce que tu ne te nommes pas Hossein ?

gée, puis il s'était planté devant moi, l'incontestable substitut, me regardant longuement. Ses yeux manifestaient des signes de doute, d'un doute qui confinait à la certitude qu'il était enfin tombé sur le vrai coupable. Il y avait auprès de moi, en inspection, un inspecteur général des parquets, qui voulait se rendre compte de la marche des confrontations. Je craignais que cet inspecteur ait une opinion défavorable si l'homme persistait plus longtemps à m'examiner avec arrière-pensée. J'éloignai ce fellah et lui ordonnai de regarder la file qui était devant lui et d'en faire sortir le coupable. Ce maudit individu passait vite devant la rangée et revenait me lorgner de la tête au bas des talons, d'un air méfiant. Je n'oublierai jamais le trouble que j'ai ressenti ce jour-là. Je me disais : « C'est une épreuve vraiment sinistre que d'être soumis à une confrontation ». Je me vis obligé d'arrêter l'opération sur-le-champ en disant brutalement : « Le plaignant ne reconnaît personne » ; et je fis sortir tout le monde. L'homme partit sans cesser de me lancer des regards inquiets.

De deux choses l'une : ou ces procédures, qui sont en usage dans nos fonctions judiciaires, conformément aux lois modernes, doivent être suivies sans perdre de vue le degré d'instruction de ces individus, leur capacité de compréhension et leurs facultés intellectuelles, ou bien qu'on élève leur discernement à la hauteur de ces lois.

Les individus convoqués se présentèrent, furent alignés sur une longue file et j'introduisis la femme. Elle s'avança en disant :

— Au nom de Dieu Clément, Miséricordieux !

Ne voulant pas lui laisser le temps de bavarder, je lui dis sur un ton sévère :

— Un mot et ferme ta boîte, vieille bête ! Quel est, parmi tous ceux-ci, celui qui a fait une demande en mariage ?

Elle marcha vers le jeune homme qui était le plus près d'elle, l'examina de ses yeux chassieux, comme le fait un écrivain public un peu myope avec une pétition qu'il approche de son visage, jusqu'à toucher son nez, et elle lui dit d'une voix qu'elle croyait assez basse pour que je n'entende pas :

— Toi, mon gars, est-ce que tu ne te nommes pas Hossein ?

J'évaluai de suite ce que pouvait savoir cette femme des faits pour lesquels elle avait été convoquée et je lui dis brutalement :

— Tous ceux qui sont ici devant toi, vieille, s'appellent Hossein.

— Zut, alors!

Elle avait prononcé cela d'une voix qui montrait sa stupéfaction. Elle passa au second :

— Et toi, d'où es-tu?

— D'Embabeh, répondit-il sur un ton calme.

Elle répliqua de suite avec un accent passionné :

— Ça, les gars, c'est un pays où l'on vend des ânes. C'est là qu'une fois, mon bon mari alla pour acheter un âne...

Je n'en pouvais plus :

— Sors, lui criai-je, vieille décharnée! Tu est sans pudeur... Maudits soient de pareils témoins!...

La colère m'avait fait parler, car l'insulte n'était pas dans mes habitudes. Mais aussi, cette femme m'avait laissé entendre qu'elle avait vu le prétendant et qu'elle le reconnaîtrait lorsqu'il serait en sa présence : or il était maintenant évident qu'elle savait seulement son nom. Et même ce nom isolé de Hossein, étions-nous certains que c'était son véritable nom; ce pouvait être aussi bien un nom fantaisiste jeté par cette femme, qui bavardait à tort et à travers. Je demandai aux assistants si l'un d'eux avait manifesté le désir d'épouser la jeune fille, mais personne ne comprenait ce que je voulais dire, ou ne savait rien de la question : je les renvoyai.

Je ne restai que peu de temps seul, à réfléchir à ce qu'il fallait faire ensuite. La porte s'ouvrit, et mon adjoint entra. Il arrivait du chef-lieu, où il était allé prononcer les réquisitoires pour les affaires criminelles dont je lui avais confié le soin. Son visage me sembla brillant, illuminé. Il m'accueillit par ces mots :

— Les grandes villes, c'est le paradis ! Quel malheur de revenir si vite dans cet enfer de la campagne !

— T'a-t-on infligé des acquittements ?

— Moi, j'ai logé dans la plus belle pension (3), et j'ai dépensé le double de mes indemnités de séjour...

(3) Transcrit du français.

— Réponds à ma question. Qu'as-tu fait dans ces procès ?

Le jeune homme fut un peu interloqué : il ne s'attendait pas à ce que je lui parle service dès la première minute. J'aurais mieux agi en me montrant doux et délicat envers lui. Mais l'affaire que je traitais m'avait complètement démoli. Peut-être aussi avais-je ressenti une pointe d'envie secrète en voyant ce jeune homme revenir, comme une fleur éblouissante, de ce qu'il disait être le paradis, tandis que j'étais enfoncé dans le carcan du métier, plongé dans un travail qui engageait ma responsabilité, qui ne s'arrêtait pas et dont on ne voyait pas la fin. Pourtant je me rendis compte de ma sévérité : je voulus me montrer souriant et m'entretenir d'autre chose que du procès. Mais l'occasion avait passé et déjà mon adjoint me parlait de l'affaire dans laquelle il avait requis.

L'accusé, me dit-il, avait été condamné aux travaux forcés à perpétuité parce qu'il avait tué un homme moyennant cinq livres. Le meurtrier était un nomade soudanais, corpulent, assassin de profession : un fellah s'était mis d'accord avec lui pour supprimer un rival et lui avait promis par écrit de lui payer le prix de cette vie humaine. Ce professionnel était parti portant son fusil comme un artiste porte sa guitare (4). Il s'était posté sous la fenêtre de la mosquée et lorsque cette « vie » si chère fut entrée et eut commencé sa prière, ce guetteur lui envoya, d'entre les barreaux, une décharge sifflante de ce tuyau d'orgue infernal : c'était suffisant. Ce métier exige une main sûre, comme le métier de menuisier, par exemple : c'est ainsi que le menuisier habile enfonce le clou d'un seul coup, sans que celui-ci soit tordu ou incliné, et le clou entre dans la planche jusqu'au bout.

Le sang était destiné à se perdre comme d'habitude et l'on n'aurait pas trouvé le coupable, si un désaccord n'était survenu entre le vendeur et l'acheteur. L'assassin avait livré la « marchandise » comptant, mais l'acheteur différait le paiement du prix, et l'assassin professionnel ne pouvait attendre indéfiniment ce « client » qui se refusait à payer. Il hurla en pleine séance, sans se soucier de la dignité du prétoire et des magistrats :

(4) Transcrit du français.

— Voulais-tu que je te le tue à l'œil ?

Mais laissant son « client », il se tourna vers la cour :

— Je vous prends tous à témoins de ce manque d'honneur. Je mérite vraiment la potence, pour ne m'être pas fait payer d'avance. Rien ne ruine le commerce comme la vente à crédit.

Nous partimes d'un éclat de rire, mon adjoint et moi. Je lui fis part de quelques observations sur ce commerce ou cette profession bien connue à la campagne. C'est le traité de louage pour meurtre. Le fellah égyptien a souvent recours à un professionnel qui tue pour lui, tout comme nos anciens rois recouraient à des armées de mercenaires. Est-ce un manque de caractère chez le fellah, dû à ses nombreuses maladies corporeilles, intellectuelles, ou sociales ? Ou bien une faiblesse de tempérament, un manque de confiance en soi ? Son travail d'esclave, attaché depuis l'antiquité à la culture du sol, lui a fait abandonner l'équitation et le service militaire, au bénéfice des envahisseurs, dont les plus proches de nous dans le temps sont les Arabes bédouins et les Turcs. On a observé, en effet, qu'en général les assassins professionnels, dans les campagnes, sont de sang étranger. On peut supposer encore que le fellah aime la tranquillité et qu'il lui répugne de verser le sang avec cette main qui sème le grain et qui récolte les biens de la terre. Je ne puis répondre : je n'en sais rien. Cela demanderait une étude spéciale. Il nous suffit, à nous qui sommes en contact avec ces questions, de ne pas les laisser passer sans les observer. J'avais fait comprendre à mon adjoint que notre métier offrait une ample matière pour exercer notre sagacité et nos facultés d'observation. Pendant toute sa carrière judiciaire, il ne devrait jamais cheminer les yeux clos. C'est la plus belle profession pour donner à un homme une formation complète. Le substitut est un petit souverain dans un petit royaume : s'il comprend tout dans ce royaume, s'il observe tout, s'il apprend à connaître les hommes, leur naturel et leurs instincts, il peut ensuite connaître ce grand royaume qu'est sa patrie, mieux, il peut comprendre ce très vaste monde qu'est l'humanité. Mais combien de fonctionnaires du ministère public ou de la magistrature sont capables d'observation ? Cette capacité est elle-même un don considérable que tous les hommes ne possèdent pas. Mon

adjoint avait retenu ces paroles. Il était, d'ailleurs, doué d'un esprit très fin.

Il réfléchissait. Levant la tête, il m'informa que pendant la session de la cour d'assises, il avait remarqué une chose qui l'avait fait longuement méditer. C'est que les conseillers prononcent d'abord le verdict, et qu'ensuite ils passent à la rédaction des attendus. Pour lui, il s'imaginait que le dispositif d'un jugement devait se présenter dans l'ordre contraire. C'est une observation de réelle valeur.

En fait, un conseiller, homme d'une grande franchise, m'a raconté qu'un jour il prononça un jugement pour un crime grave. Il rentra le soir à son bureau, avec ses papiers et le dossier de l'affaire, pour rédiger les attendus. Son regard tomba sur des déclarations et des phrases inscrites au procès-verbal de la séance du jour, sur les procès-verbaux précédents, sur le réquisitoire du ministère public. En réfléchissant avec calme et sang-froid, durant la tranquillité de la nuit, il s'aperçut que s'il avait mieux connu certains détails avant le prononcé du jugement, son verdict aurait été complètement modifié. Mais que faire alors ? Le jugement avait été rendu et il n'y avait pas moyen de le changer, en aucune façon. Il ne pouvait absolument rien faire. Il se préoccupa, pendant toute cette nuit-là, d'extraire des papiers toutes les causes qui pouvaient justifier son verdict. Combien de longs considérants ont été rédigés pour justifier et appuyer un jugement rapide, mais définitivement prononcé, et non pour commenter une œuvre juste, ni pour rechercher la vérité...

20 octobre...

Ce matin, j'ai vérifié l'état de la caisse du tribunal, car le contrôle de la caisse est du ressort du parquet : deux fois par mois, au moins, d'une façon inopinée, le parquet inspecte la caisse. Il semble que le mot « inopiné », inséré dans les règlements et dans les instructions, ne soit là que pour provoquer la curiosité, comme on met en évidence sur les affiches de théâtre les expressions « attractions sensationnelles ». En fait, tout se passe comme si ce mot n'existait pas. L'usage veut

que le substitut, par suite de ses nombreuses occupations, oublie ce contrôle, et c'est le caissier, visé par ce mot « inopiné », qui vient spontanément le lui rappeler. Li réclame avec insistance la présence du substitut pour contrôler « inopinément » la caisse, à dix heures précises, avant que les fonds n'aient été envoyés en dépôt à la moudirieh, avec un état dûment contresigné, conformément à la loi. Parfois, sans que le substitut s'y attende, c'est à lui qu'on vient soumettre « inopinément » le registre spécial de comptabilité. Il lui est alors présenté en même temps que le procès-verbal rédigé en son nom :

« Nous, un tel, substitut, avons aujourd'hui contrôlé inopinément la caisse, nous y avons trouvé tant en billets de banque, tant en espèces, tant en objets de valeur, tant en dépôts. »

Le substitut signe sans avoir quitté sa chaise et dit : « Prenez ma signature et fichez-moi la paix ? Au diable ces choses qui vous cassent la tête ! »

Personnellement, je me dérange pourtant et je vois la caisse, mais en tout cas, je finis par signer sans avoir la patience de faire compter devant moi jusqu'au bout.

J'accomplis donc cette mission. Puis je passai au dépôt du parquet pour l'inspecter, puisqu'il se trouvait sur mon chemin : cette besogne serait terminée également. C'est une pièce qui ressemble à une boutique des « Cent mille articles », où l'on trouve tous les modèles de fusils, des gourdins comme on en voit à la campagne, des couteaux, des serpes, des faucilles, des pioches, des haches, des nabouts (5), des triques, des calottes, des sandales, des galabiehs tachées de sang et de boue, des vestes trouées par les plombs et la poudre, tous ces objets accompagnés d'une fiche leur donnant un numéro, la date de leur confiscation et le numéro du procès qui avait motivé leur saisie. Je crois que d'un seul coup d'œil dans le dépôt du parquet d'un pays, on en connaît sur-le-champ l'aspect général, ainsi que la mentalité de ses habitants et leur degré de civilisation. A mon avis, il n'est pas douteux que le dépôt du parquet de Chicago, par exemple, ne pourra jamais donner asile à une trique ou à une serpe.

(5) Gros gourdin.

— Cela s'est vu.

— Que faire ?

— Confie-moi l'affaire. J'en parlerai doucement au merkez et je ferai le nécessaire...

— La politique se joue à ce point, chez nous, de la justice, de l'ordre et des mœurs. Dieu nous garde ! C'est épouvantable...

Il hochait la tête, plein de tristesse et de colère. Soudain, il se tourna vers moi :

— C'est pourtant vrai. Imagine-toi que le cadi, qui n'a ni foi ni loi, s'arrange aujourd'hui pour laisser croire qu'il est un ami sincère du mamour, alors qu'il ne pouvait plus le sentir depuis l'incident de la pharmacie.

Je laissai paraître mon étonnement. En réalité, parmi les histoires du cadi qui m'avait contées le mamour, j'avais retenu celle-ci.

Les notables du merkez avaient constaté que la localité avait besoin d'une pharmacie, ce qui leur éviterait de s'adresser aux grandes villes. Ils se cotisèrent pour monter une pharmacie convenable, avec tous les médicaments, et y installèrent un pharmacien diplômé, un syrien nommé Gabbour. Après quelques pourparlers, ils convinrent de choisir, en fin de compte, le cadi pour surveiller et gérer les fonds de cette pharmacie. Quel homme dans ce pays, autre que ce magistrat, à la barbe vénérable, au long chapelet, pouvait mieux inspirer confiance aux actionnaires, musulmans et non-musulmans ? Le mamour approuva cette désignation. Et le cadi venait s'asseoir tous les après-midi devant la porte de la pharmacie, toussait, invoquait Dieu, sollicitait la bénédiction divine en faveur du Prophète, de sa famille et de ses Compagnons, puis appelait :

— Monsieur Gabbour, le café et le narguileh !

Chaque jour, ses très nombreux amis et ses parents, venus des villages voisins, prenaient place auprès de lui. Il commandait pour eux du café ou du thé, le tout, bien entendu, sur le compte de la pharmacie. Avant de partir, il ne manquait jamais de jeter un coup d'œil sur les articles exposés et disait à Gabbour :

— As-tu du savon parfumé de bonne qualité ? Cette bouteille d'eau de Cologne n'est pas mal.

Lorsque le cadi rentrait à son domicile, les objets qui lui avaient plu se trouvaient déjà chez lui. Quelquefois,

les enfants du cadi étaient amenés près de la porte de la pharmacie, ou bien jouaient dans les alentours ; lorsqu'ils avaient faim ou qu'ils pleuraient, le cadi appelait le pharmacien diplômé :

— Monsieur Gabbour, donne aux enfants quelques pastilles de menthe.

Lorsque parfois le cadi avait besoin d'un peu d'argent, il disait au pharmacien :

— Prends dans le tiroir-caisse quatre *bariza* (6) et donne-les moi.

Une marchande de poulets venait-elle à passer et le cadi voulait-il acheter deux poules pondeuses, il appelait le pharmacien à l'intérieur de sa boutique :

— Paie-les sur la caisse, monsieur Gabbour.

A la fin, le pharmacien Gabbour estima que c'était assez et, un jour, il répondit au cadi :

— La caisse ! La caisse ! Mais quoi, diable, toujours la caisse !

La discorde éclata donc entre le « contrôleur » et le pharmacien, et ce dernier jura que si le cadi revenait dans sa boutique, il lui casserait une jambe. Il se plaignit au mamour et examina avec lui l'état des finances de la pharmacie : tous deux convinrent qu'elle allait à la faillite et qu'il ne restait aucun espoir de la sauver. Les drogues et les médicaments avaient disparu, et les revenus étaient tout à fait médiocres. En effet, le pharmacien lui aussi, imitant le vénérable contrôleur, n'avait pas tardé de venir à bout de la caisse, des médicaments et de toutes les marchandises. Le mamour se fâcha et déclara aux notables actionnaires :

— Nous avons été bien poires d'avoir eu confiance en cette barbe et en ce chapelet.

Depuis cette date, le mamour disait tout le mal possible du cadi, qu'il appelait « l'homme sans foi ni loi », et, de son côté, le cadi ripostait par des propos dénués d'aménité en nommant le mamour « l'homme qui fréquente les tripots ».

Mais la politique avait donné un pouvoir terrible aux fonctionnaires de l'administration. Le cadi craignit pour sa situation et, dans sa sagesse, il vit que l'amitié du

(6) Pièce de dix piastres.

mamour était une sécurité. Pouvait-il hésiter à se rapprocher de lui et à le flagorner ?

Tout cela me revenait en mémoire pendant que j'étais assis en face du juge civil. Je ne pus m'empêcher de dire, comme me parlant à moi-même :

— Il n'y a aucun mal à faire la paix, mais dans les circonstances actuelles... il y a une chose qui s'appelle la dignité...

Le juge leva la main, dans un geste lourd de sens :

— Dignité. Mais quelle dignité, mon cher (7) ?

Il quittait sa chaise et allait prendre congé. Mais il s'approcha de moi pour dire à voix basse :

— Un mot, en confidence. Un jour, un fellah apporta un mouton à mon domicile en me disant : « Voici le « cadeau ». Je lui ai répondu : « Quel cadeau. — Mais, dit-il, le cadeau que j'ai promis de faire pour que la répudiation de ma femme soit annulée. » Je compris et répliquai de suite : « Toi, l'homme, tu te trompes de maison, tu « cherches sans doute le cadî (8). »

Je ne manifestai pas un très grand étonnement et je baissai la tête. Mon interlocuteur, le juge, se tut un instant, puis il se dirigea vers la porte, me salua d'un petit geste de la main et sortit.

Je restai quelque temps seul à méditer sur tout cela. Je pensai à me rendre au merkez, y faire une sorte de visite privée, pour obtenir du mamour quelques renseignements sur l'incident dont le juge venait de m'entretenir. Je cheminai seul, suivi de mon garçon de bureau.

Comme la dernière fois, le mamour était en grande conversation avec un omdeh, qu'il avait l'air de traiter assez mal, d'autant plus que cet omdeh ne paraissait ni riche ni respectable : c'était même un omdeh rude et inculte. Les omdehs sont comme les caméléons, ils prennent la couleur du sol sur lequel ils sont nés. La terre fertile produit le caméléon vert, et d'un sol aride sort le caméléon brun. Cet omdeh brun était sans doute d'une de ces pauvres bourgades lointaines, à la limite du merkez, en bordure du désert.

(7) Transcrit du français.

(8) Nous avons rencontré jusqu'ici deux juges civils et un juge ecclésiastique. Dans le texte, tous les trois se nomment « cadî »,

Je saluai le mamour :

— Toujours avec les omdehs, lui dis-je en souriant.

Celui-ci me répondit d'un ton las :

— Que veux-tu que je fasse, mon cher ?

Il me pria de m'asseoir et commanda un café. En fait, je ne cherchais pas souvent sa compagnie et je n'allais pas à son club, mais malgré cela, il me respectait. Il ne me poursuivait pas de sa rancune, comme il le faisait avec d'autres. Car je m'efforçais toujours, avec les fonctionnaires administratifs, de me faire obéir en toute simplicité, pour qu'ils n'aient pas l'impression de recevoir des ordres. Le mamour me demanda la permission de continuer sa conversation avec l'omdeh, pour en finir avec lui et pouvoir me consacrer son temps. Je l'en priai. Il se tourna donc vers l'homme, lui déclarant d'un air menaçant :

— Fais bien attention à toi, il semble que tu ne me connais pas encore. Par Dieu, il faut que je...

— Je suis un pauvre homme, interrompit l'omdeh sur un ton suppliant.

Mais le mamour continuait ses menaces :

— Tu vas voir ! Si je ne te fais pas entrer au Parlement, c'est que je ne suis pas digne d'être le mamour de ce merkez.

— Pourquoi ? Qu'ai-je donc commis de mal pour que tu me fasses entrer au Parlement ?

L'homme avait parlé sur un ton à la fois désolé et apeuré. Comme je riais d'un air étonné, le mamour me fit face :

— Les listes électorales sont dans sa poche, me dit-il, et Son Excellence ne sait pas encore ce que c'est que le Parlement. Et on appelle ça des omdehs ! Et nous travaillons avec eux !

Et, se tournant de nouveau vers l'homme :

— Je ne te retiens pas, lui dit-il.

L'omdeh sortit humilié, comme un domestique ou un criminel. Cette façon dure de traiter les gens, inhérente au personnel administratif, étais-je en train de me dire, ne sera pas perdue. L'omdeh la fera goûter à son tour aux habitants du village qu'il dirige. Car la coupe de l'humiliation passe du chef au subordonné, en ce pays, pour s'arrêter finalement à ce malheureux peuple, qui avale le tout d'une seule gorgée.

Le mamour voulut connaître la raison qui me faisait « honorer » le merkez de ma visite. Comme je lui disais que c'était le désir de le voir, il accueillit d'un sourire sceptique ce motif platonique. Je n'insistai pas beaucoup là-dessus et lui dis avec énergie :

— As-tu entendu dire qu'un huissier avait été frappé et emprisonné pendant qu'il était en service ?

— Je n'en ai aucune nouvelle, répondit-il immédiatement.

— Le merkez n'a reçu aucun rapport ?

— S'il nous était parvenu, nous aurions prescrit une enquête et ordonné des poursuites.

— Assurément.

C'est tout ce que je trouvai à dire. Le mamour réfléchit un instant, puis :

— Quelqu'un t'aurait-il prévenu d'un incident ?

— Si l'on m'avait dit quoi que ce soit, j'aurais de suite ouvert une enquête.

— Bien sûr ?

— Ce n'est peut-être qu'un bruit qui court.

— Par ta vie, ce n'est qu'un bruit, dit le mamour. décidé à parler. Il doit émaner de l'enceinte du tribunal pour salir la réputation du merkez. Tu n'ignores pas que le juge s'y emploie : il s'en croit beaucoup et ne manque jamais une occasion de nous diffamer...

Le mamour aurait voulu s'étendre, mais je me hâtai de clore cet entretien, ne me décidant pas à prendre part dans cette querelle. Il me suffisait d'avoir laissé comprendre au mamour que j'avais appris cet incident et que je n'hésiterais pas à prendre les mesures nécessaires. Je me levai, il se leva aussi, et je lui dis en plaisantant :

— Et les élections ? mon cher mamour...

— A merveille.

— Ça se passe sans pression ?

Il me regarda attentivement, puis prenant à son tour un air malicieux :

— Allons-nous nous moquer l'un de l'autre ? Existe-t-il des élections sans pression ?

— En disant « sans pression », dis-je en riant, j'ai voulu dire, en apparence.

— S'il en est ainsi, tu peux être rassuré.

Il se tut un instant et reprit avec une fière énergie :

— Veux-tu me croire ? Je suis un mamour digne de ce nom ; je ne suis pas de ces mamours que tu connais bien. Je ne suis jamais intervenu dans les élections, je n'ai jamais exercé aucune pression sur la liberté des électeurs. Jamais je n'ai dit : votez pour celui-ci, rayez celui-là. Jamais, jamais, jamais ! Mon principe est de laisser les gens libres de voter à leur guise...

J'interrompis le mamour, car je ne pouvais me contenir d'admiration :

— C'est très bien, mon cher mamour, mais de telles paroles ne sont-elles pas dangereuses pour ton poste ? Je vois que tu es... tu es un homme considérable...

Le mamour continua :

— C'a toujours été mon attitude dans les élections, liberté absolue laissée à tous de voter comme ils l'entendent, jusqu'à la fin des opérations. Ensuite, j'emporte l'urne, en toute simplicité, je la jette dans le canal et lui substitue l'urne que nous avons préparée à notre idée.

— Merveilleux !

J'avais prononcé ce mot avec une nuance d'étonnement mêlé de colère, mais je ne voulais pas commenter ce que je venais d'entendre. Je tendis la main au mamour en signe d'adieu. Celui-ci me reconduisit jusqu'à la porte et, voici qu'au moment où je traversais la cour du merkez, je vis une compagnie de ghafirs qui se préparaient à monter en camion (9) et, parmi eux, le cheikh Asfour, l'homme aux haillons et au bâton vert. Je me tournai vers le mamour pour lui demander des explications et il me répondit, en me montrant les hommes :

— Ces individus assureront le service d'ordre au moment du vote.

— Qu'a donc à faire le cheikh Asfour dans les élections ?

— Ses chansons ont une grande influence sur l'esprit des paysans.

— Autant dire qu'il est délégué à la propagande.

Le mamour m'adressa le sourire d'un homme qui appréciait la subtilité de mon observation. Je souris également, en ajoutant :

(9) Transcription de l'anglais « lorry ».

— Même le cheikh Asfour, vous le mobilisez pour la politique.

Le mamour me lança un coup d'œil d'intelligence et, avec un soupir :

— Que voudrais-tu donc que nous fassions ?

Cette phrase, ce soupir suffisaient pour me faire prendre en pitié la situation du mamour : je comprenais le côté délicat de ses fonctions, sa responsabilité devant ses chefs, qui exigeaient de lui des résultats précis, à obtenir par tous les moyens susceptibles de mener au but. S'il reculait ou s'il hésitait il était puni sans mansuétude ni rémission.

En passant près du cheikh Asfour, je lui criai :

— Où a passé la jeune Rim ?

L'homme me regarda de travers et ne se donna pas la peine de me répondre. Alors je renouvelai ma question, mais avec affabilité et gentillesse :

— Rim, mon bon cheikh ! Occupe-toi avec nous du sort de la jeune Rim.

L'homme hochait la tête, brandit son bâton et chanta :

*Que veux-tu obtenir
Et gagner par des lamentations ?
Pourquoi n'as-tu pas condamné
Ton oiseau, lorsqu'il était dans ta main ?*

Je répliquai au cheikh Asfour avec un sourire, en lui montrant du doigt le mamour :

— Demande cela au mamour : c'est à lui que l'oiseau avait été confié.

(A suivre)

TEWFIK EL HAKIM

Traduit de l'arabe

par Gaston Wiet et Zaki M. Hassan.

(Copyright by Tewfik el Hakim, 1938).

L'AIR DU MOIS

ZAMALEK

En fermant les yeux, je vois des allées d'arbres en fleurs. Chaque fleur est une lumière : elle naît, s'ouvre, et brille.

Quand les jeunes feuilles tremblent sous la fenêtre, la floraison est proche : un matin jaillit une féerie de couleurs ; après le premier khamsin le sol se jonche de corolles mauves qui craquent sous les pieds, éphémères comme le Printemps.

Après les jocosandas, éclatent les flamboyants, triomphante beauté de juin, lourde richesse, ombrant les routes blanches qui se croisent, s'entrecroisent et ne se ressemblent pas.

Chacune est pour moi unique et précieuse. Il y a la route toute droite qui longe le Nil, en quittant le pont de Boulaq, la première qui vous accueille, verte et fraîche, comme un grand jardin recueilli qui commence là.

On y trouve au bord de l'eau la brise légère qui pousse les voiles ailées des barques, route douce en hiver pour bercer les jeunes enfants au soleil.

Il y a le chemin large près d'un couvent. Quand on rêve de neige en rentrant certains soirs, le ciel apparaît

rouge dans les nuages, derrière les arbres dépouillés, tel un horizon de campagne flamande, mystérieux et lavé.

Il y a aussi des routes cahoteuses pour les voitures, lourdes par la chaleur, sans ombre, même en rasant les murs brûlants des jardins. Les enfants fatigués y traînent les pieds tandis qu'on les ramène péniblement vers la fraîcheur des maisons ; route chère entre les autres qui vous apprennent à souffrir en silence sous le soleil pesant.

Enfin il y a les chemins paisibles, rians, comme les cottages anglais qui s'y pressent, confortables et familiers, tout bonheur dehors. Parfois des plantes curieuses montent jusqu'à un balcon qu'elles enferment dans leur nid de verdure, et c'est un peu plus secret. Dès l'heure merveilleuse qui suit la chute du jour, les jasmîns, chèvrefeuilles, roses, laissent tomber leurs parfums. C'est une minute émouvante de douceur et de détente. Immensément, profondément s'exhale l'haleine de la terre. Enivrement après la chaleur, don précieux de l'été. Chaque parcelle du sol devient aimée, chaque arbre connu ; la nature riche d'ardeur contenue au soleil, s'épanouit à la nuit comme une grande plante sauvage. Plus d'autos, elles sont sacrilèges mais à pied, tout autour, tout au long, en pèlerinage jusqu'au bord de l'eau.

Sur l'autre rive, le village d'Embabeih, où grouille la vie, se dessine pittoresque : la pauvreté, les bruits du jour noyés dans la brume qui monte du Nil. Des profils de barques passent tout près comme de grands oiseaux sombres, des roseaux piquants gardent âprement le bord de l'eau, des pierres roulent sous les pieds dans la poussière qu'on ne voit plus. Les lumières du pont des Anglais brillent loin derrière ; devant accourt le vent du Nord qui a franchi enfin l'espace. Des chiens de garde grondent autour de quelques masures arabes, la route s'allonge encore, devient plus étroite et sombre et descend vers l'eau qui clapote sournoise en rongant la berge. Pointe Nord extrême de l'île de Guézireh entre les deux bras du Nil, face au pont d'Embabeih, où roulent les trains vers la Haute-Egypte. Pointe sauvage, toujours déserte, où le fleuve prend des allures de mer : en fermant les yeux on croit sentir l'odeur marine. Parfois des barques s'y accrochent le soir, éclairées par les feux rouges des pêcheurs ; les hommes s'accroupissent autour de la flam-

me, ombres étranges, fredonnant des mélopées bizarres. L'eau scintille sous la lune immense, ou, dans la nuit totale, s'éclaire par endroits des lumières lointaines du pont.

Un soir, un brasier immense illumina le Nil : une charge de coton avait pris feu. La barque travailleuse, si noble d'allure craqua jusqu'au haut de sa mâture, et s'effondra frémissante au milieu des cris d'effroi. Le vent porta très loin les gémissements du vieux bois.

Puis le calme revint sous les étoiles qui avaient peuplé le ciel. La nuit pure s'était installée, succédant au crépuscule magique et trop court.

Zamalek qui donne tant de joies, s'endormait dans la paix de ses jardins.

ANDRÉE LAFORGE.

NOTES ET CRITIQUES

LE RAPPORT ANNUEL DE NOTRE ASSOCIATION

L'Assemblée Générale de la section d'Egypte de l'Association Internationale des écrivains de langue française s'est tenue le 14 Avril au Palais des Beaux Arts. Le Président, Mohamed Bey Zulficar, a lu le rapport suivant :

Mesdames, Messieurs,

Nous voici au terme de la première année de notre Association. Je me dois au nom du Comité de vous remercier pour l'aide morale et matérielle que vous nous avez apportée, vous remercier également d'avoir eu foi dans l'œuvre que nous avons entreprise en commun et qui, si elle est modeste dans ses buts, ne laisse pas que d'être importante quant à ses résultats spirituels.

Vous prendrez connaissance tout à l'heure de notre gestion financière et vous constaterez que nous avons pu, avec les fonds dont nous disposons, faire face à toutes les dépenses. J'espère que l'année qui commence nous apportera des ressources nouvelles qui nous permettront d'élargir le cadre de notre activité et d'améliorer *La Revue du Caire*, organe de notre association. Déjà, grâce à la donation faite par un ami des lettres, nous créerons cette année même un prix littéraire.

Je vous demande de continuer à nous donner votre aide et de travailler à faire connaître mieux encore notre Association et son objet, en recueillant de nouvelles adhésions et de nouveaux abonnés.

La Revue du Caire, comme vous avez pu vous en ren-

dre compte, s'est améliorée de mois en mois, tant par la variété des collaborateurs que par la qualité des articles et l'originalité des sujets. Le siège central de Paris ne nous a pas ménagé ses flatteuses appréciations et a même proposé notre Revue en exemple à ses filiales de l'étranger.

Je serais injuste si je n'insistais sur le dévouement de tous nos collaborateurs et si je ne mentionnais particulièrement les efforts déployés par notre collègue et ami, M. Gaston Wiet, l'éminent directeur du Musée Arabe. Vous ne saurez jamais assez avec quelle bonne grâce, malgré ses occupations nombreuses, il nous a consacré un temps précieux, ni avec quelle amicale ingéniosité il nous a trouvé le plus clair de nos ressources financières en s'adressant au cœur et à l'esprit de ceux qui, dans l'industrie ou la finance, restent des amis éprouvés de la culture — et le prouvent.

Je me dois également de remercier M. Georges Dumani Bey qui a assumé avec courage et persévérance l'ingrate tâche de secrétaire de rédaction. Comme M. Wiet il n'a ménagé ni son temps, ni son dévouement à la Revue qui, grâce à lui, a pu paraître régulièrement sous la forme agréable que vous avez tous appréciée. Nous sommes certains qu'il nous continuera sa précieuse collaboration et qu'il n'aura de cesse que *La Revue du Caire* ne devienne un organe toujours plus intéressant et toujours plus important.

Vous aurez sans doute appris qu'au cours de cette année certains de nos collègues ont publié des œuvres qui ont obtenu le succès le plus vif et le plus mérité.

Notre vice-présidente, Madame Vaucher-Zananiri a obtenu le prix « Edgard Poe » pour son beau livre de poèmes : *A midi sous le ciel torride* dont les vers sont d'une frappe habile, reflets des émotions ardentes d'un cœur anxieux.

Nous devons à Madame Riaz bey, sous le pseudonyme de Marie Cavadia, *Printemps*, un volume de vers qui de l'avis des critiques les plus sévères, peuvent figurer, à juste titre, parmi les plus beaux vers d'amour de la littérature française.

Mlle Jeanne Arcache a fait paraître à Paris, chez Plon, un livre d'histoire — *L'Emir à la Croix* — qui est une véritable révélation. Ce livre d'une documentation précise nous fait connaître une page émouvante de l'histoire du Liban au Moyen Age, en un style où la magie orientale unie à la discipline française, crée un climat d'esprit et de sensibilité qui correspond parfaitement au mariage d'amour et de raison que nous voulons voir s'établir entre les cultures orientale et occidentale.

Egypte, terre du Nil... de M. Fernand Leprette, est une manière de chef d'œuvre. On a beaucoup écrit sur l'Égypte, on n'en a jamais mieux parlé, ni avec plus de poésie lucide, de tendresse, de compréhension et de vérité. Pages

nuancées s'il en fut. Elles appertent au dossier pittoresque de l'Égypte un document de haute tenue où l'intelligence autant que le cœur ont pleinement, et avec un rare bonheur, rempli leur mission sentimentale et psychologique.

M. Georges Cattaoui qui nous représente à Paris, au comité du siège central, a publié un livre de vers, *Parousie*, dont l'inspiration mystique souligne le sérieux et dont le rythme grave, même sévère, est une musique cérébrale qui n'est pas moins touchante que l'autre.

Nous adressons à nos cinq amis nos félicitations sincères et nous leur exprimons la fierté que nous prenons à leurs succès.

L'association internationale des Écrivains de langue française que guide le culte désintéressé de l'esprit a devant elle une grande mission à remplir dans le monde, et ce n'est pas l'effet d'un simple hasard que tous ceux qui, par la plume, s'expriment en français se soient concertés depuis longtemps pour former ce groupement humaniste, c'est-à-dire doublement humain. Plus que jamais en ces heures difficiles de l'histoire, on doit reconnaître, pour le profit universel, les bienfaits d'une culture à laquelle il faut d'autant plus s'attacher si on ne veut pas que se termine un monument essentiel de la civilisation.

Nous nous défendons de faire de la politique, de la politique d'action dont trop de professionnels font un métier et à qui de trop rares hommes d'État essayent d'imprimer un vrai caractère de solidarité et de justice. Mais il y a une politique de l'esprit qui ne peut, sous peine de carence et d'abdication, laisser indifférent quiconque s'intéresse à l'évolution des peuples, à l'équilibre de l'intelligence et à l'hygiène de la sensibilité.

Il est évident que la crise actuelle du monde est une crise morale avant tout, et que les conquêtes entreprises sous le signe de la force ne peuvent l'être qu'au détriment de l'esprit. Crise morale et crise de culture : il n'est pire tristesse que de constater que les voies où s'engage une partie de l'humanité aboutissent fatalement à l'éclipse de l'esprit et à la démission de la morale.

Les hommes de plume ont pour premier devoir d'engager sur le terrain pacifique des idées et des sentiments le bon combat de l'intelligence et de résister de toutes leurs forces et de tout leur honneur à l'avitissement des valeurs spirituelles. Ce combat est en effet moins l'œuvre de la politique que celle de la culture.

Nous avons le privilège d'habiter sur un sol hospitalier et tolérant. Le libéralisme clairvoyant de l'Égypte qui permet à tous les efforts honnêtes de se développer dans l'amitié et le respect mutuel est peut-être, aujourd'hui, le meilleur climat moral.

Ici comme ailleurs, on a le sentiment qu'une civilisation commune est en danger. Entre l'Orient et l'Occident, l'Égypte assume elle aussi de grandes responsabilités mo-

rales ; tous les écrivains qui vivent sous la protection de ses lois, se doivent de l'aider, chacun dans sa mesure et selon son tempérament, à tenir haut le flambeau de l'esprit vainqueur des ténèbres où se trame le complot de l'orgueil fou et de l'ambition meurtrière.



CHATEAUBRIAND EN EGYPTE

Chateaubriand voyageur n'a pas accompli d'aussi grandes tâches que ce Vénitien qui traverse l'Asie, disparaît de longues années, et revient révéler à ses compatriotes un immense empire, avec les merveilles d'une civilisation ancienne, lettrée, riche, dans l'Extrême-Orient. Il ne vaut pas non plus le navigateur infatigable qui, deux fois, part à la recherche des terres australes. Mais Chateaubriand a rendu de plus signalés services par sa manière de nous initier à ses joies voyageuses. C'est qu'il sait colorier, avec les peintures recueillies sur place, un roman, une nouvelle, une épopée, greffer sur un voyage l'intérêt d'une action, d'une fable, d'un drame. Il évoque l'Espagne dans *Le Dernier des Abencérages*, le Mississipi dans *Atala*, l'Orient et la Grèce dans *Les Martyrs*.

Il voit non seulement en poète, il voit en érudit, en archéologue. En Grèce, c'est un ami des arts ; c'est un historien achevé à Carthage et en Auvergne ; en Judée, il historiographie surtout la conquête franque, mais il a encore des lumières architecturales qui lui font voir une affinité de formes lourdes entre le temple de Salomon et les pylones, les propylées, les temples de Thèbes et de Dendérah.

Escorté d'Ali-Aga, de Jean, de Julien et du drogman Michel, Chateaubriand s'engagea dans la vallée du Térébinthe et arriva à Jaffa. Là, il s'embarqua sur un caïque pour Alexandrie. Un soir, quelques palmiers émergèrent. Ils annonçaient l'Afrique, qu'il ne connaissait pas encore.

Il vit le Nil, le promontoire d'Aboukir, puis Alexandrie, où il est reçu par M. Drovetti, consul de France.

Il est intéressant de constater les réflexes égyptiens de Chateaubriand devant les spectacles de la nature. « Au lever du jour, nous nous trouvâmes à l'entrée du fleuve, nous abordâmes le cap à notre droite. Le Nil était dans toute sa beauté, il coulait à plein bord sans couvrir ses rivages ; il laissait voir le long de son cours, des plaines verdoyantes de riz, plantées de palmiers isolés qui représentaient des colonnes et des portiques. Nous nous rembarquâmes et touchâmes bientôt à Rosette. Ce fut alors que j'eus une première vue de ce magnifique Delta, où

il ne manque qu'un gouvernement libre et un peuple heureux.»

Au bout du parcours apparaissent les Pyramides. Lorsqu'il s'agira de grandes émotions, ne demandons pas à Chateaubriand d'être conséquent avec ses principes. Nous l'avons entendu déclamer durant deux volumes contre la tyrannie des Turcs : ici, il prouve que les Pharaons tirent très bien de forcer leurs sujets à élever à grands frais ces folies de tombeaux, « que la vue d'un tombeau rend une nation meilleure ». Pourquoi tant de différence à ses yeux entre deux despotismes constatés sur le même lieu. C'est qu'Hérodote, Diodore de Sicile sont intervenus, ont écrit, et Chateaubriand se laisse mener à l'admiration ou au dédain, au gré de ceux qui ont quelque importance dans la littérature.

Les Pyramides ? Il ne put cependant pas les visiter. Un incident le priva du plaisir de toucher de ses mains ces monuments de géants. Il chargea son ami M. Caffé d'aller de sa part « écrire son nom sur ces grands tombeaux, selon l'usage, à la première occasion ».

Au Caire, il rencontra cinq mamelouks français, résidus de l'armée de Menou, laissés en Egypte après le départ du dernier convoi. « Ils prirent parti sous différents Beys et furent bientôt renommés pour leur bravoure. Lorsque j'étais au Caire, Mohammed Ali Pacha pleurait encore la mort d'un de ces braves ; il restait cinq de ces mamelouks français dont l'un avait vécu longtemps dans le désert avec les bédouins et *regrettait singulièrement cette vie* » (souligné dans le texte).

Cet aveu, cette parole de mamelouk français retentissait étrangement dans le cœur de Chateaubriand, pèlerin des deux mondes. Misanthrope, il en fut vivement frappé.

Une infinité de partis ennemis se disputaient alors l'Egypte. Elfy Bey, l'adversaire de Mohammed Ali, avait organisé un peu partout, dans la campagne égyptienne et sur les rives du Nil des bandes de bédouins qui dévastaient le pays. La barque qui portait Chateaubriand essuya les fusillades de ces partisans éparpillés sur les rives du Nil. « Le 10 au matin, en sortant du canal et en rentrant dans la grande branche de Rosette, nous aperçûmes le côté occidental du fleuve occupé par un camp d'Arabes. Le courant nous portait malgré nous de ce côté et nous obligeait de serrer la rive. Une sentinelle cachée derrière un vieux mur cria à notre patron d'aborder. Celui-ci répondit qu'il était pressé de se rendre à sa destination et que d'ailleurs il n'était point ennemi. Pendant ce colloque nous étions arrivés à portée de pistolet du rivage et le flot courait dans cette direction l'espace d'un mille. La sentinelle voyant que nous poursuivions notre route tira sur nous ; cette première balle pensa

tuer le pilote qui riposta d'un coup d'escopette. Alors tout le camp accourut, borda la rive, et nous essayâmes le feu de ligne. Nous cheminions fort doucement, car nous avions le vent contraire ; pour comble de guignon, nous echouâmes un moment. Nous étions sans armes ; on a vu que j'avais donné mon fusil à Abdallah. Je remarquai la singulière prestesse d'un Arabe : il lâchait son coup de fusil, rechargeait son arme en courant, tirait de nouveau, et tout cela sans avoir perdu un pas sur la marche de la barque. Le courant nous porta enfin sur l'autre rive, mais il nous jeta dans un camp d'Albanais révoltés, plus dangereux pour nous que les Arabes, car ils avaient du canon, et un boulet nous pouvait couler bas. Nous aperçûmes du mouvement à terre ; heureusement la nuit survint. Nous n'allumâmes point le feu et nous fîmes silence. La Providence nous conduisit, sans autre incident, au milieu des partis ennemis jusqu'à Rosette. »

Il n'y a aucune exagération dans le récit de ces péripéties. Le consul Drovetti adressait régulièrement un bulletin historique aux Affaires Etrangères, et l'on peut lire les renseignements suivants, à la date du 12 novembre 1806 : « Les troupes qui sont à Rosette ne veulent se rendre à Rahmanieh, ainsi qu'elles en ont reçu l'ordre, que lorsqu'elles auront reçu leur solde. On n'entend qu'un cri dans l'armée du pacha : « de l'argent, de l'argent ». En attendant, l'Elfin se prépare à reprendre le siège de Damahour, qui sera bientôt réduit si on ne vient pas à son secours. Ce bey compte aussitôt après la retraite des eaux mettre à exécution son projet de ravager le Delta et toutes les provinces de la Basse-Egypte. Les Bédouins à la suite de son armée commencent déjà à troubler la navigation du Nil. M. de Chateaubriand, voyageur français, a dû soutenir à son retour du Caire une fusillade très vive. »

A Alexandrie, l'inscription du socle de la colonne, faussement attribuée à Pompée, le captiva ; redevenu archéologue, il donna une solution satisfaisante de cette énigme, il conclut que le préfet Pollion avait fait élever cette colonne en l'honneur de l'empereur Dioclétien.

Alexandrie lui sembla « le lieu le plus triste et le plus désolé de la terre », car il y fut accueilli par une furieuse tempête. Il tira de cet incident des réflexions éloquentes : « Tout vous annonce que vous êtes hors de la puissance de l'homme, et que vous ne dépendez plus que de la volonté de Dieu. L'incertitude de votre avenir donne aux objets leur véritable prix, et la terre contemplée du milieu d'une mer orageuse ressemble à la vie considérée par un homme qui va mourir. »

Bientôt Chateaubriand allait toucher la terre d'Espagne où l'attendait l'aimable Nathalie de Noailles.

A cette époque, une quantité de voyageurs avaient déjà traversé l'Egypte et écrit le récit de leurs randonnées, mais les grands tableaux que Chateaubriand brosse

avec un art si fin et si expressif marquent, à l'aurore du XIX^e siècle, un nouveau genre de littérature, avec un éclat qui reste inégalé.

DORRYA FAHMY-FIKRY.



« PRINTEMPS »

de Marie Cavadia

(Editions de la « Revue du Caire »)

Les lecteurs de la *Revue du Caire* ont eu déjà la révélation du grand talent poétique de Mme Marie Cavadia. Les poèmes qu'elle avait publiés ici-même ont été réunis en un petit volume, dont l'élégance fait honneur aux éditions de la *Revue*. C'est dans cette plaquette, si joliment mise en page, qu'il faut relire les vers frémissants de *Printemps*.

Printemps, oui, mais aussi toutes les saisons du sentiment. Comme une courbe lyrique qui mènerait de l'éveil printanier aux froides désillusions de l'hiver, la poésie de Marie Cavadia enferme tout le cycle des jours. Voici d'abord la joie, l'élan de joie, l'espoir enthousiaste du début, exprimé en d'admirables vers, juste un peu brisés, comme la joie haletante du départ :

*Aime-moi et les villes
Fleuriront comme de grands bouquets...
...et les grands vents
Des plages
Pousseront devant eux des troupeaux de bonheurs.*

Ce sont là de magnifiques images. Les images de Marie Cavadia, amples, énergiques, semblent évoquer de préférence le rythme large de l'univers. Ainsi faisait la Comtesse de Noailles, au reste différente à plus d'un titre de l'auteur de *Printemps*. Le lyrisme fait appel si naturellement à la communion du monde ! Voici ce que devient par exemple, chez Marie Cavadia, la solidarité infinie de l'amour :

*Mon Amour, je te tends les mains à travers
l'univers.
Saisons, avens,
Espaces,
Autour d'elles s'entrelacent.
Et plus tard, quand il me faudra mourir,*

*Au delà des routes poursuivies,
 Dans la mort comme dans la vie,
 A travers l'inconnue étendue,
 Mes mains vers toi seront encore tendues.*

Ces mains qui se tendent, toujours généreuses, parfois désespérées, à travers l'univers, me semblent un juste symbole de tout ce qu'il y a de cosmique dans l'inspiration de Marie Cavadia. Et cela est très féminin, en même temps que très beau. Cela prouve la vocation lyrique de la poésie féminine, sur laquelle Hegel a dit des choses bien lourdes mais exactes. La femme, quand elle est poète, est si naturellement en accord avec le monde, dont nulle entreprise, nulle action, nul métier ne la sépare. C'est toujours un peu Sappho au cap Lesbos, les bras ouverts à l'espace, aux vents, à la mer. L'amour lui élargit l'âme aux dimensions de la nature entière.

Aussi, quel retour angoissé et pathétique à l'individu, quelle chute sur soi-même retrouvée, quand la poésie de Marie Cavadia aborde, après le *printemps*, ce qui pourrait être l'automne. Désillusion, l'espoir qui tombe. « tu dois avoir raison et je suis dans l'erreur... ». Après l'élan lyrique, voici qu'on bute sur une âme repliée, revenue à ses dimensions, hélas, si personnelles :

*L'immensité de mon amour me faisait croire
 A l'immensité de mon âme.*

Thème en partie romantique, que Marie Cavadia renouvelle avec sa sensibilité et sa technique poétique, qui sont l'une et l'autre remarquables. Mais un certain style romantique n'est pas absolument absent de *Printemps*. On le retrouve ici et là, rajeuni et adapté, et ce ne sont pas les moins beaux vers de cette suite si belle :

*Mon amour est plus grand que ce monde où je vis.
 Partout autour de moi je sens son existence,
 Dans les chants et dans les silences...*

et encore, un peu plus loin :

*Je te donne chacun des jours de ma jeunesse
 Passée.
 Les heures de chagrin, les heures d'allégresse,
 Profondément tracées...*

Le rythme double, un peu oratoire, cher aux grands techniciens du XIX^{ème} siècle, apparaît dans ces derniers vers de façon frappante. Si l'on voulait étudier de près (cela, je pense, en vaudrait la peine) le rythme de Marie Cavadia, on découvrirait qu'elle ajoute volontiers à ces inspirations de la facture romantique un petit vers très

court, de deux ou trois mots, qui porte bien la marque moderne. Cela est vrai des deux derniers exemples (pages 13 et 25). Cela est vrai de celui-ci (p. 29) ou se retrouve le rythme alterné :

*Maintenant entre nous tout doit être silence
Je partirai dans quelques jours
Pour toujours.*

Déjà Henri de Régnier usait de cette méthode de modernisation des grands rythmes. Mais je lui préfère, la plupart du temps, Marie Cavadia...

Ce qui est remarquable aussi chez elle, c'est sa tendance, charmante parce que discrète, à une certaine subtilité. Si celle-ci était forcée, on pourrait parler d'un goût un peu précieux, mais il n'en est rien. Ce n'est au plus qu'un exquis jeu de nuances :

*Aime du moins, mon amour,
L'amour que j'ai pour toi...*

ou bien :

*Car je sais, mon amour, n'être pas l'amour
Pour toi.*

Ne parlons pas de *concelli*. Même si Marie Cavadia pétrarquise par instants, c'est pour accroître notre plaisir.

Et *Printemps* n'est pas seulement un des plus beaux recueils de vers d'amour contemporains, c'est aussi, pour tous les lecteurs de Marie Cavadia, une promesse, un engagement qu'elle leur doit de tenir.

ARMAND HOOG.



« MANON LESCAUT »

Introduction et notes de Jeannine Caillaud

(Editions de Cluny)

Ce n'est pas facile d'apporter du nouveau sur Manon Lescaut. La bibliographie très complète qui accompagne l'édition de Jeannine Caillaud indique assez combien de critiques se sont penchés, après le chevalier des Grieux, quoique d'une autre manière, sur la charmante figure de Manon. M. P. Hazard a vu dans l'œuvre de l'abbé Prévost un « roman janséniste ». M. A. Monglond a décelé, dans ses pénétrantes études de psychologie littéraire, tout ce qu'il y a de romantique avant la lettre dans cette œuvre

par ailleurs presque racinienne. André Beauhier, Gilbert Chinard, E. Lasserre, pour ne citer que les derniers en date, ont apporté, eux aussi, leur contribution. Non, vraiment, ce n'est pas chose aisée de découvrir encore, chez Manon, un trait du visage, la couleur d'une robe, ou le ton d'un sentiment qui n'ait pas été étudié déjà de bien près.

Et pourtant, voici un petit volume en tous points remarquable, l'un des meilleurs de l'excellente *Collection de Cluny*. La présentation du livre comme la qualité de l'introduction font souhaiter que tous ceux qui ont aimé l'histoire de Manon la relisent aujourd'hui dans l'édition de Jeannine Caillaud. Les étudiants et les lettrés y trouveront l'essentiel de ce qu'il faut connaître, mis en valeur avec une tendre ironie et une charmante finesse psychologique.

« Si vraie et si pathétique », dit Jeannine Caillaud de *Manon Lescaut*. Justement, tout est là. Et c'est pourquoi je suis un peu sceptique quant au *préromantisme* de l'abbé Prévost. Saint Preux, Adolphe sont, eux, des types préromantiques dans la mesure où, chez Rousseau, et Benjamin Constant l'étude de l'âme absorbe tout et ne laisse plus de place à l'observation extérieure. Ils remplissent à eux seuls leur immense univers. Au contraire, tout un côté, et non le moins séduisant, du roman de Prévost ressort à l'observation du milieu social (et de quel milieu, bien souvent !). Le coup d'œil de Prévost est d'une exactitude minutieuse, fort peu *préromantique*. Ici je ne puis résister au plaisir de citer Jeannine Caillaud elle-même : « Avec des Grieux, nous pénétrons dans ces hôtels mal famés, nous entrevoyons les chevaliers d'industrie et leurs tours d'escamoteur. Le spectacle était la distraction favorite des mondains, le rendez-vous de la société frivole ; Manon ne pouvait s'en passer, et pour l'attendre, nous suivons des Grieux dans la foule des équipages et des laquais piétinant devant la Comédie. Les cochers de fiacre, ces rois du pavé parisien, leurs exigences, leurs insolences, tiennent aussi leur partie dans *Manon*. La rue Vivienne et ses financiers, le Luxembourg et ses coins paisibles, le rustique Chaillot aimé des grisettes, viennent compléter le tableau... ». Et n'est-ce pas un tableau charmant que nous présente là l'auteur de l'introduction, même lorsqu'elle refuse pour le roman l'épithète de *réaliste* ?

Jeannine Caillaud a parfaitement analysé la qualité de l'amour qui unit Manon et des Grieux, « également loin de l'amour précieux, de l'amour subtil, de l'amour stratégique ou de l'amour passe-temps : c'est l'Amour, simple et grand... ». A cet amour ne résiste pas la *petite caillette de la Régence*, en qui Jeannine Caillaud n'a peut-être pas tout à fait raison de voir une Dame aux Camélias avant la lettre, mais qui est rachetée et grandie par un sentiment plus grand qu'elle. Elle revenait de loin, Ma-

demoiselle Lescaut, certes... Mais, quand elle meurt sur le sable, perdue avec des Grioux dans le stérile désert de la Nouvelle-Orléans, n'est-elle pas un peu purifiée par la souffrance ?

Les Bénédictins de Saint-Nicolas d'Acy, qui ensevelirent l'abbé et gravèrent sur la pierre « Ici git dom Prévost que son génie a illustré » ne se compromettaient pas par un tel jugement, où la littérature tient plus de place que la morale. Après avoir lu Jeannine Caillaud, il faut lire le jugement qu'a porté l'abbé Prévost lui-même au tome III du *Pour et du Contre*, et qu'on a eu l'excellente idée de reproduire dans cette nouvelle édition. Je ne sais trop que penser de cette défense *pro domo*, où l'abbé, qui avait des lettres, reprend la thèse aristotélicienne de la purgation des passions « L'auteur... peint les effets d'une passion violente qui rend la raison inutile, lorsqu'on a le malheur de s'y livrer entièrement... En un mot cet ouvrage découvre tous les dangers du dérèglement... ». Dom Prévost est-il ici tout à fait sincère ? Lorsque Jeannine Caillaud nous donnera une grande et définitive édition de *Manon*, qu'elle n'oublie pas de répondre à cette question.

A. H.



« PROMENADES EGYPTIENNES »

par René Burnand

(éditions Victor Attinger)

On a reproché à M. Burnand le titre de sa brochure, qui peut provoquer une confusion avec la « Promenade égyptienne » de Claude Aveline. Nous ne reprendrons pas la chose à notre compte, mais nous conviendrons bien volontiers que « Pique-Nique » aurait mieux fait, sans aucun qualificatif.

Le principal personnage est une Chevolet, non une « limousine de pachas », et nous sommes conviés à accompagner au désert « des monceaux de sandwiches et un poulailler d'œufs durs ». Une fois, nous allons au Fayoum, *qualifié*, on ne sait pourquoi, de « Suisse égyptienne ».

Nous apprenons des choses palpitantes, par exemple que le désert possède des sites charmants, qui ressembleraient à des vallons suisses, s'il n'y manquait « la végétation et l'eau ».

Pourquoi se moquer des touristes qui se font photographier à dos de chameau alors qu'on nous inflige une réunion de famille parmi les illustrations du volume ?

Particulièrement odieuse est l'histoire de l'hospitalité offerte trop généreusement par un notable Egyptien de la banlieue du Caire, contée avec la lourdeur d'une conversation de table d'hôte. L'amphitryon est délicieusement traité de « vieil abruti » et menacé d'un ulcère au larynx, et l'histoire est ponctuée d'un splendide juron: qu'Allah les damne!

Je voudrais m'arrêter, mais je conseille toutefois de lire le chapitre « Mondanités », qui est désopilant... au détriment de l'auteur. La description de l'assistance à une fête d'Héliopolis est une magnifique collection de clichés qui aurait ravi Georges Ohnet.

J'en arrive enfin à un grief plus grave. M. Burnand me permet-il une question: emploie-t-il le mot *indigène* en parlant des habitants de Neuchâtel? Je connais la réponse classique en pareil cas: on vous renvoie à l'étymologie et, pour un peu, on vous mépriserait à cause de votre ignorance du latin. Evidemment Littré connaît l'étymologie, mais son article, qui parle des Arabes et des Lapons, des indigènes de l'Amérique, ajoute que « familièrement et par plaisanterie », le mot signifie « un habitant d'une localité ». Mettons-y un peu de bonne foi: chaque langue possède des mots discourtois que les gens du monde évitent.

GASTON WIET.



EXPOSITION DU LIVRE SUISSE AU CAIRE

C'est pour prolonger le souvenir de cette exposition, que j'écris, trop hâtivement à mon gré, ces quelques pages.

Le Livre suisse, annonce le catalogue, *Livres suisses* corrige discrètement la courte notice introductive. Je ne crois pas nécessaire d'expliquer longuement la nuance. L'exposition n'est pas un inventaire systématique et complet; tout au plus offre-t-elle un choix d'échantillons.

C'est dans le petit salon du Continental qui fait suite à la salle des conférences où sont exposés les tableaux. Lorsqu'on y pénètre, on a devant soi, placardée à la paroi du fond, la traduction française calligraphiée du Pacte fédéral de 1291, dont l'original latin figure aux archives d'Etat du Canton de Schwyz. Au pied de ce document fondamental, toujours émouvant à relire, trois exemplaires dans les trois langues nationales, de la Constitution Fédérale actuelle, avec comme des gardes de corps, le Code fédéral des Obligations et le Code civil fédéral, adopté tel quel, on s'en souvient, par la République turque. Ces textes officiels constituent le centre de l'Expo-

sition ; tandis qu'à droite et à gauche s'alignent en longues files superposées, quelques centaines de volumes, soigneusement choisis par le Secrétariat des Suisses à l'étranger, avec le concours de la Bibliothèque Nationale et de la Société Suisse des Editeurs.

Nous y jetâmes un rapide coup d'œil, accompagnés de quelques réflexions, forcément incomplètes et superficielles, car il faudrait que chaque rubrique du catalogue put être commentée par un spécialiste.

Mais imaginez d'abord une exposition de livres hollandais, hongrois ou suédois. On y verrait les traductions d'œuvres étrangères ; les œuvres originales devraient à leur tour être traduites pour que l'étranger les comprenne.

Il en va tout autrement de la Suisse. Placée au cœur de l'Europe, elle participe depuis des siècles, tantôt recevant, tantôt donnant, à la culture des grands pays qui l'entourent. Nul besoin de traduction. Les livres écrits en Allemagne, en France ou en Italie, sont accessibles dans leur langue originale ; de même que les œuvres d'auteurs suisses peuvent être lues partout où l'on parle allemand, français ou italien. A-t-on remarqué le petit livre intitulé *Littératures de la Suisse* et publié en 1938 aux Editions du Sagittaire, à Paris, avec une préface de Robert de Traz, dans la collection « Panorama des littératures contemporaines ». « Quatre langues, un esprit », proclame la bande. Cette phrase lapidaire pourrait servir d'épigraphe à l'exposition tout entière.

Commençons notre visite par les ouvrages de jurisprudence et de sociologie. D'après leur titre, deux seulement dépassent l'horizon suisse : de Max Huber, qui fut Président de la Cour de Justice Internationale avant d'être Président de la Croix-Rouge Internationale, *Die soziologischen Grundlagen des Völkerrechtes*, et de William Rappard, l'un des délégués suisses à la Société des Nations, membre de la Commission Permanente des Mandats, un recueil de conférences données aux Etats-Unis, sous le titre *The crisis of Democracy*. Comme introduction aux autres, je recommande l'excellent petit *Guide politique de la Suisse*, de G. Sauser Hall, qui donne sous une forme concise, une description complète de nos institutions cantonales et fédérales ; systèmes électoraux en vigueur pour les assemblées législatives et les conseils exécutifs ; modalités des droits de referendum et d'initiative, etc. etc. Par ailleurs, il est évident que si notre vie politique se développe, depuis des siècles, sous le triple signe démocratie, fédéralisme, neutralité, le sens même de ces mots, leur extension, leur mise en œuvre, leurs conséquences pratiques, posent constamment de nouveaux problèmes et réclament de nos juristes et de nos sociologues un incessant travail de mise au point et d'adaptation. C'est à cela que sont consacrés par exemple,

les livres de Gonzague de Reynold : *La Démocratie et la Suisse*, *Conscience de la Suisse*, et le volumineux ouvrage tout récent, de W. Rappard : *L'individu et l'Etat dans l'Evolution Constitutionnelle de la Suisse*.

La jurisprudence et la sociologie touchent de bien près à l'histoire, et c'est à bon droit que ces deux rubriques voisinent sur les pages du catalogue, comme à l'exposition même. Il faut opérer ici un certain classement. Voici d'abord les fac-simile de documents originaux : la *Luzerner Bilderchronik* de Diebold Schilling et la *Berner Chronik 1470* de Tschachtlan, deux énormes et magnifiques volumes, inscrits au catalogue sous la rubrique « bibliographie ». Voici deux ou trois monographies, sur les quelques milliers qu'a produites l'amour des Suisses pour l'histoire cantonale ou locale : une biographie de Jean de Muller (1752-1809), le plus connu de nos historiens nationaux ; deux livres sur Nicolas de Flue, le magistrat devenu ermite, béatifié par Clément IX en 1669, celui dont les conseils empêchèrent la Confédération de sombrer dans la discorde, au lendemain des guerres de Bourgogne ; le volume de G. Wagnière sur *la Suisse et la Grande Guerre* ; une quinzaine d'ouvrages consacrés au passé de puissance militaire dont la Suisse n'a pas cessé d'être fière. Voici des œuvres d'ensemble : les 10 volumes du *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, les *Histoires de la Suisse*, de Gagliardi, William Martin, M. Reymond (on est désagréablement surpris de n'y pas voir celle de Dierauer). Et voici, pour finir, une série d'ouvrages prouvant que nos historiens savent regarder par-dessus nos frontières et se préoccuper des événements du monde : *La Suisse et l'Europe*, de W. Martin, où l'on peut suivre au jour le jour la chute de l'Empire napoléonien ; la *Weltgeschichtliche Betrachtungen* des *letzten 100 Jahre*, de E. Fueter ; *l'Histoire politique de l'Europe*, d'E. Rossier ; *l'Europe tragique*, de G. de Reynold, et le dernier ouvrage de Robert de Traz (auquel on aurait pu joindre *l'Esprit de Genève*) *De l'alliance des Rois à la Ligue des peuples, Sainte-Alliance et Société des Nations*.

C'est ici qu'il faut mentionner Jakob Burkhardt, dont les *Weltgeschichtliche Betrachtungen* (Considérations sur l'histoire du Monde) viennent d'être traduites en français, et connaissent un regain d'actualité. Ici qu'il faut exprimer le regret qu'un journaliste de la classe de William Martin, dont les articles de politique étrangère étaient si remarquables pour la sûreté, l'information et la vigueur du point de vue, n'ait jamais accepté de les réunir en volume, et ne puisse ainsi figurer à l'exposition sous son véritable visage.

Dans l'article consacré par la *Bourse Egyptienne* à notre exposition du livre, on peut lire cette phrase. « Quant à la littérature romande, elle est dominée par le même puissant sentiment, qui est chez elle d'ordre religieux ; elle est, en effet, la seule représentante, en Europe

de l'esprit protestant ». Formulée de la sorte, cette affirmation peut créer un malentendu. Il ne faut pas oublier, d'abord, que Gonzague de Reynold, — dont le correspondant de *La Bourse* n'a pas vu de livres à l'exposition, alors qu'elle en compte au moins sept ! — est un fervent catholique et que Mgr. Marius Besson, l'Evêque de Lausanne et Genève, résidant à Fribourg, ajoute à la charge de son sacerdoce une très féconde activité littéraire. La littérature romande n'est donc pas exclusivement protestante. D'autre part, il existe en Suisse alémanique, en Allemagne, dans les pays scandinaves, dans certaines régions de l'Europe orientale, en Hollande, dans les Iles britanniques, et même en France, des écrivains protestants. La littérature romande protestante n'est donc pas seule de son espèce en Europe. Les proportions ainsi rétablies, on est plus à l'aise pour affirmer sans l'exagérer l'inspiration protestante de notre littérature : C.F. Ramuz, Charly Clerc, R.L. Piachaud, R. de Traz, Denis de Rougemont sont protestants. Et c'est en Suisse qu'a pris naissance au XVIe siècle, pour se propager dans le monde entier, le protestantisme réformé. L'exposition le rappelle en mettant côte à côte les œuvres maîtresses de Zwingli, le réformateur de Zürich, et de Calvin, le réformateur de Genève. Le catalogue annonce également, mais je n'ai pas pu la découvrir, la *Confession Helvétique* rédigée par Bullinger, successeur de Zwingli, et adoptée dès 1566 par toutes les Eglises réformées du continent. Pour le reste, la littérature théologique et religieuse n'est représentée que par trois hommes : Alexandre Vinet, le grand Vaudois du siècle dernier, Karl Barth et Emile Brunner, les initiateurs de la théologie dialectique dont le retentissement fut immense depuis une vingtaine d'années. On aurait pu, certes, en ajouter beaucoup d'autres (Lavater, Paul Wernle, Gaston Frommel, par exemple) ; et pour Vinet, Barth et Brunner eux-mêmes, on aurait pu faire un choix plus caractéristique. Car Vinet ne fut pas seulement prédicateur et théologien, mais aussi professeur de littérature « historien de la pensée française », comme l'a dit E. Seillère. Ses œuvres complètes sont en réimpression, et la série des volumes déjà parus n'eût pas surchargé l'exposition. Du moins pourra-t-on s'en faire une idée en parcourant l'admirable biographie écrite par Eugène Rambert. De Barth, nous regrettons surtout l'absence du *Römerbrief*, ce puissant commentaire de l'Épître aux Romains, qui secoua le monde au lendemain de la guerre comme un appel prophétique. Pour Emile Brunner, il aurait fallu joindre au *Mittler* interprétant la personne et l'œuvre de Jésus-Christ, le grand exposé de morale chrétienne, *Das Gebot und die Ordnungen*.

Quelques remarques encore sur cette partie de l'exposition. On a fait à Pestalozzi, le génial pédagogue, la place qui lui revient : une douzaine de volumes, biogra-

phies, iconographie, rééditions de ses œuvres, dont une en japonais. Mais l'Institut des Sciences pédagogiques de Genève (Institut J.J. Rousseau) aurait certainement mérité mieux que l'unique volume de Claparède sur *l'Education fonctionnelle*, car on connaît dans le monde entier l'admirable fécondité littéraire de Pierre Bovet et de Jean Piaget.

A-t-on pu soupçonner, en voyant le gros volume d'H. Vuilleumier sur *l'Histoire de l'Eglise Reformée du Pays de Vaud*, que l'ouvrage en comprend cinq ou six... et ne constitue, dans la production de son auteur, qu'un à côté ? Vuilleumier était hébraïsant ; il occupait à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne la chaire d'Ancien Testament ; et l'histoire ecclésiastique de son canton était une occupation de vacances et un « métier de loisir ». Heureux les gens qui savent se distraire ainsi de leur travail professionnel ! Mais combien nous aurions aimé voir, à côté de ce volume, un de ceux de *l'Histoire du Protestantisme suisse au XVIIIème siècle*, de Paul Wernle pour lui faire dignement pendant.

Trois volumes rappellent que la Suisse fut le berceau et reste le siège de la Croix-Rouge internationale.

La psychanalyse a pris naissance à Vienne, mais elle a suscité en Suisse alémanique un très vif intérêt. Voici des œuvres de Hanselmann et de Jung. Nous avons vainement cherché, par contre, le nom de Théodore Flournoy qui fut cependant, vers 1900, un illustre représentant de la psychologie expérimentale et de la psychologie religieuse.

Un seul philosophe, assez ancien déjà : Charles Secrétan. Il est vrai que les Suisses ne sont guère portés à la spéculation ; mais quelques fascicules de la Revue de théologie et de philosophie, avec des articles d'Arnold Reymond, Jean de la Harpe, André Burnier, et le récent ouvrage d'Henri Miéville, *Vers une philosophie de l'esprit*, auraient corrigé l'inexacte impression de totale indigence que produit, sur ce point, l'exposition.

Si les historiens suisses ont su, tout en vouant à la patrie le meilleur de leur effort, porter aussi leur attention sur le monde, on peut en dire autant des géographes et des folkloristes. Il n'est pas un domaine auquel ils n'aient consacré des publications consciencieuses et très bien présentées. Voici d'abord, à côté du *Dictionnaire historique et biographique*, les 6 volumes du *Dictionnaire géographique suisse*, en allemand. Voici des volumes sur les styles architecturaux : chalets de bois, maisons paysannes, châteaux historiques, constructions modernes, villas ou grands immeubles. Sur le folklore, sur l'infinité variété des traditions et légendes, des coutumes populaires ; sur la configuration de nos montagnes et les sports ; sur les arts rustiques, notamment la sculpture sur bois. La Suisse pittoresque se révèle ici, sous ses multiples et captivants aspects. Quant à nos voyageurs on les retrou-

ve partout : en Laponie et au Brésil ; du Mexique aux Iles Salomon ; au centre de l'Afrique comme au cœur de l'Asie. Ils ont sillonné toutes les routes de la terre, de la mer et du ciel. Nos aviateurs ont rapporté de leurs vols, tantôt leur journal de bord, et tantôt de saisissantes photographies. J'espère que tous les visiteurs ont feuilleté l'admirable collection de Mittelholzer, *Les Ailes et les Alpes*, et je regrette qu'on n'ait pas mis sous leurs yeux le récit de son vol transafricain, du Nord au Sud, en compagnie de René Gouzy.

Au même rayon figurent nos naturalistes et nos techniciens, assez pauvrement représentés d'ailleurs. Les flores illustrées de Schröter et de Corveccn sont des œuvres d'art par l'image, mais des manuels de vulgarisation par le texte ; il aurait valu la peine de rappeler que nous avons eu des savants de l'envergure d'Agassiz ou de Carl Vogt, et des mathématiciens comme Euler et Bernouilli. Les publications techniques, trop rares aussi, donnent pourtant une idée moins approximative de ce que valent nos institutions (Polytechnicum de Zürich, Ecole d'Ingénieurs de Lausanne) et ceux qu'elles ont formés comme constructeurs de ponts, de tunnels, de barrages, ou de machines. Mais il aurait bien fallu montrer aussi quelque chose de nos importantes usines électriques, la Suisse étant, sauf erreur, le seul pays au monde dont le réseau ferroviaire soit entièrement électrifié.

Puisque nous en sommes à signaler des insuffisances déplorons ici la grande lacune de l'exposition : la médecine et la chirurgie. Deux livres sur Paracelse, un personnage assez énigmatique du XVI^e siècle, à la fois astrologue, médecin et théologien, très généralement oublié de nos jours ; une biographie sommaire de César Roux ; le livre de propagande du Dr. Rollier sur *la Cure du Soleil*, auxquels on pourrait ajouter les trois livres d'Aug. Forel, rangés sous la rubrique philosophie. C'est vraiment trop maigre. Il est au moins deux hommes qui devraient figurer à l'exposition : pour la médecine interne, le Prof. Sahli, auteur d'un monumental traité de diagnostic médical en trois volumes, et pour la chirurgie le Prof. Théodore Kocher, qui renouvela sur plusieurs points la technique opératoire, dont la renommée fut universelle et qui reçut le prix Nobel en 1910. Nous avons eu de même des gynécologues et des neurologues illustres ; et la Suisse est réputée au loin pour le traitement de la tuberculose pulmonaire par la cure d'altitude. Le livre du Dr. René Burmand, *Une Ville sur la montagne* aurait été particulièrement indiqué dans ce pays où l'on n'a pas oublié qu'il fut le premier directeur du Sanatorium d'Hélouan.

Nous voici parvenus à des étalages plus complets. L'activité de nos linguistes a surtout porté sur l'examen scientifique des dialectes populaires et des patois du pays, ainsi qu'en témoignent les volumes exposés, notamment le *Wörterbuch der schweizerdeutschen Sprache* et les

fascicules du *Glossaire des patois de la Suisse romande* dirigé par le professeur Gauchat, dont on n'a certainement pas oublié, au Caire, les instructives conférences d'il y a deux ans.

Peu de visiteurs, sans doute, auront pu goûter les publications en dialecte alémanique ; moins encore celles en romanche ; davantage, heureusement, celles en italien. Mais il était indispensable d'en exposer quelques-unes. Elles ne représentent d'ailleurs qu'une minime partie de la production littéraire suisse.

Voici d'abord les tableaux d'ensemble dont les plus actuels et les plus complets, ceux de Charly Clerc, n'ont pas fait oublier aux hommes de mon âge la belle *Histoire littéraire de la Suisse Romande*, écrite jadis par Philippe Godet.

Et voici les poètes et les romanciers. Carl Spitteler d'abord (à tout seigneur tout honneur) avec son *Olympischer Frühling* et son *Prometheus*. La Suisse romande ne possède pas, à ma connaissance, un poète de cette envergure. Et tout de même, on aurait pu mettre, à côté de la biographie de Juste Olivier, du pur et nostalgique *Au-delà*, d'Alice de Chambrier, du *Chant de la mort et du jour* de R. L. Piachaud, d'une facture si classique, un recueil au moins de Spiess et de Warnery. Parmi les romanciers et les conteurs de la Suisse alémanique, trois ont, comme de juste, les honneurs des « œuvres complètes » : Gottfried Keller, C. F. Meyer et Jeremias Gotthelf. Pour la Suisse romande, Ramuz occupe, évidemment le premier plan, avec une vingtaine de volumes, sans compter les autographes et les éditions originales mis à l'abri d'une vitrine, près de l'entrée. Viennent ensuite Faesi, Lienert et Moeschlin, Godet, Phil. Monnier, Charly Clerc, Charles Gos, Guy de Pourtalès, Gonzague de Reynold, Denis de Rougemont, Robert de Traz. Parmi les auteurs moins cotés, la plupart mériteraient d'être nommés ici, mais notre intention n'est pas de copier le catalogue. Pourquoi, cependant, ne pas nous avoir donné le *Quattro cento* de Phil. Monnier. *Les deux France* de Paul Seppel. les *Reflets de Rome* de Gaspard Vallette ? Avec le *Génie du paganisme* de Charly Clerc, des livres auraient nettement établi que la curiosité littéraire des auteurs suisses dépasse quelquefois les frontières de leurs pays. Tous les Suisses romands par contre, se sont sentis rajeunir en feuilletant les *Voyages en Zigzag* et les Albums illustrés de Rod Toepffer, qui firent les délices de leur adolescence. Et puis, dominant le tout, la haute silhouette de Jean-Jacques Rousseau, dont les trois livres exposés, le *Contrat Social*, les *Confessions*, et les *Rêveries d'un promeneur solitaire* sont présentés dans la collection des classiques Garnier, comme pour signifier que le « citoven de Genève » appartient depuis longtemps à la littérature universelle.

En fait de collections, on nous en présente trois : les Institutions de la Suisse Romande et quelques volumes des Guildes du Livre de Lausanne et de Zürich.

Je ne serais pas surpris qu'on ait particulièrement remarqué les volumes groupés sous le titre : La Suisse, terre, d'asile et lieu de séjour d'étrangers célèbres. Comptera-t-on jamais tous ceux qui, chassés de chez eux par la persécution religieuse ou politique, se sont réfugiés — et se réfugient encore — chez nous. Beaucoup n'ont fait qu'y passer. D'autres s'y sont établis à demeure et l'on peut dire qu'ils ont rendu largement à leur seconde patrie ce qu'elle a fait pour eux. Peu nous importent, d'ailleurs, les *Aventures de Casanova en Suisse* ou les aigres démêlés de Voltaire avec les calvinistes. Il nous est moins indifférent de savoir qu'Erasmus demeura longtemps à Bâle, pour y faire imprimer bon nombre de ses ouvrages, et que Genève exerça, grâce à Calvin, un rayonnement international qui la fit appeler la « Rome protestante ». Nous ne songeons pas à nous annexer Mme de Staël, Sainte-Beuve, Wagner ou Nietzsche, mais nous ne saurions oublier qu'ils ont, comme beaucoup d'autres moins illustres, vécu, souffert, travaillé chez nous ; que Lausanne entendit professer par Sainte-Beuve le cours qui devait devenir *l'Histoire de Port-Royal*, que Wagner connut à Zürich le grand amour qui devait inspirer Tristan et Yseult, qu'il écrivit aux environs de Lucerne quelques pages de la Tétralogie et que le prélude de Parsifal résonna pour la première fois dans sa villa de Tribschen.

Passons rapidement sur les ouvrages pour la jeunesse ; juste le temps d'y relever les noms de Johanna Spyri, créatrice de cette *Heidi* popularisée par le film, et de Mme de Pressensé, dont les livres doux et avec leur morale un peu courte et stéréotypée sont encore employés par les parents qui souhaitent rendre leurs enfants sages.

La musique et les beaux-arts sont assez abondamment représentés : biographies d'Othmar, d'Hermann Suter et d'Arthur Honegger ; ouvrages pédagogiques et cahiers de chansons de Jacques Dalcroze ; partitions d'Othmar Schoeck (Penthesilée), d'Honegger (Le roi David, Cris du Monde) et de Gustave Doret (la Fête des Vignerons de 1927) ; recueils populaires, comme les *Images de mon pays* de Carlo Boller ou *la Suisse qui chante* de Paul Budry ; avec, pour synthétiser le tout, un grand livre d'A. Cherbuliez : *Die Schweiz in der Musikgeschichte*.

Les quelques 40 volumes ou collections de planches consacrées aux Beaux-Arts complètent très heureusement l'exposition de peinture qui accompagne celle des livres. Mais nous ne nous expliquons pas l'absence de Böcklin, de Paul Robert ou d'Eugène Burnand. Cette rubrique mériterait mieux, d'ailleurs, qu'une mention sommaire.

Comme aussi les vitrines où sont exposés les travaux consacrés à l'Égypte par des Suisses : Naville et Jéquier

pour l'antiquité pharaonique ; Burkhardt et van Berchem pour la période arabe ; sans compter le grand ouvrage de luxe de MM. P. Trembley et Boissonnas sur l'Égypte contemporaine. Mais ici, nous l'espérons du moins, l'exposition ne révèle rien de tout à fait neuf à un public qui doit connaître de vieille date la participation des Suisses aux études égyptiennes.

Au total, et malgré les lacunes signalées en cours de route, une belle exposition, qui fait certainement honneur à la Suisse. Plus d'application que de fantaisie, je l'accorde. Mais partout et toujours, un effort opiniâtre et consciencieux, une volonté tenace de faire bien ce qu'on entreprend. *Improbis labor*. Rien de bâclé ni d'improvisé ; de l'achevé, du solide. Puisse notre exposition des livres avoir révélé quelque chose de notre âme à ceux qui l'ignoraient.

HERM. ECUYER.



LOUIS RIOU

Les expositions de peinture se suivent et ne se ressemblent pas. Celle du bon peintre Louis Riou a été au Caire comme un authentique message français, et nous aimons que toutes les manifestations de l'art soient faites sous le signe de la culture, mais d'une culture où la tradition, chaque jour se renouvelle au souffle des temps nouveaux, se renouvelle, s'enrichit et finalement se situe.

Simple et sans emphase, la peinture de Louis Riou dégage à travers une grande richesse d'expression un climat d'intimité d'une saveur attachante. L'émotion picturale *concentrée* est rendue d'un jet aisé soit par une libération délicatement nuancée, ou encore quand elle s'épanouit avec audace, tempérée par une vision juste et heureuse des proportions et des volumes. Cette perpétuelle recherche d'une vérité sensible (dans le détail comme dans l'ensemble), sans parti pris, aux accents multiples, depuis l'aquarelle minutieuse au dessin léger en passant par les gouaches à la composition solide, jusqu'aux essais de fresque d'une élégante grandeur, les accords imprévus des couleurs franches, l'alliage impondérable des teintes sourdes, la fluidité vibrante de la lumière et de l'eau, les coloris chauds des natures mortes, un sens particulier des distances, nous laissent constamment surpris par la diversité d'interprétation et conquis par la charme tranquille et sûr qui en émane.

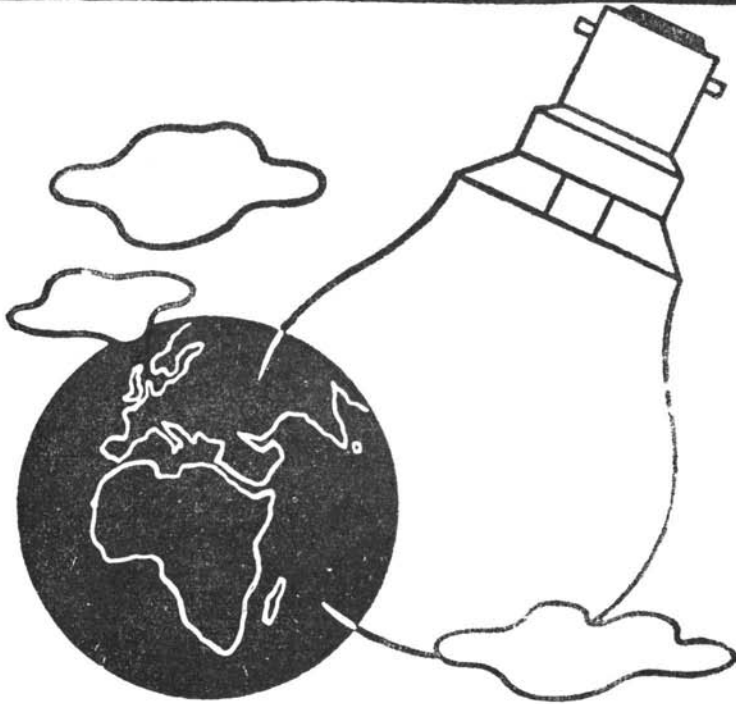
Les sensations éprouvées par l'artiste sont exprimées

avec une vivacité « réfléchie » et c'est bien là la note dominante qui nous conquiert. *Honfleur* où le bleu, le vert et le brique mettent en relief le frémissement des lignes des constructions agglomérées, *La Tour d'Algues* où s'étale un vert tendre, *Les Trois femmes du Maroc* et bien d'autres toiles ont des qualités d'inspiration et de fermeté, dont la saveur vient de l'accord harmonieux du sentiment et des procédés qui le rendent saisissable.

Il y a là également une grande habileté technique. Mais chez les vrais peintres comme Louis Riou, chez ceux pour qui peindre est plus un moyen d'expression qu'une formule, la technique ajoute la science à la poésie et avive de fines nuances la spontanéité.

ROLANDE NAJAR.

PHILIPS



éclaire MIEUX

consomme MOINS

dure LONGTEMPS

Visiter l'Égypte

*...c'est remonter aux sources
de la première civilisation
humaine.*



*...c'est retrouver dans un
monde rajeuni, un passé
toujours vivant.*



*...c'est admirer les vestiges
d'un art éternel dans le plus
beau des cadres.*